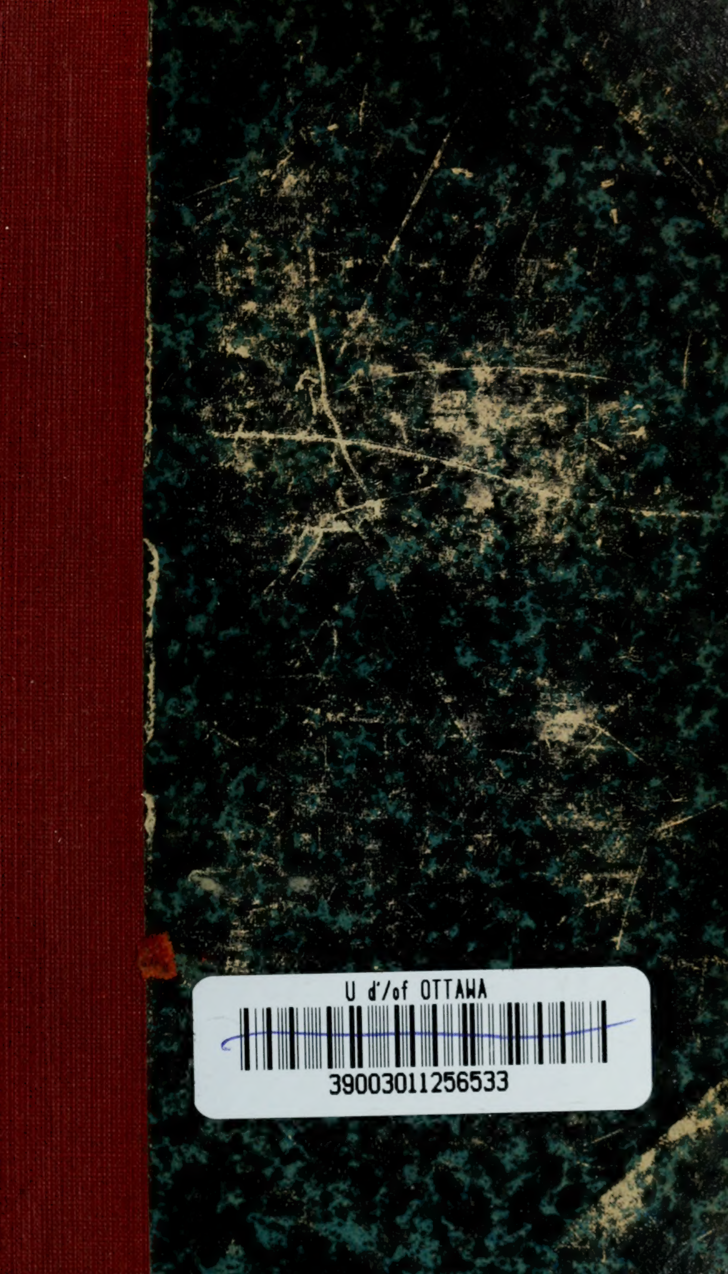
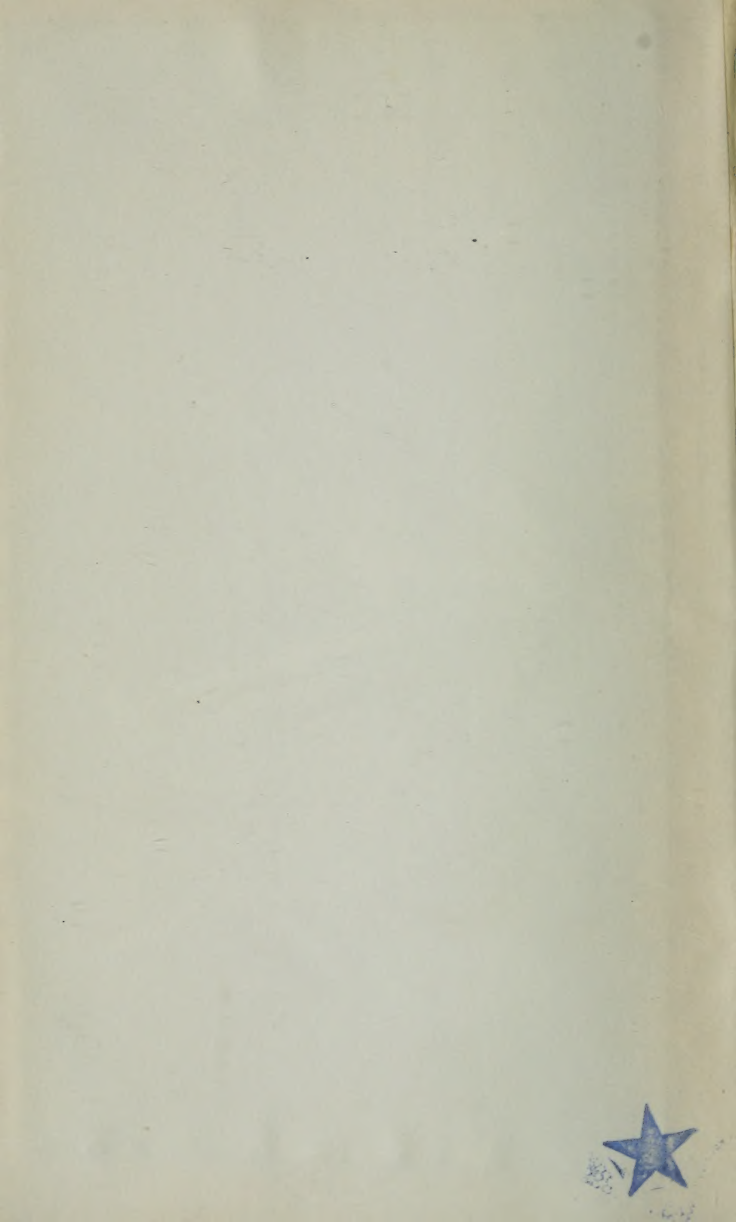


U d'/of OTTAWA
39003011256533



24 - 2 - 51

LA

VIE SPIRITUELLE

DU MÊME AUTEUR

UNE AME (*Souvenirs recueillis par une sœur*), précédé d'une lettre du R. P. Hébert, O. P. — Paris-Auteu' impri- merie des Orphelins-Apprentis, 40, rue La Fontaine, .5. — Un volume in-12, 156 pages.

Cet ouvrage, imprimé pour l'auteur et sa famille et qui n'a jamais été mis en vente en librairie, aujourd'hui entièrement épuisé, est réimprimé dans le présent volume, ce qui donne satisfaction à de très nombreuses demandes.

JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR, précédés d'une lettre du R. P. Janvier, O. P. — Paris, J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, 1917. — Un volume in-12, XIV + 241 pages. — *57e mille.*

LETTRES SUR LA SOUFFRANCE, précédées d'une pré- face du R. P. Hébert, O. P., et accompagnées d'un portrait et d'un fac-similé d'écriture. — Paris, J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, 1918. — Un volume in-12, XLII + 345 pages. — *21e mille.*

Petits volumes in-18, extraits de LA VIE SPIRITUELLE

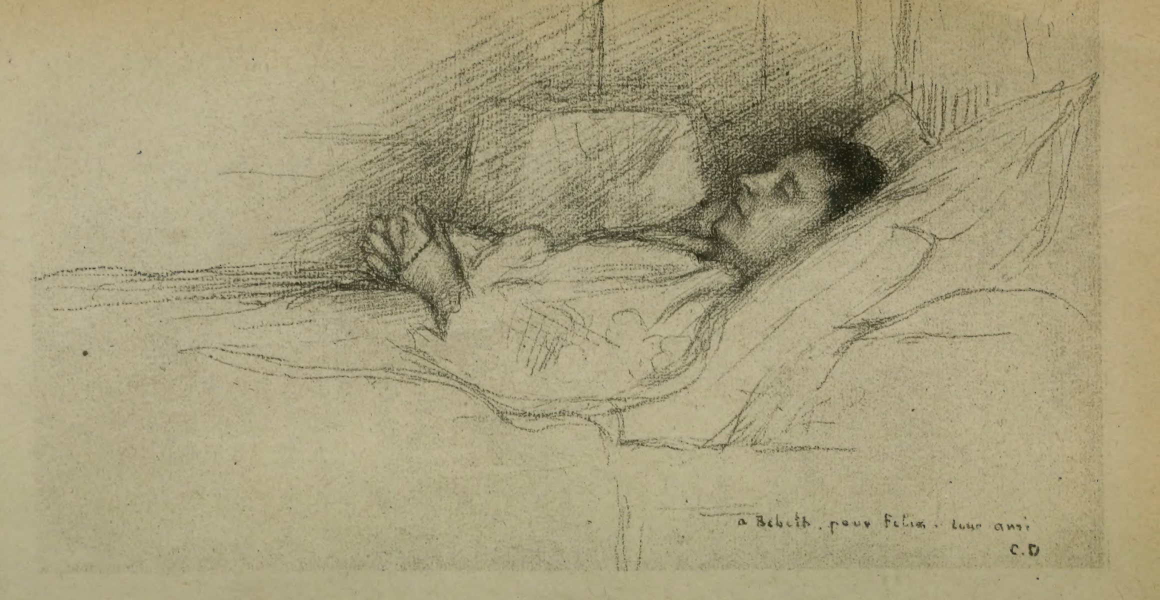
Paris, J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, 1920.

LA RETRAITE SPIRITUELLE DE CHAQUE MOIS ·é- cédée d'une préface du T. R. P. Monpeurt, O. P.

LA FEMME CHRÉTIENNE, précédée d'une préface du T. R. P. Louis, O. P.

LE CHRÉTIEN, précédé d'une préface dn R. P. Sertillanges, O. P., membre de l'Institut.

CONSEILS A UNE AMIE INCROYANTE, reprodui' fac-similé d'écriture, précédés d'une préface du R. P. Mainage, O. P.



ELISABETH LESEUR SUR SON LIT DE MORT

3-4-5 Mai 1914

D'après un dessin original de Charles Duvent

ÉLISABETH LESEUR

724 McGowan

LA VIE SPIRITUELLE

(PETITS TRAITÉS DE VIE INTÉRIEURE)

SUIVIE DE

UNE AME

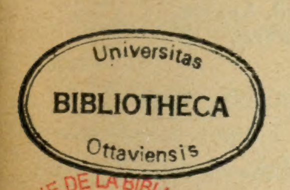
Z
8C
34

PRÉCÉDÉE

D'UNE LETTRE DE S. É. LE CARDINAL AMETTE

ARCHEVÊQUE DE PARIS

Accompagnée de la reproduction d'un dessin de Charles Duvent représentant Élisabeth Leseur sur son lit de mort.



« Toute vie est une responsabilité, et nous sommes coupables non seulement du mal que nous faisons, mais du bien que nous ne faisons pas. »

(*Élisabeth Leseur* : LA VIE SPIRITUELLE, *page* 239.)

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

QUATORZIÈME MILLE

PARIS
J. DE GIGORD, Éditeur
RUE CASSETTE, 15

NIHIL OBSTAT

Paris, 25 juillet 1919.

Fr. A. Gardeil,
O. P.

Imprimatur.

Paris, 4 août 1919.

Léo-Ad. Card. Amette,
Arch. Paris.

BX
2350.5
.L467
1920

Il a été tiré de cet ouvrage douze exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotés en chiffres romains, qui n'ont pas été mis en vente.

SEGRETERIA DI STATO
DI SUA SANTITA

N° B 12077

DA CITARSI NELLA RISPOSTA

Dal Vaticano, 29 Octobre 1920.

Cher Frère,

Je suis aux plus grands regrets d'avoir dû laisser écouler un si long espace de temps avant de vous faire parvenir les remerciements paternels de Sa Sainteté pour l'hommage filial de votre dernière publication « La Vie Spirituelle ». *C'est un livre d'âme, dont il eût été fâcheux, certes, de priver le public, pour lequel ces sortes de livres sont un événement aussi rare que précieux.*

En vous félicitant d'avoir répondu sans restriction à l'appel de Dieu, le Souverain Pontife se réjouit vivement de voir les débuts de votre vie religieuse fécondés par les œuvres de l'apostolat, qui est en même temps, et surtout, l'apos-

---

FR. MARIE-ALBERT LESEUR
Couvent des Dominicains
Le Saulchoir
à KAIN, *près Tournai*

tolat de Madame Leseur. Cela est de bon augure pour votre prochain avenir, et il n'est pas douteux que les âmes fidèles, et plusieurs autres, vous en sauront gré.

La Bénédiction paternelle que vous demandez à Sa Sainteté pour votre nouvel ouvrage, lui est octroyée toto corde *ainsi qu'à vous-même, cher frère, avec les meilleurs vœux pour votre sainte vocation.*

Vous remerciant bien sincèrement de l'exemplaire que vous avez bien voulu me destiner, je profite volontiers de l'occasion qui m'est offerte pour vous assurer, cher frère, de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

P. Card. GASPARRI

LETTRE

DE

SON ÉMINENCE LE CARDINAL AMETTE

ARCHEVÊQUE DE PARIS

« *Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram mortuus fuerit,*

« *ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert...* »

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Si le grain de froment ne tombe en terre et ne meurt,

« il demeure seul; mais li's meurt; il porte du fruit en abondance... »

(S. Jean, XII, 24 et 25.)

LETTRE

DE

SON ÉMINENCE LE CARDINAL AMETTE

ARCHEVÊQUE DE PARIS

ARCHEVÊCHÉ
DE
PARIS

Paris, le 30 juin 1919.

Monsieur,

Vous allez publier un troisième volume des écrits de celle que vous appelez « votre chère Élisabeth ».

Le succès obtenu par les premiers, ou plutôt le bien qu'ils ont accompli, vous est un garant de l'accueil qui sera fait à celui-ci et des fruits qu'il produira.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Si le grain de froment ne tombe en « terre et ne meurt, il demeure seul ; « mais s'il meurt, il porte du fruit en « abondance[1]. »

Cette parole s'est vérifiée à la lettre pour Élisabeth Leseur.

Tant qu'elle a vécu, elle est demeurée cachée; sa douce et salutaire influence ne s'est fait sentir qu'au petit nombre de ses intimes; elle n'a pas eu la joie d'amener à Dieu l'âme qui lui était chère entre toutes et pour laquelle elle offrait sans se lasser ses prières et ses sacrifices.

Aussitôt après sa mort au contraire, la fécondité de sa vie et de son apostolat s'est manifestée. Vous avez été le premier à en recueillir le bienfait : on lira avec édification les pages où vous racontez comment l'action invisible de votre chère disparue vous a rapidement conduit à la foi, à la vie chrétienne et jusqu'au sommet de la vie religieuse et apostolique.

[1] S. Jean, XII, 24.

Cette action continuera de s'exercer au profit des âmes qui liront votre nouveau volume.

Vous nous y révélez plus complètement les secrets de la vie intérieure d'Élisabeth et de sa puissance de rayonnement. N'est-ce pas son portrait qu'elle y trace à son insu, lorsque, dans son traité de LA PAIX CHRÉTIENNE, *commentant la parole du Divin Maître :* « Bienheureux les doux « parce qu'ils posséderont la terre, » *elle écrit :* « Qui de nous n'a rencontré de « tels êtres? Ils sont rares sans doute ; « mais il émane d'eux une telle intensité « de vie intérieure, une telle force calme, « une beauté si vraie que leur seul con- « tact apaise et réconforte. En réalité, il « n'y a rien là que de naturel : notre vie « extérieure est la reproduction de notre « vie intérieure et notre moi visible le « reflet du moi intime; nous rayonnons « notre âme, pour ainsi dire, et lors- « qu'elle est un foyer de lumière et de « chaleur, d'autres âmes sont éclairées « et réchauffées par son seul contact.

« Nous donnons, sans le savoir parfois, « ce que nous portons en nous ; tâchons « d'augmenter sans cesse cette réserve « de foi et de sereine charité[1]. »

Dans ce troisième volume, on retrouve les mêmes qualités que dans les ouvrages précédents : pureté et élégance simple de la langue, sûreté de la doctrine, intelligence de ce que doit aux autres une âme qui a beaucoup reçu, soif ardente du salut des âmes, souci « d'une vivante « assimilation à notre être de vérités qui « le dépassent et qu'une expérience cons- « tante, suggérée et guidée par la grâce, « a fait pénétrer en lui[2], » *souci également de parler aux âmes* « le langage « qu'elles peuvent comprendre sans que « ce langage trahisse jamais pourtant les « éternelles vérités[3]. »

Avec vous, cher Monsieur, je prie Dieu de bénir ce nouveau livre comme il a béni les précédents, et de vous bénir

[1] Page 165.
[2] Page 183.
[3] Page 118.

vous-même dans la famille de notre Père saint Dominique, où vous allez entrer sous les auspices de celle qui a été et qui demeure votre second Ange gardien.

Veuillez agréer, avec tous mes vœux, l'expression de mon religieux dévouement.

† LÉON-ADOLPHE, Card. AMETTE,

Archev. de Paris.

INTRODUCTION

« *Tunc dixit eis occulte : Benedicite Deum cæli, et coram omnibus viventibus confitemini ei, quia fecit vobiscum misericordiam suam.*

« *Etenim sacramentum regis abscondere bonum est; opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est.* »

« Alors l'ange leur dit en e-
cret : Bénissez le Dieu du ciel, et glorifiez-le devant tous les hommes, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde.

« Car il est bon de cacher le secret du roi, mais il est honorable de révéler et de publier les œuvres de Dieu. »

(Tobie, XII, 6 et 7.)

INTRODUCTION

Sous ce titre, « La Vie spirituelle, » se trouvent réunies quelques-unes des œuvres les plus importantes comme pensée et les plus parfaites comme expression qu'Élisabeth Leseur ait écrites. Elles exerceront sur les âmes des lecteurs une action peut-être plus décisive encore que ses deux précédents ouvrages, le Journal et les Lettres sur la Souffrance. Elles auront, au point de vue de la direction et de la formation ascétiques, une portée beaucoup plus considérable, j'en suis convaincu. Ces œuvres n'ont entre elles d'autre lien que d'être toutes consacrées à la vie intérieure, et cependant elles constituent un ensemble harmonieux, puisque certaines montrent par quelle méthode d'oraison méditative, de retraite intime au plus profond de sa conscience, dans le contact avec Dieu par la prière, Élisabeth s'est peu à peu formée à l'apostolat très personnel et si particulier qui est le sien, alors que les autres ne sont que la manifestation même de cet apostolat. Être « apôtre », telle fut en effet sa vocation.

Elle l'avait très nettement discerné, et elle s'est plu à le constater et à le proclamer à maintes reprises; il suffit de relire le JOURNAL et les LETTRES SUR LA SOUFFRANCE pour y trouver cette affirmation fréquemment répétée, et dans le présent volume, dans la RETRAITE SPIRITUELLE DE CHAQUE MOIS notamment, on l'y voit de nouveau formulée avec une précision saisissante. Comment concevait-elle son apostolat? Voici la réponse à cette question telle que je l'extrais du JOURNAL, dans quelques brèves citations : « *Je sens bien vivement,* écrit-elle[1], *ce qu'implique ce mot d'apôtre, toutes les obligations qu'il crée. D'abord, nécessité d'une vie intérieure de plus en plus forte; puiser plus que jamais la charité, l'humble sérénité dans l'Eucharistie et dans la prière, donner à mes intentions une fin pleinement surnaturelle. Ensuite, cultiver mon esprit, augmenter d'une façon approfondie et méthodique mes connaissances en toutes les matières que mon intelligence est apte à saisir et à étudier: ne jamais rien faire d'une façon rapide, superficielle; acquérir, autant que cela m'est possible, une compétence sur les sujets que j'aborderai. Transformer, sanctifier ce labeur intellectuel en lui donnant une intention surnaturelle, en l'accomplissant humblement, sans aucune préoccupation personnelle, en vue des âmes.* » Et encore : « *Prier Dieu de me donner de plus en*

[1] Se reporter à JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *Cahier de résolutions.* — Apostolat intellectuel, p. 160 et suiv.

plus la science des âmes. Aller à elles par l'intelligence, par le cœur; pour cela fortifier mon intelligence, réchauffer mon cœur. Travailler et agir avec sérénité. » Ailleurs enfin[1], car il serait facile de multiplier ces extraits : « *Avant d'agir, s'établir dans la paix; bannir de son âme par le recueillement tout ce qui peut la troubler ou l'agiter; fortifier sa volonté par la prière et la méditation; et ensuite se mettre à l'œuvre humblement, virilement, joyeusement.* »

Ce nouveau recueil montrera dans quelle mesure Élisabeth a réalisé ces principes, et l'on pourra lui appliquer à lui aussi le jugement que le Cardinal Gasparri a porté sur le JOURNAL, dans la lettre que Son Éminence a daigné m'adresser, le 16 août 1918, au nom du Souverain Pontife à qui j'avais eu le très grand honneur de remettre moi-même un exemplaire du volume : « *A travers ces pages si émouvantes*, écrit en effet le Cardinal Secrétaire d'État, *se reflète une âme d'une trempe surnaturelle singulièrement vigoureuse. Sous la suave et forte action de la grâce divine, par une connaissance de plus en plus précise et profonde de la vérité doctrinale, comme par une générosité croissante de son offrande au Christ Jésus de la souffrance et de la douleur, il lui a été donné d'avancer à grands pas dans le chemin que nous a ouvert le Divin Maître, et de réaliser tout à la fois son ardent désir d'apostolat en fai-*

[1] JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *Pensées de chaque jour*, p. 330.

sant rayonner autour d'elle la bienfaisante influence d'un attirant exemple, d'une charité toujours en éveil, d'une foi active et lumineuse, d'une prière incessante. » Il est impossible de mieux synthétiser l'œuvre d'Élisabeth et d'en dégager, avec plus d'autorité et d'une façon plus précise, les principaux caractères. Ces caractères, le lecteur va les retrouver, accentués, dans la VIE SPIRITUELLE. Mais je dois, avant d'examiner avec lui brièvement les différents éléments dont ce livre se compose, lui faire connaître les conditions nouvelles de mon existence au milieu desquelles cette publication voit le jour, conditions que la grâce divine a déterminées en exauçant la constante intercession de ma chère et douce « apôtre », en acceptant son sacrifice.

J'espère pouvoir apporter de la sorte une démonstration claire de la charitable sollicitude avec laquelle Élisabeth ne cesse de poursuivre son apostolat, après comme avant sa mort.

I

Quand ce nouveau volume paraîtra, j'aurai quitté le monde et je serai au noviciat de l'Ordre des Frères Prêcheurs, portant la robe blanche des fils de saint Dominique. L'évolution de mon âme et de mon existence que Dieu a provoquée et

dirigée depuis quatre ans et demi sera parvenue à son terme logique et définitif. C'est chose admirable et toujours impressionnante de contempler l'action de la grâce divine, de constater de quels procédés à la fois puissants et doux, à la fois très simples et très humains se sert la Providence pour conduire un être dans les voies qu'Elle lui a ouvertes de toute éternité. Elisabeth Leseur l'a bien dit dans ses PENSÉES DE CHAQUE JOUR : « *L'action de Dieu dans l'âme : quelque chose d'insaisissable, de profond, de fort, que l'on ne comprend bien que lorsque l'œuvre divine est achevée*[1]. » Lui seul agit, utilisant et récompensant les prières qui Lui sont adressées, les sacrifices et les souffrances qui sont acceptés, parfois même sollicités, et offerts pour la conversion d'une âme. Seul, Il s'empare de cette âme et l'enchaîne à son service. Ainsi en fut-il pour moi. Élisabeth, le lecteur de son JOURNAL et des LETTRES SUR LA SOUFFRANCE le sait bien, a constamment prié pour mon retour à la foi et à la vie religieuse; tous ses sacrifices, toutes ses privations, ses épreuves, ses cruelles souffrances, sa mort même enfin, elle a tout accepté et offert dans cette intention de chaque jour. Et cela dans le secret intérieur : elle ne polémiquait pas avec moi, ne me parlait jamais des choses surnaturelles qui étaient toute sa vie, autrement que par son exemple. Elle réalisait à la lettre le conseil qu'elle

[1] JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *Pensées de chaque jour*, p. 286.

donne dans ses PENSÉES DE CHAQUE JOUR également : « *Ne croyons pas hâter auprès des âmes la venue du règne de Dieu par notre action personnelle. Tant que l'heure divine n'aura pas sonné, nos efforts seront vains, ou plutôt ils ne seront qu'une active prière, un appel à Celui qui transforme et sauve. Jetons-le-Lui, néanmoins, cet appel, avec l'humble conviction que Seul Il fera la tâche et apportera la vie aux âmes pour lesquelles nous agissons et prions*[1]. » J'ai compris depuis combien ce silence était éloquent et persuasif. Dieu a entendu la prière constante dont il était le voile, et, une fois le sacrifice total accompli, l'a pleinement exaucée après la mort d'Élisabeth. Il a permis, dans son infinie bonté, qu'alors ce silence fût rompu, qu'Élisabeth me parlât et m'instruisît dans le recueillement intime comme jamais elle ne l'aurait fait de son vivant; et bien souvent j'ai pu m'écrier à mon tour : « *Defuncta loquitur :* Morte, elle m'enseigne. » Mais surtout son intercession, devenue plus directe et plus puissante auprès du Divin Maître, a suscité la miséricorde et la grâce divines à mon égard, les appels de Dieu à ma pauvre âme. C'est une manifestation nouvelle et transcendantelle de son apostolat que je vais donc retracer à présent.

Je voudrais évoquer ici quelques-uns de ces appels divins, faire sentir au lecteur que j'ai été en quelque sorte enveloppé par une volonté supé-

[1] JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *Pensées de chaque jour,* p. 304 et 305.

rieure, conduit par la main vers un but que j'ignorais, et que je n'ai eu qu'à m'abandonner bien humblement et totalement à l'action providentielle, à me laisser faire. Je voudrais compléter aujourd'hui ce que j'ai noté si rapidement dans In Memoriam, au début de Journal et Pensées de chaque jour. Sans doute, il est bien délicat de parler de soi : on risque de se rendre insupportable ; il est également bien scabreux de venir, après tant d'autres, raconter les étapes d'une conversion. J'ai beaucoup hésité avant d'écrire ce qui va suivre ; de précieux encouragements, venus de ceux qui ont compétence et qualité pour me les prodiguer, m'ont décidé. N'est-il pas, m'a-t-on dit, instructif et consolant de produire une preuve nouvelle de cet Amour infini dont le Divin Maître ne cesse d'envelopper ses enfants, même les plus éloignés, les plus rebelles, les plus ingrats ? Je me suis laissé convaincre ; j'ai pensé qu'il pouvait se dégager de ce récit encouragement et sanctification. Ce fut ma première idée. J'eus aussi une autre raison : témoigner à l'Auteur de tout bien, à Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, mon infinie reconnaissance, accomplir mon devoir de glorification tout en faisant pour autrui œuvre d'édification. J'ai obéi enfin à un dernier mobile. La masse de nos contemporains, même parmi les gens cultivés, se refuse toujours à admettre et à constater l'intervention de Dieu dans toute conversion, à plus forte raison dans toute vocation religieuse. Pour eux, il n'y faut voir qu'intrigues, manœuvres, emprises de volontés plus marquées

sur des volontés plus faibles. Pour beaucoup, — je le sais d'autant mieux que cela m'a été dit à moi-même, — semblables évolutions d'âmes ne sont que le résultat de la propagande cléricale, de l'action des « moines ». Bien des esprits, dans l'élite de la bourgeoisie française, en sont encore aux *Hommes noirs* de Béranger, au *Rodin* d'Eugène Süe. Or précisément, en ce qui me concerne, mon travail d'âme s'est opéré à l'abri de toute influence extérieure ; je ne connaissais ni prêtre, ni religieux ; je continuais à vivre, au lendemain de la mort d'Élisabeth, au milieu d'âmes hostiles ou indifférentes non seulement aux idées religieuses, mais même simplement spiritualistes, et c'est précisément dans cette atmosphère d'athéisme pratique que la voix divine a résonné en moi, que la lumière du Christ m'a peu à peu éclairé. Personne ne pouvait me suggérer, me guider ; les circonstances ont fait que je me trouvais seul, en plein désert rationaliste, tout imbu moi-même de cette impiété foncière. Et quand, après avoir gravi seul la dure route mystique, je suis allé trouver le religieux qui est devenu depuis mon directeur, et que je ne connaissais d'ailleurs pas, ma transformation s'était opérée ; je cherchais enfin, à ce moment-là, par une volonté réfléchie, les conseils qui m'étaient devenus nécessaires.

Il est une autre constatation qu'il importe de faire également ici, celle-ci : le côté intellectuel, qui joue et avait joué surtout jusqu'alors un rôle si considérable, presque exclusif, dans toutes les manifestations de mon esprit, n'en a joué aucun,

absolument aucun, dans cette transformation de mon âme. Je n'ai été dominé ni par l'étude, ni par la lecture, ni par l'exégèse, ni par l'apologétique, ni par une connaissance théologique qui me faisait d'ailleurs entièrement défaut. J'ai dit autre part[1] que j'étais à l'époque imprégné d'exégèse rationaliste, radicalement hostile au catholicisme. Quand je sentis l'évolution se faire en moi, je redoutai le retour offensif de ces recherches poursuivies avec passion pendant tant d'années; quand elle fut accomplie, c'en fut fait brusquement et définitivement de toute cette fausse science. Depuis mon retour à Dieu, elle n'exerça plus aucune action dans les difficultés intimes qui naissent de temps à autre (l'existence chrétienne, on le sait, n'est-elle pas une lutte perpétuelle); elle n'est plus à leur origine : celles-ci sont d'autres sortes et rencontrent toujours une solution adéquate. Je puise le principal aliment de mon être religieux dans l'Évangile, ce don divin merveilleux, avec lequel je vis en quelque manière, et jamais ces commentaires fielleux que je ressassais jadis ne me troublent aujourd'hui; le brouillard s'est dissipé sous les rayons du soleil. L'Évangile, quand on s'y plonge humblement et résolument, est une source débordante de richesse surnaturelle, à la lettre la *Parole de Dieu;* j'y prends constamment ma nourriture spirituelle. Cela ne veut pas dire que je ne cherche pas intel-

[1] JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *In Memoriam*, p. 13 et 14.

lectuellement, par ailleurs, maintenant que j'ai la foi, mes motifs de crédibilité. Mais ce que je tiens à répéter et à affirmer, c'est que le côté purement intellectuel a été tout à fait nul dans ma conversion, tout comme l'influence extérieure. Ce qui l'a provoquée lui est étranger, supérieur, autrement fort, extra-humain, possédant cette puissance mystérieuse et irrésistible qu'on ne peut comprendre que lorsqu'on en a soi-même expérimenté les effets, et pour tout désigner d'un seul mot, c'est uniquement *la Grâce*.

J'ai donc pensé qu'il ne serait pas inutile de raconter mon histoire afin d'apporter un témoignage nouveau après tant d'autres, après le plus éclatant de tous, celui de saint Paul, de cette vérité que le monde se refuse à accepter : à savoir que, *Seul, Dieu convertit*. J'ai voulu par un récit bien sincère démentir à mon tour toutes les insinuations, tous les vieux lieux communs si usés qui ne manqueront pas de se répéter à mon sujet. Et daigne l'Esprit-Saint m'inspirer de l'écrire en toute simplicité et humilité, et lui communiquer assez d'émotion afin que son exactitude puisse s'imposer à toute personne de bonne foi et lui ouvrir le domaine des réalités d'au delà.

*
* *

J'ai déjà noté, dans le premier volume d'Élisa-

beth que j'ai publié[1], les réflexions et les retours sur moi-même que m'avaient inspirés son admirable acceptation de la maladie et de la souffrance, le spectacle de sa prière fervente à Lourdes dont j'avais été plusieurs fois témoin, l'impression que m'avait causée l'aspect de beauté immatérielle qu'elle conserva jusqu'au moment même où elle fut mise en bière. Je devinais obscurément dans tout cela la manifestation d'une vertu substantielle et vécue, qui révélait une âme, c'est-à-dire une force extérieure et supérieure au corps qu'elle animait. Je le percevais malgré moi puisque, dans mon matérialisme d'alors, je ne pouvais pas admettre le surnaturel et que toute la formation de mon esprit le contredisait et le combattait violemment. Au fond, j'admirais sans comprendre. Quand je vis Élisabeth sur son lit de mort, j'eus cependant une révolte instinctive contre ce même matérialisme. Comment est-il possible, me disais-je, que tant de qualités magnifiques, tant d'intelligence, tant de vertus, tant d'aspirations idéales, tant d'abnégation et de sacrifice, s'abîment subitement à jamais dans le néant? Tout ce qui constitue la beauté d'une existence serait donc une illusion vaine; tant d'efforts sublimes seraient donc inutiles, puisque après nous il n'y a plus rien. Ainsi, j'étais choqué par mes propres conclusions qui, je le pressentais, allaient à l'encontre de la morale elle-même en tendant vers l'identité du bien et du mal.

[1] Se reporter à JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *In Memoriam*, p. 36 et suiv.

Néanmoins je me raidissais, me répétant que ce qui me troublait, c'était que le malheur m'atteignait, moi personnellement, que je cédais à une impression sentimentale, en souhaitant vaguement la persistance de la personnalité d'un être que je chérissais ; que je n'aurais pas éprouvé cette impression s'il s'était agi d'un tiers et qu'enfin la raison positive était dans le vrai, en supprimant la métaphysique qui m'apparaissait toujours comme une rêverie décevante de l'esprit, capable seulement de le dévoyer et de l'égarer. Je trouvai, dans ces douloureuses heures, affreusement douloureuses, puisque j'étais de ceux qui « *n'ont pas d'espérance* », le Testament spirituel, le Journal et les Pensées de chaque jour, et leur lecture me bouleversa, comme bien on pense. Mais je n'étais encore touché dans ces écrits que par l'élévation des sentiments, la beauté de la forme et surtout par la manifestation, d'autant plus éclatante à mes yeux qu'elle s'était réfugiée dans ces pages confidentielles, de l'immense tendresse qu'Élisabeth m'avait vouée, de ce dévouement absolu allant jusqu'à désirer se sacrifier totalement, à donner sa vie afin de m'obtenir ce que sa foi lui désignait comme le souverain bien pour moi. Quant au sentiment religieux si profond et si intense qui se fait jour à chaque page, il continuait à m'échapper, à me sembler inaccessible. Je ne pouvais, en effet, admettre qu'on pût aimer Dieu, qui n'était pour moi qu'une entité abstraite, simple concept de notre imagination, et j'inclinais à qualifier cette charité qui se dévoilait subitement à moi d'un

mot, celui que prononcent toujours les gens du monde quand ils se trouvent en face d'une âme qui cherche à réaliser Notre-Seigneur en elle, du mot de *mysticisme,* avec le sens péjoratif que lui donnent l'ignorance et l'incompréhension mondaines. D'autre part, je trouvais dans ma lecture une consolation : j'apprenais à connaître Élisabeth, à l'aimer vraiment, et je me réjouissais que sa pensée m'ait été ainsi transmise si vivante, si directe, me permettant de conserver d'elle un souvenir complet et réconfortant que rien, ni le temps lui-même, ne pourrait plus obscurcir.

J'en étais là quand l'ami dont j'ai parlé dans les deux précédents volumes, celui qui nous fit faire dans sa voiture automobile ces belles excursions qui furent pour Élisabeth si agréables et si bienfaisantes, vint, quelques semaines après le 3 mai 1914, me donner une preuve nouvelle après tant d'autres de son affection si délicatement dévouée : « *Voilà,* me dit-il, *des mois que tu vis enfermé dans ton appartement, soignant ta pauvre femme, te fatiguant dans l'angoisse et la tristesse; tu as besoin de détente et d'air. Il faut que pendant quelques jours tu changes de milieu afin de pouvoir prendre un repos complet, sans quoi tu finiras par tomber malade à ton tour. Je t'emmène dans ma voiture; nous roulerons une dizaine de jours, nous irons où tu voudras, tu feras ton itinéraire toi-même, je serai à tes ordres. Comme nous serons seuls tous les deux, cela n'interrompra pas le recueillement dans lequel tu désires demeurer en ce moment, mais au moins ainsi tu*

pourras t'aérer et goûter un bien-être physique qui est devenu pour toi, sans que tu en aies la sensation précise, une impérieuse nécessité. » On comprend à quel point je fus touché de cette démarche, quelle reconnaissance j'en garde à mon ami, et ce qui suit prouvera combien je la lui dois de toute mon âme. Je le remerciai avec une effusion bien sincère, mais j'hésitai beaucoup à accepter son invitation si cordiale. J'avais peine à m'arracher, ne fût-ce que quelques jours, à l'appartement qui renfermait mes plus chers souvenirs, ces souvenirs qui remplissaient seuls dorénavant mon existence, à interrompre mes visites quotidiennes au cimetière. Il me semblait que j'allais commettre une sorte de désertion, accomplir de plein gré une nouvelle séparation qu'un scrupule sentimental me reprochait à l'avance. Mon ami revint à la charge plus affectueusement encore ; il insista, se fit pressant. De mon côté, je comprenais que ce qu'il me proposait était sage et opportun, qu'il avait au fond raison. Seul le scrupule auquel je viens de faire allusion m'arrêtait, ainsi que l'appréhension de me retrouver sans elle dans cette voiture qui me rappelait tant de choses, dans laquelle nous avions été si heureux, Élisabeth et moi, de voyager ensemble. Je finis à la longue par me rendre aux insistances amicales, à surmonter mon hésitation ; bref, non sans un certain déchirement, j'acceptai l'offre réitérée avec tant d'empressement et nous quittâmes Paris le 9 juin 1914. J'allais, sans m'en douter, au-devant des premiers appels que la Providence se prépa-

rait à faire entendre à mon âme, vers les premières manifestations miséricordieuses de la grâce divine dont j'allais prendre conscience. Je rappelle ici, en insistant, ce que j'ai dit plus haut, qu'aucune influence religieuse ne s'exerçait alors à mes côtés. Mon ami, si excellent, n'est pas du tout religieux, il est tout à fait indifférent aux choses de la foi qui sont pour lui comme inexistantes ; et, par conséquent, ce n'est pas lui qui pouvait inspirer, fût-ce même de la façon la plus lointaine, ce qui devait bientôt naître au plus intime de moi-même. Et j'arrive au premier de ces appels divins.

C'était le jeudi 11 juin 1914, vers dix heures et demie du matin ; nous roulions par une journée magnifique entre Uzerche et Tulle, nous rapprochant de cette ville, au milieu d'une forêt de châtaigniers de toute beauté, contemplant dans une lumière admirable la vallée de la Corrèze que nous dominions et qui étendait à nos yeux un vaste panorama. Jamais, dussé-je vivre plusieurs fois centenaire, je n'oublierai ce jour, cette heure, ce lieu. Je m'étais complètement abandonné à l'agrément de la route, tout naïvement heureux de l'air vivifiant et de la belle clarté dont j'étais privé depuis tant de temps, repris instinctivement par la douceur de vivre et ne pensant à rien d'autre qu'à jouir du splendide paysage qui se déroulait sous mon regard, quand, tout à ccup, sans que rien ait pu le provoquer, mon esprit fut traversé brusquement par le souvenir d'une conversation que j'avais eue avec

Élisabeth l'année qui précéda celle de sa mort. Ce fut comme un éclair, la vision de ma chère sainte se précisa à ma mémoire avec une acuité singulière et je « *l'entendis* » me répéter intérieurement une phrase qu'elle avait proférée au début de l'entretien qui se rappelait ainsi à ma pensée, qui commençait par ces mots « *J'ai du chagrin* » et qui s'appliquait si clairement aujourd'hui à moi, prononcée avec une tendresse extrême, sur un ton de supplication on ne peut plus poignant. J'eus l'impression très nette qu'elle était là, près de moi ; je me dis immédiatement : « *Mais elle vit, son âme est à mes côtés, je viens d'avoir l'impression presque physique de sa présence ; elle m'a parlé, elle m'a tenu un langage surnaturel.* » L'émotion fut d'une telle intensité qu'il me fut impossible de la maîtriser et que je m'y livrai sans respect humain. Puis, réfléchissant sur ce qui venait de se produire, sur la volonté extérieure à la mienne que cet événement me manifestait, il se fit en moi une véritable révolution intérieure : « *Mais alors,* me répétai-je, *si Élisabeth est vivante comme je viens d'en avoir l'intuition irrésistible, c'est que l'âme est immortelle ; c'est donc que Dieu existe, que le monde surnaturel est la vérité philosophique avec toutes les conséquences que cela comporte.* » Une clarté illuminait ma conscience et je percevais que tout ceci n'était pas l'œuvre du hasard, mais était le reflet d'une Lumière dépassant celle de la raison et venue d'au delà. Et mon trouble fut très vif. L'itinéraire de notre voyage nous conduisit, dans

l'après-midi du même jour, à Rocamadour. Nous visitions ce lieu célèbre de pèlerinage dans un site si étrangement pittoresque, lorsque, dans l'un des sanctuaires, sous l'impression évidente de mon émotion du matin, obéissant à une impulsion dont je ne fus pas maître, j'achetai un cierge et l'allumai devant l'autel à l'intention d'Élisabeth, sans trop savoir ce que je faisais, incapable de formuler une prière explicite. Puis notre voyage continua, et la secousse du petit drame intime qui s'était joué en moi se calma peu à peu.

Cinq jours après nous remontions vers Paris, mon ami et moi. Nous étions descendus jusqu'à la source de l'Hérault, dans l'Aigoual, puis l'automobile nous avait amenés en Auvergne. J'avais en effet voulu, avant de rentrer à Paris, consacrer les trois derniers jours de notre excursion à des étapes très chères à Élisabeth, et mon ami s'était prêté à mon désir avec son extrême obligeance. Nous étions venus à Chateaugay, près de Clermont-Ferrand, où j'avais tenu à aller embrasser la vieille Mamie, la dévouée domestique qui avait élevé Élisabeth et ses sœurs, dont elle parle dans les LETTRES SUR LA SOUFFRANCE et surtout dans UNE AME. Élisabeth m'avait, à diverses reprises, manifesté le vœu de faire cette visite à Chateaugay; nous avions décidé de l'accomplir, mais les circonstances ne nous avaient pas permis de réaliser ce projet. Il me semblait acquitter ainsi un legs moral d'Élisabeth, et j'éprouvais en outre un apaisement à parler d'elle avec cette excellente femme

qui l'avait aimée avec tant de désintéressement et qui continuait à la nommer « *son Grand l'Amour* ». De Chateaugay et de Clermont-Ferrand nous nous rendions à Beaune, où j'allais faire revivre d'autres souvenirs précieux, m'entretenir d'Élisabeth avec la confidente la plus intime et la plus chère de son âme. Je demandai à mon ami de passer par Paray-le-Monial. Ce n'était pas une pensée religieuse qui me guidait. Le culte du Sacré-Cœur était à cette époque pour moi incompréhensible ; je le considérais comme une aberration, une sorte de paganisme ; je me plaisais, comme tant de gens irréligieux, à qualifier les révélations de la Bienheureuse Marguerite-Marie, « d'impostures, » sans d'ailleurs m'être donné la peine d'étudier les faits qui servaient de thème à mes faciles et pitoyables railleries, à ces plaisanteries de mauvais goût qui traînent dans les estaminets et ailleurs. Il a fallu la foi pour m'ouvrir les yeux en cela comme en toutes choses du monde surnaturel, pour me révéler la grandeur et la beauté théologique de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ, pour me faire comprendre qu'elle est au centre du catholicisme. Je suis revenu depuis à Paray-le-Monial en pèlerin convaincu et fervent, consacré au Cœur adorable du Divin Maître. Mais alors, ce qui m'y attirait, c'était simplement le souvenir d'Élisabeth. Pendant un séjour que nous avions fait à Moulins en 1904, elle était venue seule passer une journée dans ce sanctuaire illustre : elle y ressentit une profonde émotion religieuse dont elle parle dans

son JOURNAL[1] et elle rapporta de son pèlerinage à Paray une telle douceur qu'elle s'était promis de le renouveler. Nous avions pensé faire ce voyage en juillet 1912[2], mais au dernier moment nous en fûmes empêchés. C'est donc Élisabeth, et uniquement elle, que je recherchais dans ce détour. Nous ne devions d'ailleurs y faire qu'une simple halte, nous y arrêter seulement trois quarts d'heure au plus. Et c'est ainsi que nous arrivâmes à Paray-le-Monial, le mardi 16 juin 1914, vers deux heures et demie après-midi. L'impression que me produisit cette petite ville fut médiocre; je jetai un coup d'œil distrait sur la célèbre et vénérable Chapelle de la Visitation et je regrettai presque d'être venu chercher en somme une désillusion. Mais Élisabeth intercédait pour moi auprès du Divin Cœur pour Lequel elle avait eu de son vivant une si ardente dévotion et, à sa prière, la Providence me menait par des chemins que j'ignorais. Pendant que mon ami et son mécanicien s'occupaient de la voiture et de son moteur, j'entrai dans la basilique clunisienne, qui est un type si remarquable de l'architecture romane du XIIe siècle. L'art m'attirait exclusivement, pensais-je, et je me trouvai seul dans l'église. Là, tandis que je contournais le chœur du côté de l'Évangile, je ressentis de nouveau brusquement un second appel intérieur, aussi émouvant que

[1] Se reporter à JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *Journal, Première partie*, p. 113, 114 et 115.

[2] Se reporter aux LETTRES SUR LA SOUFFRANCE; lettres XXXIII, XXXIV et XXXV.

celui qui m'avait bouleversé quelques jours auparavant sur la route de Tulle. J'eus la perception plus précise encore de la chère présence ; je tombai à genoux irrésistiblement sur un prie-Dieu ; Élisabeth, en quelque sorte, me joignit les mains et, tout en pleurant, je priai, sans trop savoir comment, puisque j'avais désappris depuis si longtemps toute prière, mais je m'adressai à Notre-Seigneur, dont la statue dominait l'autel, avec l'élan sincère de mon âme. J'avais vraiment l'intuition qu'Il était là, dans le Tabernacle, et que son infinie bonté se penchait vers moi. Je restai ainsi près d'un quart d'heure abîmé dans ma surprise et mon émotion, suppliant Élisabeth de prier pour moi. Ces minutes si pleines sont inoubliables aussi pour moi, et lorsque, quelques instants plus tard, nous quittâmes Paray-le-Monial, le désenchantement de l'arrivée avait fait place à une saisissante impression que prolongea la matinée passée à Beaune, le lendemain.

De retour à Paris, je fus repris immédiatement par mes occupations professionnelles et mon milieu habituel. Je m'efforçai de réagir contre les deux manifestations providentielles dont j'avais eu la grande grâce. Rejeté dans l'agitation de la capitale, je luttais contre le surnaturel et contre la foi qu'il impose : tant de choses et d'habitudes anciennes tendaient encore à m'en détourner. Je me répétais que ce que j'avais éprouvé n'était rien que l'expression plus forte à certains moments du sentiment qui remplissait ma vie, du cher souvenir auquel je la consacrais. Et peu à peu la

vivacité des émotions ressenties en cours de route s'atténua. Mais elles ne purent s'effacer entièrement; mes contradictions et mes négations devinrent moins convaincues. Je continuai à lire quotidiennement le JOURNAL d'Élisabeth, à rendre chaque jour visite à sa tombe : ce n'était plus comme auparavant. J'étais plus près d'elle tout de même et, sans être conquis par la foi, j'étais souvent troublé par la pensée de la vie intérieure; je me raidissais alors, je voulais me croire aussi matérialiste qu'autrefois, mais mes idées avaient reçu un choc puissant et, bien que demeurant attaché à mes amitiés irréligieuses ou sceptiques, le travail de transformation se faisait, à mon insu, lentement, malgré moi souvent, alors que personne autour de moi ne pouvait le favoriser, bien au contraire.

*
* *

Trois semaines après ce voyage, aux alentours du 14 juillet, j'allai passer une dizaine de jours à Reims, ma ville natale. Un de mes plus vieux et de mes plus intimes amis d'enfance, quelque peu mon parent, m'avait invité à venir à ce moment chez lui; sa prévenante attention m'évitait ainsi de traverser seul à Paris cette période de fête toujours si bruyante, au mouvement de laquelle il est à peu près impossible de se soustraire. J'acceptai donc avec gratitude et avec un réel plaisir. Cet ami est extrêmement religieux :

catholique convaincu et pratiquant, il est à la tête des œuvres charitables. Il a épousé une femme qui possède une foi ardente et qui vit sa foi; c'est un modèle de vertu simple, modeste et agissante, le type accompli de la femme chrétienne. Leur famille est nombreuse : ils avaient à l'époque encore dix enfants admirablement bien élevés. Hélas ! le deuil les a depuis cruellement frappés, en atteignant des êtres exceptionnels, et ces parents, si douloureusement meurtris, ont supporté leur immense chagrin avec une résignation chrétienne vraiment édifiante, donnant ainsi le plus bel exemple humain et religieux à la fois. C'est une famille exemplaire comme il en faudrait beaucoup à la France et à l'Église. Une étroite affection nous unissait, à laquelle Élisabeth s'était associée sans réserve. Elle aimait mon ami, sa femme et ses enfants, et regrettait qu'ils habitassent Reims et non Paris, car, me répétait-elle souvent, elle aurait eu grande joie à avoir des relations plus suivies avec cette femme, si près d'elle par les convictions et la manière de vivre. Elle aurait pu lui ouvrir largement son cœur, comme elle le le fit plus tard avec sa correspondante des LETTRES SUR LA SOUFFRANCE, et mettre ainsi fin à cet isolement d'âme qui lui était si pénible. Nous nous étions tous deux arrêtés quelques jours chez ces excellents amis en 1910, en rentrant de Jougne à Paris, et nous étions revenus les voir le 14 juillet 1912. Élisabeth avait conservé des journées, trop courtes à son gré, passées à Reims dans cette famille si conforme à son idéal, et de la cordiale

hospitalité que nous y avions reçue, un souvenir attendri; elle avait souhaité renouveler ces visites. J'y revenais sans elle, mais ma mémoire l'évoquait fidèlement dans ce milieu qui lui était si sympathique, et c'était un attrait de plus qui m'amenait chez nos amis : j'accomplissais une sorte de pèlerinage. Ah! ce séjour à Reims à la veille de la guerre, il ne s'effacera jamais de mon esprit. J'admirais ma ville natale parvenue à l'apogée de sa beauté, sa merveilleuse cathédrale dans laquelle je passai toute une matinée sans pouvoir m'en arracher, comme si je pressentais le désastre qui allait la ravager, Saint-Remi, l'église magnifique si chère à tout Rémois et aujourd'hui dévastée, tous ces monuments, ces places, ces rues que ma jeunesse avait tant de fois traversées, les environs que nous parcourions en automobile et qui m'étaient si familiers. Reims se montrait à moi pour la dernière fois dans sa splendeur, et comment aurais-je pu supposer alors que peu de mois après commencerait son agonie, qu'elle serait systématiquement détruite par l'odieux ennemi qui voulait ruiner en elle le centre de notre histoire nationale! Mais ce qui me frappa plus que tout, c'était la vie de famille à laquelle je participais chez mes amis. J'étais dans l'étonnement de ce que j'avais sous les yeux : de ces enfants si remarquablement bien élevés, si tendres et respectueux vis-à-vis de leurs parents, si unis entre eux et dévoués les uns pour les autres, conservant toute la spontanéité de leur âge, sans bruit, sans aucune dissipation; et de ces parents,

modèles vivants pour leurs enfants, guides si sûrs, appuyés avec force et sérénité sur cette tradition chrétienne qui les avait formés. La religion occupait la place d'honneur dans cette maison; elle apparaissait comme la chose la plus importante dans l'existence de chacun, et l'on pouvait apprécier tout le bienfait de sa puissance éducatrice. Elle était la base de cet harmonieux édifice familial. J'étais émerveillé; je me disais que j'avais fréquenté bien des familles, mais que je n'en avais pas rencontré comme celle-là et que vraiment le spectacle que j'avais sous les yeux était autrement ordonné que la plupart de ceux qu'il m'avait été donné de voir, surtout dans les milieux modernes « affranchis des superstitions moyenâgeuses ». J'assistais à la mise en pratique des idées défendues par Elisabeth et je trouvais cela très beau. Un matin nous eûmes sur la mort d'Élisabeth, la femme de mon ami et moi, tous les deux seuls dans son salon, un entretien qui est resté gravé dans ma mémoire. Cette femme sut, avec un tact souverain, me dire les choses qui convenaient à ma douleur, en même temps qu'elle ne cherchait aucunement à dissimuler sa foi et toute la consolation qu'elle apporte à l'âme humaine. Elle trouva dans sa charité simple le moyen de me faire du bien. Mais ce dont elle ne se doutait pas, c'est qu'elle m'apparut comme une vivante apologie du christianisme. Je retrouvai chez elle ce qui rayonnait chez Élisabeth, et je constatai avec évidence que la supériorité morale qu'elle avait sur la plupart des femmes que je connaissais, elle l'em-

pruntait uniquement à son sentiment religieux si profond. Je reconnaissais ce qui m'avait tant étonné et ému dans la maîtrise de soi et la force intime de ma chère sainte pendant sa longue et douloureuse maladie. C'était une application tangible de la parole de Notre-Seigneur dans l'Évangile : « *Vous reconnaîtrez l'arbre à ses fruits.* » J'étais impressionné d'être contraint de confesser combien la religion, vécue et pratiquée comme elle doit l'être, est bienfaisante pour l'individu et pour la société. « *Puisque les fruits sont si parfaits,* concluais-je, *l'arbre qui les produit ne peut être lui aussi que parfait.* » Et la vérité vivante de l'enseignement du Christ m'apparut dans ce salon comme sur la route de Tulle, comme dans la basilique de Paray-le-Monial. Le surnaturel se dressait à nouveau devant moi de telle façon qu'il me fut encore impossible de l'esquiver. L'amie qui me parlait avec tant de simplicité, de modestie ne soupçonna pas l'impression et l'émotion qu'elle détermina en moi. Le JOURNAL d'Élisabeth, la pensée fondamentale qui l'inspire, venaient de se transformer en action, et Dieu resplendissait une fois de plus devant mes yeux. Je revins de Reims avec tout un monde de réflexions, de retours sur moi-même et de méditations, qui me découvraient à nouveau un horizon que, jusque dans ces derniers mois, je n'avais jamais pu ni voulu apercevoir.

*
* *

Mais les semences de foi ainsi déposées dans mon âme devaient attendre encore quelque temps avant de produire leur moisson. Lorque je regagnai Paris vers le 25 juillet, mon esprit fut violemment distrait de ces hautes spéculations et entraîné dans le torrent des événements prodigieux qui se précipitaient. C'était, en effet, l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, les menaces de l'Allemagne, la mobilisation défensive de la Russie, la nôtre quelques jours après, la déclaration de guerre enfin. Je me rejetai dans mon milieu qui, par ses attaches avec le monde politique et gouvernemental, avec la grande presse, me permettait de suivre plus immédiatement les faits sensationnels de ces heures passionnantes. Je pensais qu'Elisabeth s'y serait associée tout entière ; son ardent patriotisme eût vibré à l'unisson de celui du pays, et elle eût connu elle aussi les angoisses du départ de trois de ses neveux et de son frère qui rejoignaient les armées pour la défense de la France, avec le plus complet esprit de devoir et de sacrifice. Ah ! ces journées du mois d'août 1914, quelles émotions elles nous apportèrent ! Après les succès enivrants du début, l'entrée en Alsace, la prise de Mulhouse, les revers s'accumulaient : coup sur coup, Charleroi, la retraite de Belgique, l'invasion allemande, les anxiétés si poignantes de la marche de nos implacables et barbares ennemis

sur Paris. C'est alors, le 25 août, que le conseil d'administration de la compagnie que je dirigeais, voyant la capitale sérieusement menacée, me confia la mission, lourde de responsabilités, de mettre à l'abri toute la fortune de ladite compagnie restée dans ses caisses : titres au porteur et argent liquide, soit une valeur considérable. Je convins avec le président de porter le tout à Bordeaux, et je me préoccupai immédiatement de m'assurer les moyens de remplir le mandat dont j'étais chargé. Toutes mes précautions furent prises sans tarder; je louai une voiture automobile et je devais partir le lundi 31 août à midi, accompagné de mon secrétaire, porteurs tous deux de la fortune importante que nous allions déposer en lieu sûr. Mais, au dernier moment, le départ me devint impossible; j'appris, en effet, le matin du 31 août, de mon loueur, que la voiture qu'il m'avait promise, qui aurait dû être rentrée de province, n'était pas encore de retour, et qu'il n'en avait point d'autre pour la remplacer. D'autre part, la veille, le dimanche dans la journée, la panique s'était déchaînée dans Paris et l'exode avait commencé. Toutes les voitures, même les simples fiacres, étaient prises d'assaut. Quant au chemin de fer, il n'y fallait pas songer, toutes les gares étaient assiégées jour et nuit par une foule qui croissait de minute en minute. J'étais donc bloqué dans Paris, sans aucun espoir d'en pouvoir sortir en temps utile, et je désespérais de ma mission quand, à la dernière minute, tout me fut facilité, contrairement aux prévisions humaines, par un concours

de circonstances trop extraordinaires pour n'être pas clairement providentielles. Je ne puis les raconter en détail ici ; je me bornerai à dire que, faisant chez le loueur en question une dernière démarche par acquit de conscience, sans aucune illusion de ma part, je rencontrai fortuitement chez lui un monsieur que je ne connaissais pas, qui venait prendre un renseignement et qui partait, accompagné d'un de ses amis que je ne connaissais pas davantage, directement de là pour Bordeaux, dans une forte voiture automobile que lui avait prêtée un de ses amis. Ce monsieur, fort serviable, ayant un permis de circulation pour un chauffeur et trois personnes, disposait d'une place qu'il m'offrit, en voyant mon embarras si grand, avec une obligeance spontanée pour laquelle je lui conserverai toujours une gratitude extrême. Il ignorait l'importance capitale du service qu'il me rendait. J'acceptai immédiatement ; je montai séance tenante dans cette voiture avec ces deux aimables inconnus. Nous passâmes chez moi, où je pris, avec la valise qui contenait la fortune dont j'avais assumé le soin, un léger bagage sommairement et rapidement composé, mais dans lequel, malgré la hâte, je n'oubliai pas de placer le manuscrit du JOURNAL d'Élisabeth, qui était la seule chose personnelle que je tins à sauver éventuellement et qui ne me quittait jamais. Puis aussitôt ce fut le départ impromptu, à la grâce de Dieu, avec mes compagnons de route, sans me douter, à ce moment-là, que je roulais vers mon chemin de Damas.

Oh! cette route de Paris à Orléans, quelle vision et quel souvenir! Toute la capitale, tout au moins ceux de ses habitants qui avaient pu se procurer un véhicule, en fuite, le chemin encombré d'équipages de toute espèce : automobiles de luxe, camions, autotaxis, voitures traînées par des chevaux, fiacres, charrettes, tapissières, toutes les voitures de toutes les époques, de tous les aspects, y compris la voiture à bras, se suivant sur plusieurs rangs, formant une coulée compacte. Dans ces véhicules, des familles serrées, des bagages entassés, des paquets ficelés, jusqu'à des meubles, et sur les bas côtés, dans les fossés, des voitures en panne ou endommagées. C'était bien le spectacle de la panique, évoquant ces grandes migrations dont l'histoire nous parle, mais que nous ne pensions plus pouvoir jamais se reproduire dans la réalité de cette civilisation moderne dont nous étions si fiers et que l'Allemagne piétinait dans sa barbarie pédante, supprimant d'un seul coup dix-huit siècles de christianisme pour nous ramener brusquement aux guerres assyriennes. Heureusement, par un contraste réconfortant, les villages que nous traversions étaient, jusqu'à Étampes, remplis de troupes du plus mâle aspect, de la meilleure tenue, puissamment équipées et armées, qui s'apprêtaient à protéger Paris et à briser sur la Marne, dix jours plus tard, la ruée germanique. Les soldats regardaient d'un air gouailleur cette cohue de fuyards et ne leur ménageaient pas leurs quolibets. Nous gagnâmes ainsi Orléans, qui regorgeait de monde, et l'on devinait

que la route de Tours ne devait pas être moin envahie. Le chauffeur qui nous conduisait n voulait pas d'abord dépasser Orléans ; nous l décidâmes à nous mener à Vierzon, où nous espé rions échapper à l'encombrement et pouvo prendre un train descendant vers le sud. Nou avions vu juste : une fois la Loire franchie, nou trouvâmes la solitude, et à Vierzon, où l'un d mes deux compagnons nous quitta pour se rendı dans une autre direction, nous montâmes, celu qui m'avait si obligeamment offert l'hospitalité d sa voiture et moi, vers minuit, dans un train qu nous permettait de rejoindre Bordeaux, après bie des vicissitudes, par Limoges, Périgueux e Coutras. C'était un de ces convois qui avaien quitté Paris la veille ou le matin archibondés Impossible de se caser dans un wagon de quelqu classe que ce fût : compartiments et couloirs étaien remplis, en plus des voyageurs assis, de personne debout, serrées les unes contre les autres. Nou parvînmes à grand'peine à nous introduire dans l fourgon à bagages déjà fort envahi, mais dan lequel au moins je pouvais aisément surveiller m précieuse valise. Ai-je dit que mon compagno paraissait très peu religieux ? En tout cas, mes pen sées étaient ailleurs. Assis sur une malle, entour de tous ces malheureux émigrants dont on devinai la fatigue et les graves préoccupations, je songeai aux étonnantes péripéties de cette journée. Et j considérais avec curiosité et espoir ces trains qu nous croisions, montant vers le nord d'où nou venions : trains exclusivement militaires, se suc

cédant sans interruption, transportant fantassins, cavaliers, canons, matériel de toute espèce ; amenant de Cette, par Toulouse et Limoges, cette superbe armée d'Afrique qui allait fournir au général Joffre et à ses collaborateurs les moyens de gagner la bataille de la Marne, de sauver la Liberté du monde, la Justice et le Droit. Mon esprit était donc absorbé exclusivement par les événements qui m'emportaient avec notre cher pays dans leur cours tragique, quand tout à coup une voix intérieure se fit entendre impérieusement dans ma conscience : « *Si tu as pu quitter Paris,* me disait-elle, *d'une manière si étrange, si inespérée, presque miraculeuse, ne crois pas que ce soit simplement pour la sauvegarde des intérêts matériels qui te sont confiés. Cela n'est que l'accident, l'occasion; la véritable raison, le but de tout ceci, c'est ton être intime qui est ici en jeu; il fallait qu'il te devînt possible d'aller à Lourdes, où Dieu t'attend. Lourdes est le vrai terme de ce présent voyage; tu dois aller à Lourdes; va à Lourdes.* » Ma première impression, en entendant cet appel si pressant et si à l'opposé de mes pensées du moment, fut un mouvement de stupeur. Je me demandais si je n'étais pas endormi et si je n'étais pas le jouet d'un rêve. J'étais cependant bien certain d'être éveillé : je constatai que le train se trouvait entre Chateauroux et Limoges, qu'il venait de dépasser Argenton-sur-Creuse, qu'il était tout près de une heure et demie du matin, et je m'efforçai de réagir contre ce qui venait de se passer et qui me sem-

blait si extravagant. Mais de nouveau, la même injonction se renouvela plus pressante encore. J'essayais, à part moi, de discuter, de me répéter : « *Mais ce n'est pas sérieux !* » L'appel se fit entendre à plusieurs reprises, de plus en plus précis et déterminant. Je reconnaissais la voix d'Élisabeth, il se levait en mon esprit comme une grande lueur. J'étais comme transporté loin de tout ce qui m'entourait. C'était le surnaturel qui de nouveau se manifestait à moi, mais, cette fois-ci, pour prendre victorieusement possession de tout mon être. Je cessai de lutter, je m'abandonnai et, résigné, je pris loyalement la résolution qui m'était ainsi suggérée : « *Oui,* répondis-je, *je le promets : dès que j'aurai terminé ce qui m'amène à Bordeaux, j'irai à Lourdes ; j'en prends l'engagement formel.* » Et le long et lent trajet se poursuivit pour moi dans l'émotion qu'on devine et qui laissa dans ma conscience une empreinte désormais ineffaçable.

A Bordeaux, je fus immédiatement jeté en pleine tempête extérieure. La ville regorgeait de réfugiés ; puis ce fut, peu de jours après mon arrivée, la lamentable odyssée du Parlement, du Gouvernement, de la Présidence de la République et de tout le monde qui gravite autour des pouvoirs publics : fonctionnaires, gens de presse et de finance, artistes, ce qu'on est convenu d'appeler le Tout-Paris, offrant un des plus vilains spectacles de cette triste période de la guerre. La transformation subite de la métropole du sud-ouest en capitale temporaire de la France ne s'opérait pas dans le calme et la réserve que l'heure tra-

gique aurait dû commander. Il vaut mieux taire aujourd'hui ce dont je fus trop souvent le témoin scandalisé et indigné, certains faits choquants, méprisables au plus haut degré, qui se sont malgré moi fixés dans ma mémoire. Qu'en dépit de tant de désordre et d'immoralité de la part d'un grand nombre de nos dirigeants civils, nous soyons sortis pleinement victorieux de la plus épouvantable guerre, quelle preuve plus éclatante pourrait-on trouver de cette Providence divine qui nous a manifestement sauvés à diverses reprises et dont l'action apparaît éclatante dans la conduite de ces événements inouïs. Cette agitation ne facilitait pas l'accomplissement de ma mission, et mon séjour à Bordeaux dut se prolonger près de trois semaines. J'avais à négocier avec certaines directions de plusieurs ministères; je retrouvai en grande partie mes relations parisiennes et je vivais toujours dans un milieu très fermé aux nouvelles préoccupations spirituelles qui venaient de naître en l'intime de mon être. Il me tardait de pouvoir accomplir ma promesse; en attendant, quand j'avais quelques moments libres, je les consacrais aux admirables églises bordelaises, et je me rappelle, comme si c'était hier, mes longues stations dans ces deux merveilles des XII[e] et XIII[e] siècles : Sainte-Croix et Saint-Seurin; elles virent bien des luttes entre mon rationalisme d'ancienne date et le surnaturel qui s'était révélé à moi si extraordinairement. La lecture du JOURNAL, dont je comprenais mieux maintenant la pensée profonde, le souvenir de certaines conversations

avec Élisabeth, alimentaient mes méditations au cours desquelles souvent il me semblait que ma chère sainte me dirigeait. J'étais encore loin d'avoir la foi, certes, mais j'étais définitivement « en route ».

Enfin vint le moment où je pus quitter Bordeaux; mais, avant de me rendre à Lourdes, j'allai passer quelques jours de repos du corps et de l'esprit dans la vallée de la Garonne, près de Marmande, chez une amie dévouée, veuve d'un de mes plus vieux et intimes amis, entrée à son tour dans l'intimité d'Élisabeth à laquelle l'unissait l'affection la plus vraie. C'est une femme de haute intelligence, de grande distinction et d'une valeur morale très rare, que rehaussent la simplicité et la sincérité. Les épreuves de la vie ne l'ont point épargnée et elle a su les supporter avec une courageuse résignation. La guerre l'avait surprise dans cette propriété, où elle passait tous les étés et où se trouvaient près d'elle, quand j'y vins, ses deux filles, femmes remarquables elles aussi, animées du véritable esprit de devoir et de sacrifice. Dès le début des hostilités, elles s'étaient vouées, avec leur mère, aux soins des blessés, et toutes trois étaient infirmières de la Croix-Rouge, à l'hôpital militaire de Marmande. L'aînée de ses filles, hélas! allait apprendre, peu de temps après mon séjour, qu'elle était une des premières victimes des hostilités, et que son mari, un jeune universitaire du plus bel avenir et du plus noble caractère, était tombé héroïquement sur l'un des champs de bataille de Charleroi; et elle devait

accepter son deuil si cruel (elle était mariée depuis quelques années à peine) avec une force d'âme qui commanda plus d'une fois mon admiration. Toutes les trois sont de ferventes chrétiennes et avaient pour Élisabeth un véritable culte. J'étais donc très désireux, avant mon pèlerinage à Lourdes, de mettre cette amie et ses filles au courant de tout ce qui se passait en moi depuis le mois de juin ; je savais qu'elles s'en réjouiraient et m'aideraient à voir clair dans les sentiments qui se disputaient ma conscience. Quels souvenirs je conserve de ces longues conversations du soir en cette fin de septembre, la plus belle saison de ce captivant pays, sur cette délicieuse terrasse du château d'où l'on jouit d'un panorama splendide. La vue s'étend de Meilhan dans la direction de la Réole, au Mas d'Agenais vers Tonneins ; on domine la vallée de la Garonne d'une beauté souriante qui, bien que différente, évoquait en ma mémoire certains paysages d'Italie. « *C'est l'Ombrie française,* » m'écriai-je en synthétisant ainsi mes sensations. En face de nous, Marcellus et son château qui rappelle Chateaubriand et la Vénus de Milo ; à nos pieds Marmande. Au moment du coucher du soleil ou par ces claires nuits de Guyenne, le spectacle est un des plus admirables et reposants qu'on puisse contempler ; nous prolongions sur cette terrasse les entretiens, approfondissant le sujet qui me préoccupait tant. Je disais mes objections, mes difficultés ; je recevais des conseils et des encouragements. C'était la première confidence que je faisais de ma crise intime, car à Reims, dans la

conversation que j'ai relatée plus haut, il n'avait été question, je le rappelle, que de mon deuil, de ma douleur et des consolations que mon interlocutrice puisait dans sa charité chrétienne. Ici, j'ouvrais mon âme, et l'influence d'Élisabeth dominait tout, d'autant plus réelle que c'est à ces amies que je lus pour la première fois intégralement le manuscrit du JOURNAL et des PENSÉES DE CHAQUE JOUR, qui n'était alors connu que de la sœur cadette de ma femme et de moi. Cette lecture les transporta : « *Merci*, me disaient-elles, *d'avoir rendu plus vivant pour nous le cher souvenir de notre sainte amie disparue, si souvent présente à notre pensée. Vous nous l'avez mieux fait connaître ; nous l'admirons et la vénérons plus encore qu'auparavant. Il n'est pas de plus belle et de plus parfaite compréhension du catholicisme, de la vraie charité, que ce* JOURNAL. *Il met de la clarté dans certaines choses de la religion, magnifiques, mais trop souvent imparfaitement comprises. Il apprend à mieux prier. Quel bien sa lecture nous a fait et pourrait faire à tant d'autres ! Il faut le publier au plus vite. Nous voudrions l'avoir pour nous guider dans la vie !* » Ainsi, dès la première lecture du JOURNAL à des tiers, ceux-ci me pressaient de le faire imprimer. Il apparaissait d'emblée comme le livre de direction qu'il est depuis si généralement devenu. Cette halte bienfaisante prit fin ; je quittai cette étape vers laquelle j'avais été certainement guidé d'en haut et, dans les tous premiers jours d'octobre, je partis pour Lourdes, après avoir promis à notre amie de la tenir au courant des

résultats de mon voyage au pays de la Sainte Vierge.

*
* *

Lourdes! J'étais enfin parvenu au port où « *Dieu m'attendait* », comme il m'avait été prédit dans le train de Limoges. Mon émotion fut poignante de me retrouver dans ce pays béni, où j'avais accompagné Élisabeth, sa sœur et son neveu au mois de juin 1912, où j'avais ressenti de fortes impressions, je l'ai dit ailleurs[1], et mon étonnement était extrême d'y venir seul, amené par des détours si stupéfiants. Je connus un Lourdes bien différent de celui que j'avais vu en 1912. Plus de pèlerinage, de foule, de procession, plus de ces chants, de ces prières, de ces acclamations que proféraient des milliers de fidèles. C'était un Lourdes intime, sur lequel pesait la lourde angoisse qui étreignait la France entière. Les hôtelleries de la Grotte avaient été mises à la disposition du service de santé militaire par Monseigneur Schœpfer dans un élan du cœur, dans un mouvement de charité spontanée. On n'y voyait que des blessés des grandes batailles qui se livraient alors sur l'Aisne, en Argonne et dans les Vosges. Les trains sanitaires apportaient ces malheureux presque chaque jour. L'esplanade était à peu près vide, les hôtels de la ville également, et les manifesta-

[1] Se reporter à JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR, *In Memoriam*, p. 36 et 37.

tions de piété auxquelles j'assistais étaient des manifestations de piété individuelle. On venait implorer d'une foi ardente la protection de la Sainte Mère de Dieu pour les êtres chers qui se trouvaient en si grand danger. C'était sous ses plus touchants vocables : *Salus Infirmorum, Consolatrix Afflictorum, Auxilium Christianorum, Regina Pacis* qu'on l'invoquait avec toute la ferveur d'une âme si meurtrie par l'anxiété. Le spectacle de cette piété intense et confiante était plus impressionnant encore que celui des grandes manifestations habituelles. J'étais complètement seul, ne parlant à personne, n'ayant d'ailleurs aucun désir de nouer une relation quelconque ; à l'hôtel où j'étais descendu, je m'isolais le plus possible. Pendant la semaine entière que je passai dans la cité sainte, je vécus dans le plus absolu recueillement ; j'occupais mes journées à refaire les stations que j'avais suivies deux ans plus tôt avec Élisabeth, à la Grotte, au Rosaire, à la Basilique, au Chemin de Croix, et partout je la revoyais dans cette extase d'oraison qui m'avait alors tant frappé, que j'ai décrite dans l'In Memoriam du Journal et qui fut à mes yeux la première manifestation sensible du surnaturel. Je viens de dire que j'étais seul ; ce n'est pas exact, je me sentais accompagné par Élisabeth dans toutes ces stations. Elle était à mes côtés, me dirigeait, me conduisait à Dieu : j'en avais la perception nette, et les prières si impressionnantes que je lui avais vu adresser au Ciel et dont j'étais, à n'en pas douter, le principal objet, furent exaucées. Là son

oblation fut acceptée, son sacrifice reçut sa récompense. Un matin, en effet, à la Grotte, le lendemain de mon arrivée, je fus conquis. Je tombai à genoux à mon tour et je me mis à prier de tout mon cœur, suppliant la Sainte Vierge de m'obtenir la foi, de demander à son divin Fils de m'éclairer et de me prendre à Lui. J'étais vaincu, et chaque jour je renouvelai de tout mon cœur cette prière ardente. Que ces moments sont doux où Dieu s'empare ainsi de notre âme! où l'on comprend que l'on écoutera sa voix, que l'on ne repoussera plus son appel miséricordieux! Je ne savais pas prier, je disais naïvement ce qui me traversait l'esprit, je m'efforçais gauchement à réciter le chapelet et je m'en remettais bien humblement à la Sainte Vierge du soin de traduire moins indignement ces élans au Dieu qui les inspirait. J'avais autrefois raillé avec tant d'autres les « *impostures* » de Lourdes comme « celles » de Paray-le-Monial, et voici que mes yeux s'ouvraient et que je commençais à discerner que la Grotte de Massabielle est un lieu sacré où le divin s'est réellement manifesté, où la grâce coule à flots, encore bien que j'eusse été incapable de décrire toute la révolution qui modifiait peu à peu mon être intime. L'apaisement se réalisait en moi, ma douleur prenait une signification, selon le mot si profond d'Élisabeth : « *La souffrance crée de la vie*, » et je remerciai Dieu de toute mon âme. Évidemment je n'avais pas encore la foi consciente et réfléchie, mais je me sentais orienté dorénavant vers elle et j'avais la certitude d'y parvenir, j'en-

trais dans une existence nouvelle. Je retrouve d'ailleurs l'écho fidèle des sentiments qui s'agitaient en moi à ce moment dans une lettre que m'écrivit, le 23 octobre 1914, mon amie de Marmande en réponse à celle dans laquelle je lui avais raconté, comme nous en étions convenus, le détail de mon séjour au Pays du Miracle et des émotions qu'il m'avait causées. Le lecteur me permettra d'en citer le passage suivant :

« ... *Vous voici rentré à Paris, dans cet intérieur si plein de souvenirs où vous revoyez à chaque minute celle qui en était l'âme et le charme. Vous y rapportez le très doux souvenir de Lourdes, qui pendant longtemps sera pour vous un réconfort. On a tant besoin de s'échapper quelquefois de l'étau des préoccupations matérielles de l'existence pour vivre de pensées plus hautes, de souvenirs, d'idéal, surtout lorsque, comme pour vous, si peu de choses peuvent compter encore dans la vie d'ici-bas et qu'une pensée presque unique vous absorbe. Vous avez vécu, dans ce cadre admirable qui aide à s'élever au-dessus de ce qui est terrestre, quelques journées que vous n'oublierez pas.*

« *Je suis heureuse de ce que vous me dites des impressions qu'elles vous laissent. Dieu vous conduit visiblement, mon cher ami, vers ce but où vous trouverez la paix de l'âme, l'union plus complète, plus belle, plus sanctifiée avec celle qui vous a quitté, mais dont l'âme n'est pas séparée de votre âme. Il permet que vous ayez la consolation de la prière avant celle de la foi complète.*

« *Vous priez, mon cher ami, uni à celle qui a*

tant demandé cette grâce à Dieu pour vous, et prier, c'est croire déjà !

« *Tâchez de trouver bientôt le guide qui répondra aux objections qui troublent encore votre désir d'arriver au but. Vous faites trop bien la part de ce qui reste forcément inexpliqué, inaccessible à notre intelligence humaine, pour que la clarté ne se fasse pas bientôt dans votre esprit, dans toute la mesure possible. Alors vous croirez plus fortement que beaucoup d'autres, parce que vous aurez ajouté au sentiment qui développe en nous le besoin d'une croyance religieuse, l'étude, le raisonnement qui lui sert de base inébranlable.*

« *A ce moment, vous vous sentirez plus près de votre sainte disparue, il n'y aura plus aucune amertume dans vos larmes...* »

Ainsi je revins de Lourdes plein de bonne volonté, désireux de m'éclairer, acquis au sentiment catholique, ayant compris toute la force bienfaisante de la prière. Mais que de péripéties encore avant la complète réconciliation avec Jésus-Christ et son Église ! Après un arrêt de quelques jours à Bordeaux, nécessité par des obligations professionnelles, je regagnai définitivement Paris. Je rentrai chez moi tout autre qu'à mon départ, une transformation radicale avait modifié l'ensemble de mes idées. Et de suite je me mis à suivre régulièrement les pratiques religieuses ; j'allais notamment chaque dimanche à la grand'-messe de ma paroisse, Saint-Pierre de Chaillot. J'étais impressionné, gagné par la beauté de cet office et je me disais en outre que je faisais plaisir à

Élisabeth. J'y pris davantage le goût de la prière et l'admiration de l'Évangile, que je me mis à lire et à relire avec une émotion croissante, au point de ne plus pouvoir me passer d'une lecture quotidienne dans ce livre divin, le livre des livres. En même temps, je découvris la bibliothèque d'Élisabeth. J'y puisai abondamment, pénétrant ainsi dans la pensée chrétienne. Je faisais mon instruction et découvrais avec étonnement et ravissement la splendeur du dogme, de la morale et de la liturgie, en constatant du même coup, avec une profonde humiliation, tout ce que mon irréligion de naguère renfermait d'ignorance et de sottise. Enfin je prenais chaque jour comme sujet de méditation le JOURNAL d'Élisabeth, ses PENSÉES et les manuscrits que je retrouvais d'elle et j'y puisais un aliment substantiel. Leur importance et leur beauté m'apparaissaient entières, et du même coup le regret, le remords s'imposaient à moi de n'avoir compris que trop tard la sainteté de l'être exceptionnel aux côtés de qui j'avais vécu en aveugle et toute la profondeur de sa tendresse à mon égard. Mes visites quotidiennes au cimetière concouraient également, par des retours sur le passé, par les réflexions qu'elles provoquaient et l'émotion qu'elles entretenaient, à me pousser dans la voie où ma conscience s'était délibérément engagée. Il en fut ainsi pendant quatre mois, jusqu'au mois de mars 1915. Et ce travail d'âme se poursuivait toujours à l'abri de toute influence extérieure; je ne connaissais encore ni prêtre, ni religieux et ne fréquentais aucun milieu pratiquant.

Peu à peu j'en vins pourtant à désirer d'aller plus avant, à éprouver le besoin d'une direction : « *Tu n'as plus qu'une chose à faire maintenant,* me disais-je, *voir un prêtre, lui demander conseil et te confesser.* » Mais j'étais encore arrêté par le respect humain, par des habitudes invétérées et qu'il me faudrait rompre de toute nécessité si je voulais conformer ma vie aux croyances qui s'affirmaient en moi. J'hésitais; cependant un jour, prenant mon courage à deux mains, j'allais confier mon état d'âme au vénérable curé de ma paroisse, homme de grande intelligence, de forte culture, prêtre très saint et d'une extrême bonté. Je lui racontai mon histoire. Il m'accueillit et m'écouta avec une bienveillance qui me fit grand bien et pour laquelle je lui garderai toujours une gratitude sincèrement dévouée. Il me révéla le rôle du prêtre et combien son expérience des âmes constitue un inappréciable bienfait social. Mais j'étais toujours retenu par les mêmes hésitations et ne pouvais me décider à la confession que je sentais cependant inévitable. Le Bon Dieu vint à mon aide une fois encore. Plusieurs années avant la mort d'Élisabeth, l'amour commun des livres et de certaines formes d'art m'avait mis en relations assez régulières avec un homme pour lequel j'avais ressenti de suite une réelle et vive sympathie. Nous devions plus tard nous lier d'une amitié fraternelle et j'eus l'occasion d'apprécier la sûreté de son affection, la générosité de son attachement. Les circonstances multiplièrent nos rencontres au début du mois de mars 1915. Je savais qu'il

s'était converti après avoir traversé une crise intérieure analogue à la mienne. Je ne sais comment je lui parlai alors de l'évolution qui se produisait en moi : sans doute la Providence m'y poussait, si bien que, le 26 mars, nous sortions tous deux d'une réunion chez un ami commun, un des hommes les plus considérables du pays, qui ne partage en aucune façon nos convictions, mais qui sait leur témoigner tout le respect qu'elles méritent. Il me demanda : « *Eh bien, où en êtes-vous?* » Et je lui racontai ma démarche chez mon curé et toutes mes perplexités. Il me répondit par quelques mots d'encouragement et nous nous séparâmes. Deux jours après il venait chez moi de grand matin et me tint ce langage : « *Mon cher ami, j'ai beaucoup réfléchi à notre conversation d'avant-hier soir et j'ai conclu qu'il n'existe pas de véritable amitié au sens chrétien du mot sans prosélytisme. Je suis allé voir le Père X... J'ai pris avec lui rendez-vous pour vous : il vous attend mardi à dix heures du matin.* » Et il me cita le nom d'un religieux éminent. Mon ami venait de dénouer la situation : qu'il en soit à jamais béni! J'étais engagé; j'allai voir, le mardi 30 mars, le religieux en question, qui me garda pendant plus de deux heures, encore bien que ce fût le mardi saint et que sa prédication du Carême l'absorbât, et je trouvai auprès de lui et la lumière et l'aide dont j'avais besoin. Le Père triompha de mes hésitations; je le revis, il devint mon directeur. Grâce à ses conseils, je modifiai mon existence pour la mettre en harmonie avec l'acte

que j'allais accomplir, et quinze jours plus tard je me confessai, je communiai, j'étais réconcilié avec la sainte Église catholique, redevenu pour toujours fils et serviteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

On le voit, quand je suis allé trouver le religieux qui me donna, avec une maîtrise et une charité dont je ne remercierai jamais assez la divine Providence, cette direction qui m'était indispensable, je le cherchais en quelque sorte, l'évolution qui m'avait amené à lui était terminée et elle s'était accomplie, — ainsi que je l'ai dit au début de ce long récit, et celui-ci l'aura, j'espère, démontré, — dans l'isolement spirituel, à l'abri de tout contact extérieur. Ma conversion n'a donc pas été, comme certains seraient portés à le déclarer, le résultat d'une influence cléricale. Dieu seul l'a conduite au terme. Élisabeth m'avait dit un jour, peu de temps avant sa mort : « *Tu viendras me retrouver, je le sais.* » Ses prières, ses souffrances et son sacrifice m'avaient obtenu cette grâce, la plus précieuse de toutes, de la foi et de l'amour divin. Sans doute, mon histoire est celle de beaucoup d'âmes. L'action divine s'exerce en elles à leur insu, malgré elles le plus souvent, et ne se laisse voir que lorsque son mystérieux travail est achevé. Si je l'ai racontée, c'est, je le répète, dans un but d'édification, pour bien montrer la puissance d'intercession que possèdent précisément sur le Cœur du Sauveur la prière, la souffrance et le sacrifice. C'est également enfin pour acquitter dans une petite mesure ma dette infinie de reconnaissance

et de glorification envers le divin Maître, en suivant le conseil que l'Ange Gabriel donna aux deux Tobie, le père et le fils : « *Opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est.* » — « *Il est honorable de publier et de révéler les œuvres de Dieu.* » (Tobie, XII, 7.)

*
* *

Très vite après ma conversion, je conçus l'intention d'entrer dans la vie religieuse. L'idée m'en était même déjà venue dans les derniers mois qui précédèrent ma complète réconciliation. C'est que mon être moral fut alors envahi par ce sentiment dominateur qui me paraissait jadis insensé, l'amour de Dieu. Oui, je commençais à aimer Dieu « par-dessus toute chose », je comprenais maintenant entièrement l'inspiration surnaturelle et chrétienne qui avait dicté le JOURNAL et les PENSÉES DE CHAQUE JOUR, je recevais et m'assimilais totalement l'enseignement d'Élisabeth, je répondais à son apostolat. Je devinais tout l'attrait que la vie conventuelle, si pleine et si harmonieusement réglée, si conforme à ses inspirations intérieures, à sa foi active, à sa charité vraie, eût offert à son âme en constatant celui qu'elle exerçait sur la mienne. Là encore je répondis à un nouvel appel de Dieu seul, entendu dans le secret, à l'exclusion de toute action extérieure. Mes projets, loin d'être encouragés, ne devaient rencontrer pour des raisons diverses que défaveur

et opposition quand ils furent connus tant dans la famille d'Élisabeth que dans la mienne, et, d'autre part, contrairement à ce qui m'a été dit dans mon entourage, les « *moines* » ne furent pour rien dans ma vocation. De même que je n'allai trouver le directeur que je cherchais que lorsque la longue et pénible transformation de mon esprit s'était accomplie dans le grand silence intime, de même les « *moines* », les affreux moines, ne connurent ma résolution de quitter le monde que lorsque je l'avais prise dans ma conscience et que je leur en parlai. Rien n'est d'ailleurs plus logique et plus évident ; toute personne possédant un peu d'expérience des faits ascétiques sait combien l'amour de Dieu est impérieux et exclusif. Sans porter atteinte le moins du monde aux affections et aux tendresses légitimes, qu'Il rend au contraire plus profondes, car elles n'existent vraiment qu'en Lui, Il s'empare peu à peu de l'être entier et rayonne sur toute l'existence qu'Il modifie. Je subis donc, à mon tour, cette emprise irrésistible, et j'eus alors la volonté de réaliser ma foi en actes, de vivre complètement ma foi, autrement dit, de me consacrer à la « vie parfaite », qui est celle du religieux. Cela m'était d'autant plus facile que, sans enfants, j'étais pour ainsi dire isolé dans la vie depuis la mort d'Élisabeth. J'ai, il est vrai, des liens de famille qui me sont très chers, mais qui sont collatéraux ; mes neveux et ma nièce organiseront eux-mêmes leur existence qui doit se dérouler, — c'est dans l'ordre voulu de Dieu, — en dehors de la mienne, et leurs parents consacre-

ront la leur aux foyers qui prolongeront les leurs, c'est également dans l'ordre. J'ai pour cette nièce et ces neveux des sentiments paternels, ils me rendent affection pour affection dans la plus complète sincérité, et j'en suis très heureux. Mais la réalité est là; il ne servirait à rien de se la dissimuler. Un oncle surtout, moins facile à entourer qu'une tante, ses occupations étant plus extérieures et l'éloignant de son foyer une plus grande partie de la journée, un oncle, dis-je, n'est qu'une affection de second, même de troisième degré. Je ne désertais donc aucun devoir social; je comprenais, au contraire, que dans la nouvelle orientation vers laquelle je m'engageais, je pourrais être plus utile aux miens, que mes conseils auraient pour eux plus d'autorité, que je serais pour eux un soutien et un exemple plus efficace, qu'enfin mon affection leur témoignerait une plus entière sollicitude. « *On n'aime vraiment bien qu'en Dieu,* » répétait fréquemment Élisabeth. Mais dans quel Ordre entrer? Celui de Saint-Benoît me tentait par certains côtés. Je me déterminai pour celui de Saint-Dominique, parce que l'Ordre des Frères Prêcheurs réalisait plus complètement l'existence monastique telle que je la recherchais. On y trouve, combinés dans une admirable et vivifiante harmonie, la vie contemplative et conventuelle, la pauvreté réelle et les mortifications qu'elle impose, la vie d'étude qui est nécessaire à mes habitudes intellectuelles, et enfin le ministère apostolique qui est sa principale raison d'être. L'action se mûrit dans la méditation, l'humilité et l'étude, avant de

se produire au dehors dans l'exercice de la charité. Deux mois après la démarche décisive qui m'avait ramené dans le giron de l'Église, le dimanche de la Pentecôte de 1915, je pris l'habit du Tiers Ordre de Saint-Dominique, en attendant qu'il me devînt possible d'entrer dans le Grand Ordre.

« Mais, m'objectera-t-on, vous n'étiez pas si à l'abri des influences que vous voulez bien le dire; car enfin, n'aviez-vous pas comme directeur un dominicain? » Sans doute, c'est parfaitement exact; ce qui l'est également, c'est qu'il était alors le seul dominicain avec lequel je fusse en relations étroites et suivies; je n'en connaissais pas d'autre; je ne me suis lié que plus tard, après que ma détermination fut approuvée par l'Ordre, avec le directeur d'Élisabeth. Enfin je ne m'ouvris à mon Père spirituel de mes intentions que lorsqu'elles furent devenues pour moi des résolutions. Jamais auparavant il n'en fut question entre nous, et lorsque je les lui fis connaître, au lieu de les favoriser, mon directeur les combattit formellement. C'était à Jougne, dans les premiers jours du mois de septembre de cette même année 1915, si importante, si capitale, dans la rénovation de mon être moral. Le Père m'avait causé la grande joie de venir passer une semaine chez moi, et nous nous promenions tous les deux un matin avant le déjeuner, gagnant un endroit d'où l'on embrasse une vue d'ensemble vraiment belle sur le village, les montagnes qui l'entourent, la vallée resserrée qui se creuse profondément à ses pieds, quand, jugeant le moment venu, je lui fis la confidence de

mes projets d'avenir. « *Ah! laissez cela!* me répondit-il avec vivacité, *ce sont là pensées de néophyte! il faut les abandonner.* » Et il mit toute son ardeur à me démontrer qu'à mon âge rien n'était moins opportun qu'un tel changement de vie, que je devais réagir énergiquement contre de semblables systématisations du sentiment religieux, que, d'ailleurs, dans ma situation, je pouvais rendre plus de services à l'Église et à l'Ordre en demeurant dans le monde qu'en le quittant. Il me développa toutes les raisons sages qui lui faisaient, en conscience, une obligation de s'opposer à ce que je croyais, imprudemment à son avis, une vocation et qui n'était sans doute qu'une généreuse illusion capable de me détourner de la vraie route et de m'égarer. Bref, mes ouvertures furent, ce jour-là, repoussées sans la moindre lueur d'espoir. Il fallut la persistance des appels de Dieu en moi; il fallut que le Père constatât que mon désir de la vie monastique ne provenait pas de l'engouement d'un instant, qu'il était sérieux, réfléchi; il fallut que je revinsse fréquemment à la charge pour que, plusieurs mois après cet entretien négatif, il consentît, dans le courant de l'année suivante, à prendre en sérieuse considération ma vocation religieuse et, après l'avoir éprouvée, à la faire connaître au Père Provincial, en l'appuyant. J'étais moi-même étonné de ma ténacité dans cette lutte, de cette volonté qui ne m'est pas habituelle, qui certainement était soutenue d'en haut, et j'admirais aussi la prudente résistance de mon Père spirituel. Ainsi donc, c'est avec une telle

réserve que procédaient ces congrégations que le monde, dans sa tapageuse et monumentale ignorance des choses de Dieu, de la religion et de l'Église, est toujours enclin à accuser de chercher à surprendre les faiblesses et à suborner les caractères pour recruter leurs noviciats. J'eus, plus récemment encore, l'occasion de constater moi-même et à propos de moi précisément, une preuve nouvelle et la plus auguste de cette absolue discrétion.

Au mois d'octobre 1917, j'étais à Rome au Collège Angélique[1], où j'avais accompagné mon directeur qui venait y prêcher la retraite préparatoire à la réouverture des travaux de la célèbre Université dominicaine de philosophie, de théologie et de droit canon. Le Père avait demandé audience au Vatican et avait eu la bienveillance d'en solliciter une également pour moi, à la suite de la sienne. Nous fûmes reçus par Sa Sainteté, le dimanche 21 octobre. Introduit auprès d'Elle, quand le Père eut terminé son entretien, j'eus le grand honneur de remettre moi-même entre les mains du Souverain Pontife l'exemplaire du JOURNAL d'Élisabeth qui Lui était destiné et dont Il m'a fait remercier depuis par S. E. le Cardinal Secrétaire d'État dans les termes qu'on a lus au début de cette INTRODUCTION. Le Père prit le soin d'exprimer à Sa Sainteté tout le bien qu'il pensait de l'ouvrage, de Lui faire connaître l'aposto-

[1] Se reporter aux LETTRES SUR LA SOUFFRANCE, *Introduction*, pages 3, 4 et 5.

lat qu'il exerçait sur les âmes, de Lui marquer celui qu'il avait en premier lieu exercé sur la mienne, et il fit alors connaître au Souverain Pontife les liens spéciaux qui m'attachaient à l'Ordre des Frères Prêcheurs : « *Monsieur Leseur*, ajouta-t-il, *est Membre du Tiers Ordre de Saint-Dominique.* » Le Saint-Père, à ces mots, se levant d'un élan spontané qui me toucha profondément, me prit les deux mains en me disant : « *Mais moi aussi : nous sommes frères!* » Puis le Père Dominicain annonça mon intention de rendre ces liens plus étroits encore en prenant l'habit du Grand Ordre. Alors le Souverain Pontife déclara fortement : « *Ah! cela, non, non!* » et voyant notre surprise à tous deux, il expliqua sa pensée :

« *Non, Monsieur, ne faites pas cela! Toutes les fois qu'on me consulte sur une vocation tardive, analogue à la vôtre, je la déconseille de toutes mes forces. Il faut se méfier des plus généreux entraînements. A votre âge surtout, au lendemain d'une conversion qui dément toute une vie irréligieuse, je ne saurais trop recommander la négative et l'abstention. Restez catholique fervent dans le siècle : cela sera bien préférable à tous les points de vue.* »

J'étais très décontenancé par cette contradiction formulée si énergiquement par le Vicaire de Notre-Seigneur lui-même. Je fis néanmoins respectueusement observer au Souverain Pontife que ma décision avait été prise en connaissance de cause, après mûre réflexion, qu'elle avait d'abord été combattue pendant des mois par mon Père spirituel, lequel n'avait fini par l'admettre

qu'après s'être bien assuré qu'elle n'était pas le fait d'un entraînement momentané, qu'il y avait près de trois ans maintenant que je la mûrissais. Le religieux appuya mon plaidoyer, fit valoir les motifs pour lesquels, après avoir longtemps lutté contre ma volonté, il avait fini par s'y rallier; il fut persuasif. Et le Saint-Père conclut :

« *Enfin, Monsieur, vous avez un directeur qui vous connaît et qui possède la grande expérience des âmes; et, s'il reconnaît la réalité surnaturelle de votre vocation, lui qui a tous les éléments d'un jugement sage, je n'ai qu'à m'y rallier, et, de grand cœur, je bénis vos projets.* »

Est-il possible d'être plus circonspect? Et, si j'ai rapporté ce qui précède, c'est uniquement pour bien faire apprécier à tout lecteur de bonne foi l'extrême prudence, la grande réserve de l'Église en ce qui concerne les vocations religieuses.

*
* *

J'aurai donc bientôt revêtu la robe blanche de Saint-Dominique; Dieu a témoigné ainsi à l'être indigne que je suis sa plus miséricordieuse bonté, et me conduit avec sa paternelle sollicitude dans cette grande milice consacrée à son service, où mon âme trouvera la paix et la joie, où Il me fait membre d'une famille nombreuse et unie, (au moment où l'isolement de la vieillesse me menaçait,) et où je pourrai employer dorénavant toutes mes

forces uniquement à sa Gloire et à son Règne. A dire vrai, Élisabeth avait prévu ce dénouement et me l'avait en quelque sorte prédit. Ses paroles n'ont en rien influencé mes décisions : ces dernières étaient prises quand elles se sont réveillées dans ma mémoire. Et cependant j'ai conservé le souvenir précis du dialogue qui s'échangea entre nous, deux ans environ avant sa mort, dans le courant de 1912, et que voici fidèlement reproduit :

« *Je mourrai avant toi,* me déclara-t-elle un jour à brûle-pourpoint, à la fin d'une conversation.

— *Pourquoi me dis-tu cela ?* répliquai-je ; *qu'en sais-tu ?*

— *Je le sais; avec toutes les maladies que j'ai eues et les traces profondes qu'elles ont laissées dans mon organisme, c'est certain.*

— *Mais non, les petites santés sont, le plus souvent, les plus durables, et la tienne n'est pas si compromise que tu le laisserais supposer.*

— *Si, je mourrai avant toi. Quand je serai morte, tu te convertiras, et lorsque tu seras converti, tu deviendras religieux. Tu seras Dom Leseur ou le Père Leseur. Tu seras le Père Leseur.*

— *Mais c'est absurde ce que tu dis là. Tu connais mes idées, et mon agnosticisme ne fait que s'accentuer, mon hostilité aussi.*

— *Tu verras,* conclut-elle sérieusement, *tu verras.* »

Elle revint à différentes reprises sur cette affirmation pendant les dernières années de sa vie. Depuis mon retour de Rome, le souvenir de ces entretiens m'était revenu à l'esprit et me pour-

suivait étrangement. Au mois de mars 1918, j'allai voir en province la religieuse hospitalière qui fut l'amie et la confidente spirituelle d'Élisabeth, pour corriger sur les manuscrits originaux en sa possession les dernières épreuves des LETTRES SUR LA SOUFFRANCE qui lui étaient adressées et qui devaient paraître quelques mois plus tard. Nous causions un jour de mes projets d'avenir que je lui avais confiés, en lui demandant ses prières à leur intention, quand elle me dit tout à coup : « *Mais vous savez qu'Élisabeth m'avait annoncé que vous vous feriez religieux.* — *Comment cela?* interrogeais-je, profondément troublé. — *Mais oui, et devant vous,* » et elle me rappela le fait et les circonstances qui le spécifiaient. Au courant de l'été, j'allai, dans les derniers jours du mois d'août, porter à cette sainte fille l'exemplaire qui lui était destiné des LETTRES SUR LA SOUFFRANCE, enfin parues, et je revins dans la conversation, avec insistance, sur la prédiction d'Élisabeth qu'elle m'avait rapportée plusieurs mois auparavant. Je me fis préciser les détails qui s'étaient gravés dans son esprit avec la même netteté que si l'entretien datait de la veille, et je finis par lui demander de mes les fixer par écrit. « *Mais très volontiers,* me répondit-elle, *je vous le promets.* » Elle s'est empressée de réaliser sa promesse, et voici son récit textuel que j'extrais de la lettre qui le renfermait et qu'elle eut la grande obligeance de m'adresser le 29 septembre 1918 :

« ... *Au sujet de la prédiction de la chère Madame Leseur, voici le fait tel qu'il s'est passé.*

C'était au cours d'une de ces charmantes excursions que vous nous fîtes faire dans les environs de Dijon. Nous longions le canal, et le cheval fit un léger écart. Alors, je vous dis en riant :

— « Si nous venions à tomber à l'eau, ce serait vraiment bon de mourir ensemble...

— « Oui, mais si je mourais seul, que ferais-tu, Bébeth?

— « J'entrerais dans un couvent, vous répondit la chère Madame Leseur. Et toi, Félix, si je te quittais?

— « Oh! moi, je ne sais vraiment pas.

— « Toi, Félix, dit alors d'un air inspiré la chère sainte, tu te ferais moine. Comme je te connais, je suis absolument sûre que le jour où tu reviendras à Dieu, tu ne t'arrêteras pas en chemin, car tu ne fais pas les choses à demi. »

« Et alors ma sainte amie, qui me tenait la main, me la serra fortement. Son étreinte et son regard pénétrant me firent penser à la disparition possible et même prochaine de celle que j'aimais tant. Aussi je repris vivement :

— « Non, le Bon Dieu a bien fait les choses; c'est moi qui suis religieuse, je le serai pour vous deux,... et tous deux vous resterez mes grands amis.

— « Ma petite Sœur chérie, l'avenir est à Dieu, mais, quel qu'il soit, il ne séparera jamais nos âmes, » me dit en souriant notre chère bien-aimée.

« La conversation prit un autre tour, mais je n'ai jamais oublié les paroles pour ainsi dire prophétiques de ma sainte amie... »

Tout est impressionnant dans ce sobre et fidèle récit : certitude qu'avait Élisabeth de sa mort prochaine, certitude que ma conversion suivrait sa mort qu'elle avait acceptée et offerte à Dieu afin qu'Il la lui accordât, certitude de ma vocation religieuse qui était aussi, cela m'apparaît évident, une autre intention cachée de son oblation. Et tout s'est accompli point par point. Dieu a béni les souffrances et le sacrifice de son humble servante. Il a permis qu'Élisabeth me conduisît, par les étapes que je viens de rappeler, au couvent où je vais me retirer, et je sens très nettement que sa chère protection continue à s'exercer et ne cessera pas de me couvrir et de me diriger dans les voies qu'elle m'a ouvertes de la consécration totale au Divin Maître. Combien cette action surnaturelle apparaît éclatante dans tout ceci et combien cela est plus simple, plus raisonnable surtout et plus dans la réalité que toutes ces explications mondaines, ces prétendues machinations cléricales dont j'entendais parfois chuchoter les inventions pas très loin de moi, dès que fut connue ma détermination d'entrer au noviciat. Le dessein de la Providence de Dieu se manifeste en pleine lumière dans la vie d'Élisabeth, dans son œuvre et dans mon existence. Comment ne pas admirer cette Bonté infinie et souveraine dans la conduite de tous ces événements, dans cette dernière grâce si exceptionnelle qu'Elle m'accorde, la plus importante après tant d'autres, de la vocation religieuse? Comment ne pas L'aimer et L'adorer? Comment Lui marquer ma reconnaissance

autrement qu'en me donnant à Elle tout entier, en vouant à son service exclusif les facultés qu'Elle me laisse. Aussi je demande à ma sainte Élisabeth de poursuivre l'accomplissement de son pacte avec Dieu, de continuer à me guider dans les voies du Ciel, de prier la Sainte Trinité de me rendre digne de tant de grâces de choix, de m'inspirer la foi, la charité, l'esprit de renoncement et de sacrifice dont elle a donné le si admirable exemple, de faire de moi enfin un religieux fervent, obéissant fidèlement à la règle et à l'esprit de son Ordre, utile à l'Église et aux âmes, capable de reconnaître par son exactitude, son dévouement et sa piété, le si paternel accueil de ses supérieurs, et qui sache ainsi mériter dans ce monde et dans l'autre l'éminente protection du patriarche dont il est devenu le fils soumis et aimant, du grand saint Dominique. C'est dans ces sentiments que je veux m'abandonner joyeusement et généreusement, sans réserve, à la volonté du Divin Maître, en prenant désormais comme devise pour ma nouvelle existence la parole inspirée et si confiante du Psalmiste : « *Célébrez le Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle.* » — « *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.* » (Psaume cv, 1.)

II

Revenons, après ce long détour, au présent volume qui va constituer une nouvelle et différente manifestation de l'apostolat d'Élisabeth Leseur. Il est temps d'examiner succinctement les éléments dont ce livre, LA VIE SPIRITUELLE, se compose et d'en tracer un rapide historique.

Les manuscrits inédits qui sont ici réunis ont été, comme le JOURNAL et les PENSÉES DE CHAQUE JOUR, trouvés lorsque Élisabeth Leseur n'était plus de ce monde. Si je connaissais l'existence des LETTRES SUR LA SOUFFRANCE, j'ignorais complètement celle de la plupart d'entre eux; leur découverte fut un saisissement pour moi et, comme pour le JOURNAL, une illumination, une source abondante d'édification. Plusieurs d'entre eux revêtent une forme plus achevée, constituent de véritables petits traités ascétiques, parce que, écrits pour d'autres personnes, il était indispensable qu'ils offrissent une composition méthodique et, dans leur brièveté, une simplicité concise, capables d'atteindre plus profondément les âmes auxquelles ils étaient destinés. Mais, comme pour le JOURNAL également, aucun d'entre eux dans la pensée de l'auteur ne devait être publié, son humble modestie s'y serait opposée de son vivant; peut-être même les eût-elle détruits si semblable éventualité avait pu se présenter à son esprit. Heureusement la Providence veillait sur

l'apostolat qu'ils contiennent, apostolat fécond et qui répandra de nouveau tant de bien. Les lectures que j'ai été amené à faire de plusieurs de ces manuscrits, soit dans des Communautés religieuses, soit à des prêtres et à des religieux, soit enfin à des laïques assemblés, l'émotion unanime et durable qu'elles ont provoquée chez les auditeurs, m'en sont de sûrs garants. Aussi, pressé par les conseils les plus autorisés, je livre ces écrits au public sans aucune arrière-pensée, avec un pieux empressement, convaincu qu'ils seront autant d'agents puissants de sanctification. Et ma pensée voit même plus loin que le présent ouvrage. J'ai la certitude, en effet, que plusieurs des parties qui le constituent seront avant peu éditées en petits volumes séparés, répandus à profusion pour fournir à de très nombreuses âmes un aliment spirituel qui leur sera souverainement bienfaisant. Tout semble les destiner à ce rôle et à cette diffusion.

Ces manuscrits sont au nombre de neuf. Cinq d'entre eux seulement ont reçu leur titre d'Élisabeth elle-même : LITANIES DE LA CONVERSION, RETRAITE SPIRITUELLE DE CHAQUE MOIS, PRIÈRE AU SACRÉ-CŒUR, TOUT PETIT TRAITÉ DE L'ESPÉRANCE, LA PAIX CHRÉTIENNE. Les quatre autres avaient été remis par Élisabeth à leurs destinataires sans aucun intitulé; l'un même, on le verra, sous forme épistolaire. C'est moi qui, dans un but de clarté et de symétrie, leur ai donné les titres sous lesquels ils figurent dans le présent volume : LA FEMME CHRÉTIENNE, LE CHRÉTIEN, APPEL VERS LA VIE INTÉRIEURE, CONSEILS POUR L'ORGANISATION ET LE

DÉVELOPPEMENT DE LA VIE SPIRITUELLE. A ces neuf manuscrits inédits, j'ai cru opportun de joindre la réimpression de UNE AME, le petit volume qu'elle avait consacré à la mémoire de sa sœur Juliette et qui, complètement épuisé de longue date, m'est demandé de tous côtés. Il avait, d'ailleurs, été imprimé à un très petit nombre d'exemplaires, n'avait pas été mis en vente en librairie ; aussi peut-il être considéré comme une façon d'ouvrage inédit, lui aussi. Tel est l'ensemble que je présente aujourd'hui au public sous ce titre qui est aussi de moi, mais qui m'a semblé s'imposer par la nature même des sujets traités : LA VIE SPIRITUELLE. Si le lecteur le veut bien, je lui donnerai quelques rapides détails sur chacune des dix parties qui forment ledit ensemble.

*
* *

Les deux premières : LES LITANIES DE LA CONVERSION et LA RETRAITE SPIRITUELLE DE CHAQUE MOIS, ouvrent un tout petit cahier recouvert en molesquine noire, dans lequel Elisabeth Leseur a écrit à leur suite des fragments du JOURNAL que j'ai intercalés à leur place logique dans le CAHIER DE RÉSOLUTIONS, une des parties de son premier volume, aux pages 195 à 205, 206 à 210, et 214. Ces fragments du CAHIER DE RÉSOLUTIONS m'ont permis de dater d'une manière suffisamment approximative les LITANIES DE LA CONVERSION et la RETRAITE SPIRITUELLE DE CHAQUE MOIS. Elles ne

peuvent pas être postérieures au mois de septembre 1910 ; elles ont été, selon toute probabilité, rédigées pendant la fin de 1909, et plus vraisemblablement encore au cours du premier semestre de 1910.

La première page de ce petit cahier porte au recto le titre suivant, de la main d'Élisabeth : MEMENTO, et, au verso, la mention des défunts dont le souvenir lui était particulièrement cher, des jours du mois où, mensuellement, elle avait décidé de prier pour eux, — mention inscrite sous cette forme :

1. — Défunts de nos deux familles.
2. — Mon oncle Alexandre.
3. — Grands-parents.
5. — Marie[1].
6. — Monsieur Le G...
11. — Louise et M. T...
13. — Juliette[2].
14. — Roger[3].
16. — Mademoiselle Eugénie.
17. — Auguste et Emma.
18. — Marraine.
22. — Claire[4].
23. — Mon beau-père.
26. — Ignace et Louis.
28. — Mademoiselle de M...[5].

[1] Sa plus jeune sœur.

[2] Sa sœur. Voir au présent volume UNE AME.

[3] Son petit neveu. Se reporter à JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR, p. 72 et 73.

[4] Ma sœur.

[5] Une des directrices (elles étaient deux sœurs) du cours où Élisabeth fit son éducation. L'autre consacre toujours à son

29. — Mon père.
31. — Défunts que j'ai connus ou aimés.
(8. — Adolphe.)

Les jours du mois qu'Élisabeth avait ainsi indiqués rappellent les dates exactes des décès des personnes pour lesquelles elle avait résolu de prier et, si je reproduis ici ce MEMENTO, c'est pour donner une preuve nouvelle de la tendresse de cette âme, pour montrer une fois de plus qu'il n'y avait aucun devoir de charité qu'elle ne recherchât pour l'accomplir avec toute la générosité de son cœur.

Les LITANIES DE LA CONVERSION commencent aussitôt après ce touchant MEMENTO, au recto de la seconde page du cahier. C'est une prière qu'elle avait composée, sans aucun doute, surtout à mon intention et quelle devait réciter fréquemment avec la ferveur qu'on devine. Elles pourront être également utiles à de nombreux lecteurs qui les appliqueront à leurs intentions particulières.

Vient ensuite, sans aucune solution de continuité, la RETRAITE SPIRITUELLE DE CHAQUE MOIS.

En 1906, Élisabeth Leseur écrivait, dans le *Règlement de Vie* qui figure au début du CAHIER DE RÉSOLUTIONS[1], cette disposition formelle :

« *Chaque mois :*

« *Consacrer une journée à une petite retraite*

ministère enseignant sa grande bonté, son expérience éclairée et son inlassable dévouement. Élisabeth leur conserva jusqu'à la fin de sa vie une reconnaissante affection.

[1] JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *Cahier de Résolutions*, p. 154.

spirituelle : assistance à la sainte Messe et, si je puis, Communion.

« Abstention, dans la mesure du possible, de sortie et de relations mondaines. Méditation plus complète. Examen de l'état de ma conscience et de ma vie. Faire ce jour-là ma préparation à la mort. »

Élisabeth observa cet article de son *Règlement de Vie* avec autant de régularité que les autres. De là, des réflexions intimes et des résolutions pratiques qui se dégagèrent plus nettement à chacune des années qui suivirent. Quand elles se furent définitivement précisées en son esprit, elle éprouva le besoin de les fixer par la plume, au commencement de 1910, afin de garder pour elle le résultat de tant d'exercices intérieurs, ce plan directeur auquel elle entendait soumettre la vie de son âme. Telle est l'origine du manuscrit de la RETRAITE SPIRITUELLE DE CHAQUE MOIS, manuscrit dont je me suis efforcé, dans la justification typographique du présent volume, de reproduire la disposition le plus fidèlement possible. Chacune des douze résolutions spéciales qui forment le thème de la méditation de chaque mois de l'année ressort dans le manuscrit en bonne page, parti pris que j'ai conservé. C'est qu'en effet chacune est nettement distincte et forme comme un petit traité d'oraison aussi profond, aussi plein, aussi substantiel dans sa surprenante concision que s'il était développé dans un complet détail. Il est, en effet, impossible d'y rien retrancher et d'y rien ajouter. Pas de développement verbal, pas de

recherche littéraire; c'est une âme qui se parle à elle-même et pour elle-même, après s'être placée résolument et humblement sous la lumière de l'Esprit-Saint. Aussi, tous les mots portent, tous sont riches de matière méditative, et la forme, à laquelle Élisabeth certes ne pensait pas en écrivant, est une merveille de propriété dans les termes, de précision aussi nette que celle des arêtes d'un beau diamant magnifiquement taillé. L'importance d'un semblable document apparaîtra clairement à chaque lecteur. C'est avec lui que s'est formée à la vie intérieure intense cette âme sainte, et c'est dans cette retraite intime qu'elle a préparé cet apostolat si providentiellement fécond auquel elle se sentait appelée par une mystérieuse et forte vocation. Il livre pleinement son secret. « *L'action*, écrit Élisabeth à sa mère, *l'action, pour être entièrement bonne, pour donner tous ses fruits et pour servir au prochain, a besoin d'être mûrie et préparée devant Dieu.* » C'est ce qu'elle pratiquait dans son pieux recueillement en s'absorbant dans ces admirables méditations. Tout son apostolat, tout son rayonnement, toute sa puissante action sur les âmes sont sortis de ces Résolutions spéciales qu'elle a positivement et sincèrement vécues après les avoir adoptées dans son oraison silencieuse et cachée. La RETRAITE SPIRITUELLE DE CHAQUE MOIS, en même temps qu'elle nous initie à la formation intérieure de cette âme, « *d'une trempe surnaturelle singulièrement vigoureuse*, » ainsi que la qualifie S. E. le Cardinal Gasparri, est peut-être l'œuvre capitale d'Élisa-

beth, c'est la synthèse du Journal ; on y trouve, portées au suprême degré, cette « *connaissance de plus en plus précise et profonde de la vérité doctrinale* », cette « *foi active et lumineuse* », cette « *charité toujours en éveil* », cette « *prière incessante* » et cette « *bienfaisante influence d'un attirant exemple* », qui avaient déjà frappé le Souverain Pontife à la lecture du premier ouvrage. Comme je l'ai dit plus haut, cette Retraite Spirituelle de chaque mois a été lue par moi devant des Communautés bien différentes comme objet, les unes actives, d'autres contemplatives et cloîtrées, devant des religieux, des prêtres éminents, devant des laïques de milieux bien tranchés, et chaque fois l'effet produit sur les auditeurs était saisissant. Ce qui étonnait le plus, les religieux et religieuses surtout, était que ces plans de méditation fussent l'œuvre d'une femme du monde, que ces résolutions eussent été aussi complètement réalisées dans le monde : cela leur paraissait tenir du miracle, car elles ont été, je le répète, vécues à la lettre. Quel exemple et quelle précieuse leçon ! Et l'on me pressait de publier cette Retraite Spirituelle à part, en petit fascicule, afin de l'avoir constamment avec soi, de pouvoir s'en inspirer, me déclarant que c'était un des guides les meilleurs, les plus élevés, les plus simples et les plus sûrs à la fois que l'on pût suivre pour progresser dans la vie parfaite. Il sera bientôt donné satisfaction à ce vœu, et je suis assuré qu'on verra alors ce « Manuel » dans les mains de tous ceux qui, aussi bien dans le cloître que

dans le siècle, voudront accroître en leur âme la vie surnaturelle.

Puis vient la Prière au Sacré-Cœur, pendant une neuvaine, pour obtenir une faveur désirée. Elle est écrite sur un simple feuillet de papier à lettre, et ce feuillet s'étant trouvé insuffisant, elle est terminée sur une enveloppe. Elle fut, ceci le montre, composée et rédigée d'un seul jet, dans un élan du cœur, et elle éclaire d'un jour nouveau la piété intérieure d'Élisabeth Leseur. C'est une mise en œuvre des résolutions prises dans la Retraite Spirituelle, particulièrement de ce confiant abandon à Dieu qui constitue la résolution spéciale du douzième mois. Élisabeth n'a aucun doute sur l'efficacité de la prière, elle est certaine d'avance d'être exaucée. Le texte de cette Prière au Sacré-Cœur est très beau, certes; mais combien le sentiment qui l'a inspirée, cet amour si dévoué pour Dieu, cette certitude de l'infinie bonté divine agissant toujours pour notre plus grand bien, le sont encore davantage et plus émouvants. La Prière au Sacré-Cœur est l'aboutissement logique, le complément parfait de la Retraite Spirituelle. Après s'être recueillie dans la méditation, après avoir pris ses saintes résolutions, Elisabeth implore la Toute-Puissance et place ce qu'elle a décidé d'accomplir, l'apostolat qu'elle veut exercer, sous la particulière protection de l'Amour par excellence. Toute sa vie intérieure se résume et se traduit dans un acte de foi simple et ardent avant de se manifester au dehors. La Prière au Sacré-Cœur a donc sa place marquée à cet endroit du volume.

*
* *

Nous venons de voir comment l'âme d'Élisabeth Leseur s'est formée à la vie intérieure, s'est exaltée et enrichie dans la retraite spirituelle et la méditation; nous l'avons vue également solliciter pour elle et son activité, par un confiant appel, la bénédiction divine; nous allons maintenant la voir rayonner au dehors d'elle-même et répandre sur d'autres âmes les bienfaits de son apostolat.

La première forme que prendra celui-ci est celle d'un enseignement très élevé. A la demande de sa sœur Juliette, et pour celle-ci, elle écrivit deux courts traités de mystique chrétienne. Elle les intitula, suivant leurs sujets, l'un : TOUT PETIT TRAITÉ DE L'ESPÉRANCE, *offert par une âme qui doit tout à Dieu et rien à elle-même à la chère âme qui lui a peut-être obtenu ces grâces par ses épreuves et ses mérites;* l'autre : LA PAIX CHRÉTIENNE.

Plusieurs mois après la mort de Juliette, elle recopia ces deux traités à l'intention de sa petite nièce Marie, et elle rédigea, pour cette dernière, une sorte de préface dédicatoire. Je me suis servi du manuscrit de cette copie pour la présente publication. Il est, en effet, entièrement de la main d'Élisabeth, et par cela même plus conforme encore à sa pensée, si possible, que les manuscrits originaux demeurés entre les mains de sa mère. Copie

et originaux n'offrent d'ailleurs aucune différence appréciable. Quant à leurs dates de composition, les manuscrits n'en portent aucune; je ne puis en donner que d'approximatives qui serreront cependant de très près la réalité. Le Tout petit Traité de l'Espérance a dû être composé au cours de l'année 1904, et La Paix Chrétienne dans les derniers mois de cette même année ou dans les deux premiers mois de 1905, mais j'incline plutôt vers le second semestre de 1904. La copie, elle, et la préface dédicatoire datent à coup sûr du second semestre de 1905. Élisabeth les a transcrites dans un cahier de format in-octavo, cahier d'écolier à pages réglées, à la suite de la Femme Chrétienne, dont je parlerai ci-après, dans un de ces cahiers qui se vendent tout reliés en carton dur, et pour dissimuler son aspect scolaire, elle avait revêtu le cahier en question d'une enveloppe cousue de soie blanche.

Dans ces deux traités, c'est le caractère didactique qui l'emporte; ce caractère évoluera dans les deux manuscrits qui suivront vers celui d'un véritable apostolat. Je n'ai pas besoin d'insister sur leur rare mérite; le lecteur le saisira d'emblée, et il sera surpris, avec toutes les personnes compétentes qui en ont eu déjà connaissance, de la sûreté doctrinale, de la science théologique, de la profondeur de pensée, de la sobriété du style si remarquable par la netteté et la propriété dans les termes. Il devra faire effort pour se convaincre que leur auteur est une femme, une femme vivant dans la société et encore jeune, puisqu'elle n'avait

pas encore quarante ans à l'époque de leur rédaction. Il comprendra qu'ils sont les fruits de l'oraison beaucoup plus que ceux de l'étude et du raisonnement. Et l'on peut répéter à ce propos ce que m'écrivait, au sujet du JOURNAL et de sa « fécondité apostolique », un éminent et vénérable ecclésiastique dont j'ai inséré la lettre dans l'*Introduction* des LETTRES SUR LA SOUFFRANCE : « *Une des principales raisons qui en assureront la bienfaisante influence, c'est qu'il a été vécu avant d'être écrit; chaque page, chaque alinéa, me fait penser à l'action divine du Maître adoré qui l'a inspiré : « Cœpit facere, et docere.* »

***

L'apostolat, qui transparaît déjà dans ces deux traités, ainsi que je viens de le dire, devient l'objet principal des écrits qui suivent, encore bien que l'inspiration didactique les remplisse abondamment. Je rappelle qu'Élisabeth Leseur ne leur a pas donné de titres non plus qu'à ceux qui viendront ensuite; c'est moi qui ai choisi ceux sous lesquels ils paraissent dans le présent recueil. Ce faisant, je ne crois pas m'être rendu coupable d'indiscrétion à l'égard du texte d'Élisabeth; j'ai estimé qu'il était préférable, pour l'ordonnance générale du livre, de conserver à toutes ses parties une symétrie apportant plus de clarté et j'ai agi, — telle est du moins mon excuse, — dans

l'intérêt de l'ouvrage et la commodité du lecteur. C'est ainsi que j'ai intitulé le premier LA FEMME CHRÉTIENNE, et le second LE CHRÉTIEN.

Le manuscrit de la FEMME CHRÉTIENNE, dont je me suis servi pour la présente édition, ouvre le cahier dont je viens de parler et qui contient le TOUT PETIT TRAITÉ SUR L'ESPÉRANCE et LA PAIX CHRÉTIENNE. Mais à l'encontre de ces deux traités qui ne sont, on s'en souvient, que des copies, il est, lui, le manuscrit original. Élisabeth le recopia par la suite dans une sorte de livre de raison, relié avec soin, pour l'offrir à sa nièce Marie à laquelle cet ouvrage était destiné. C'est, en effet, un petit traité de la vie chrétienne de la femme, composé par Élisabeth pour sa petite nièce à l'occasion de la Première Communion de cette enfant. Élisabeth s'était fait une joie de préparer Marie à ce grand acte de son existence religieuse, elle y pensait depuis plusieurs années; mais la maladie et la mort de sa sœur Juliette (qui précéda de cinq semaines l'événement tant désiré qui eût été dans d'autres conditions une si heureuse fête de famille) l'empêchèrent de réaliser entièrement son projet. Elle tint cependant à s'adresser à l'âme de l'enfant qu'elle chérissait et à résumer pour elle les conseils et les enseignements qu'elle aurait voulu lui prodiguer. Elle écrivit donc ce traité et mit en tête cette touchante dédicace : « *A ma nièce unique et chérie, à ma filleule par un héritage précieux et sacré, à ma petite fille d'adoption, j'offre ce témoignage d'une profonde et chrétienne tendresse.* » Marie était la filleule

de Juliette. Cette dernière, avant de mourir, demanda à Élisabeth de la remplacer auprès de l'enfant, léguant en quelque sorte à sa sœur le soin de remplir à sa place les devoirs de maternité spirituelle qu'elle avait contractés le jour du Baptême. Marie peut dire avec quel zèle affectueux Élisabeth a rempli auprès d'elle les obligations de ce pieux héritage; elle était considérée comme une véritable fille par sa tante, qui n'a cessé, pendant sa trop courte vie, de lui témoigner un dévouement inlassable, le trésor de son expérience et de ses avertissements éclairés.

Ce qu'elle fit pour Marie, Élisabeth le fit également un peu plus tard pour André, le frère de Marie, dont elle put s'occuper davantage. André suivait son Catéchisme de Première Communion à la Paroisse de Saint-Louis d'Antin, sous la direction du Curé d'alors, Monsieur l'abbé Quignard, qui se dépensait sans compter au service des âmes dont il possédait au suprême degré la connaissance et l'amour. Il est mort depuis, aussi saintement qu'il avait vécu. Élisabeth accompagnait son neveu aux conférences d'instruction religieuse de la Retraite, elle l'aidait à prendre des notes, puis les rédigeait et faisait répéter à cet enfant ce qui lui était ainsi enseigné. Elle consignait sur un petit cahier, dont elle parle, cette rédaction qui ne sera pas publiée, parce que, quel que soit le soin dépensé, elle ne constitue pas une œuvre personnelle. Mais en plus de ces notes de retraite, elle composa pour André un petit traité de la Vie chrétienne de l'homme, que j'ai intitulé Le Chrétien, et qui devait,

dans sa pensée, demeurer comme le témoin de cette préparation à la Première Communion et surtout comme un guide moral capable de diriger son neveu dans la vie. C'est sur le manuscrit original du CHRÉTIEN que j'ai établi la publication que voici. Ce manuscrit est consigné dans un petit cahier d'écolier de format in-18 relié en toile bise, d'une soixantaine de feuillets, dont il remplit vingt-sept feuillets d'une écriture bien lisible, plus ample que l'écriture habituelle d'Élisabeth; on voit qu'elle s'est appliquée à la tracer le plus nettement possible. Elle a donné au traité une forme épistolaire plus caractérisée que celle de la FEMME CHRÉTIENNE et, comme pour le précédent traité, elle a inscrit en tête du CHRÉTIEN une dédicace émouvante pour cet enfant qui était son fils spirituel par le Baptême (elle en était la marraine) : « *A mon cher Filleul,* lui dit-elle, *au fils de mon cœur, j'offre un peu de mon âme qui sera toujours ouverte à la sienne.* »

Il est facile de dater ces deux compositions. Marie a fait sa Première Communion le 25 mai 1905, et André la sienne le 17 mai 1906. La FEMME CHRÉTIENNE a été écrite, Élisabeth le dit elle-même, avant la Première Communion de Marie et après la mort de Juliette, donc entre la triste journée du 13 avril 1905 et le 25 mai de la même année. Le CHRÉTIEN a été composé, au contraire, ainsi que le constatent formellement les premières lignes du traité, après la Première Communion d'André, donc au courant des mois de juin ou de juillet de 1906. Et cela s'explique aisément : Élisabeth écrivit la FEMME CHRÉTIENNE pendant les semaines

qui précédèrent le 25 mai 1905, alors que toute à son deuil et à sa malheureuse mère, elle laissait à sa sœur le soin d'accompagner sa fille aux exercices religieux et à la retraite, tandis qu'elle employa les semaines correspondantes de 1906 à conduire André à ces mêmes exercices et à rédiger pour lui les notes prises à la retraite, et qu'elle n'eut par conséquent la possibilité et le temps matériel de rédiger le CHRÉTIEN qu'après la Première Communion de son neveu.

Le lecteur sera frappé, j'en suis certain, par la valeur exceptionnelle de ces deux traités, mais j'estime pouvoir insister sur leur importance spéciale dans l'œuvre d'Élisabeth Leseur. Ils sont, avec la RETRAITE SPIRITUELLE DE CHAQUE MOIS, d'une qualité toute particulière et auront, eux aussi, une portée considérable. Élisabeth a écrit quelque part : « *Nous ne savons pas tout le bien que nous faisons quand nous faisons du bien.* » Elle démontre ici la vérité profonde de cette belle maxime. Il est, en effet, impossible de mieux tracer ce que doit être la vie intérieure et extérieure du chrétien et de la chrétienne, comment leurs âmes doivent être ancrées dans le monde surnaturel, remplies d'une religion réfléchie et agissante, nourries et fortifiées des doctrines saines ; comment leurs intelligences doivent être cultivées utilement et sans rien de superficiel ; comment enfin tout cela doit s'épanouir en charité, en don de soi, en pratique du devoir, en dévouement à la cause de Dieu et aux intérêts supérieurs du prochain. Nettement, sans littérature, sans développement artificiel ou

inutile, dans une langue sobre et magnifique, avec une composition solide, une connaissance approfondie du sujet, une tendresse sans miévrerie, Élisabeth va résolument au fond des choses, dégage l'enseignement vrai et profitable, et de sa simple sincérité se dégage une émotion irrésistible et forte. La Femme Chrétienne offre, en outre, cet intérêt passionnant, qu'inconsciemment Élisabeth a dessiné son propre portrait en écrivant cet opuscule. Pour bien connaître son être moral il faudra l'avoir lu : elle a, en effet, réalisé point pour point le modèle qu'elle propose à sa nièce, et que toute femme ou jeune fille de notre temps peut d'autant mieux prendre pour but de ses efforts qu'il est imitable, puisqu'il a été vécu. Et si la Femme Chrétienne est une œuvre émouvante, le Chrétien l'est peut-être encore davantage. Il est surprenant que ces pages aient pu être écrites par une femme, avec une si parfaite connaissance de la psychologie de l'homme, des difficultés intimes et des luttes qu'il doit affronter et vaincre, dans une pensée si masculine. Oui, ces deux traités sont, à mon avis, avec la Retraite Spirituelle, les chefs-d'œuvre d'Élisabeth Leseur. Aussi suis-je également convaincu qu'ils seront, à leur tour et à bref délai, imprimés à part en petits volumes séparés, comme la Retraite Spirituelle, et qu'ils seront répandus à profusion, qu'on les trouvera dans les mains de la plupart des jeunes filles et des jeunes gens, dans celles aussi de leurs parents et qu'ils exerceront au plus haut degré cet *apostolat fécond* qui est la caractéris-

tique d'Élisabeth, qu'ils auront une influence éducatrice de tout premier ordre, et cela d'âge en âge, leur simplicité substantielle leur permettant de se perpétuer sans vieillir comme les vérités qu'ils enseignent. « *Jusqu'à la fin des temps,* écrit-elle à sa nièce, *les paroles et les actes que nous produisons chaque jour porteront des fruits bons ou mauvais; rien ne se perd plus de ce que nous avons une fois donné de nous-mêmes; transmises à d'autres êtres et à d'autres âmes, elles iront, ces paroles et ces œuvres, faire du bien ou du mal aux plus lointaines générations.* » Telle sera, je n'en doute pas, la destinée bienfaisante de ces deux traités.

*
* *

Il me reste maintenant à présenter au lecteur les deux dernières œuvres inédites d'Élisabeth Leseur, qui concourent à former le volume qui voit aujourd'hui le jour. Elles sont très révélatrices de l'apostolat tel que le comprenait, le pratiquait Élisabeth, et à ce point de vue, en dehors de leur mérite intrinsèque, elles offrent un très grand intérêt. C'est l'amour du bien qui les a seul inspirées, le désir de cet apostolat tout imprégné de charité et de respect pour autrui qui fut le sien et qui, dans le cas présent, était particulièrement difficile et délicat à exercer, puisqu'il s'adresse soit à sa mère, soit à une amie incroyante.

Là encore pas de titres : ceux qui sont inscrits en tête de ces deux opuscules sont de moi ; j'ai intitulé, pour les raisons que j'ai développées plus haut, le premier : Appel vers la Vie intérieure *adressé par Élisabeth Leseur à sa mère ;* le second : Conseils *pour l'organisation et le développement de la vie spirituelle donnés par Élisabeth Leseur à une amie incroyante*, et je me suis servi pour cette édition des manuscrits originaux. Tous deux sont rédigés sur de petits cahiers, de ces cahiers à deux sous composés de quelques feuillets recouverts en carton souple, qu'Élisabeth remettait aux personnes auxquelles elle les destinait afin d'assurer à ce qu'elle avait écrit une conservation plus durable et un maniement plus commode que ceux d'une longue lettre. L'Appel vers la Vie intérieure est consigné dans un cahier de dix-huit feuillets, de quinze centimètres de haut et neuf et demi de large, dont la couverture est de couleur vert clair ; les Conseils dans un cahier de trente-quatre feuillets, de onze centimètres de haut et sept de large, dont la couverture est de couleur rouge. Sur le premier plat de ces deux couvertures est imprimée la même vignette représentant dans une sorte de médaillon une figure symbolique de la France, avec ce mot au bas : *Gallia*.

De ces deux écrits, l'un, l'Appel vers la Vie intérieure, porte une date certaine, puisqu'elle est de la main d'Élisabeth : le 31 août 1907. Les Conseils ne sont pas datés, mais toutes les probabilités autorisent à penser qu'ils sont du second semestre de 1905.

Élisabeth adressa donc l'Appel vers la Vie intérieure à sa mère. J'ai dit ailleurs[1] que la mère d'Élisabeth Leseur, modèle d'amour maternel, si durement éprouvée déjà, avant de perdre Élisabeth, par la mort de ses deux filles, Marie et Juliette, êtres d'élite, est une excellente chrétienne, une catholique fervente et pratiquante. Mais sa nature a un besoin extrême d'activité extérieure ; elle recherche toutes les occasions de témoigner son affection et de se dépenser pour les siens et ses amis, généreusement, sans compter. Nous passions tous les étés, en famille, à Jougne dans notre maison, avec Amélie, la sœur cadette d'Élisabeth, son mari et ses enfants, et, tant qu'elle vécut, avec sa seconde sœur Juliette. Ma belle-mère, afin de pouvoir exercer librement et sa bonté si grande et son impérieux besoin d'action, revendiquait chaque année le gouvernement de notre chalet et nous y recevait tous. Elle assurait ainsi le repos complet pour ses filles et prenait pour elle seule la fatigue et le souci d'une maison nombreuse. Mais cette nature si dévouée et si agissante se pliait difficilement à la vie méditative telle qu'Élisabeth la comprenait et la pratiquait elle-même et, surtout, elle ne pouvait accepter l'immense douleur que lui causa la mort de ses filles sans une instinctive révolte. Élisabeth désirait vivement l'amener à la fois à la pratique régulière de la méditation et au complet abandon à la

[1] Lettres sur la Souffrance. — *Première partie*, voir la note de la Lettre XIV, p. 134 et 135.

volonté de Dieu, à l'apaisante acceptation des deuils qui avaient déchiré son cœur. C'est dans ce double but qu'elle écrivit cet Appel a la Vie intérieure et qu'elle le remit à sa mère le jour où nous quittions Jougne, après notre séjour de vacances, pour rentrer à Paris où ma belle-mère devait nous rejoindre trois semaines plus tard. Rien n'exigeait plus de doigté que la composition d'un semblable Appel, qui renversait les rôles en constituant la fille le guide de sa mère. Il fallait, pour s'en tirer, toute la profonde tendresse, la foi ardente, la grande expérience personnelle du sujet traité, la délicatesse et le tact d'Élisabeth. Le lecteur verra avec quelle maîtrise elle a vaincu la difficulté; du même coup, elle a composé un substantiel petit traité pratique de l'oraison. Aussi je ne saurais trop remercier ma belle-mère de m'avoir autorisé à donner au public un document si intime; elle en sera récompensée par le bien considérable que répandront ces quelques pages dans nombre d'âmes : elles leur ouvriront un domaine jusqu'alors ignoré de beaucoup.

J'adresserai les mêmes remerciements, pour les mêmes motifs et pour d'autres que je dirai plus loin, à la destinataire des Conseils. C'est une amie qu'Élisabeth chérissait tendrement, d'autant plus peut-être qu'elle est israélite, incroyante. Les convictions les séparaient donc. Mais la nature très élevée, très noble de cette amie, possédant au plus haut point le goût de l'idéal, le souci de la culture morale, une grande sincérité, les avait liées par une mutuelle sympathie très affectueuse.

Élisabeth avait pour son amie une particulière estime; elle me disait fréquemment en parlant d'elle : « *J... est une âme,* » ce qui dans sa bouche était le grand éloge. De son côté, cette amie professait pour Élisabeth une sorte de vénération, la plus entière confiance, que partageaient entièrement son mari et ses enfants. Il s'était, en conséquence, établi entre elles deux des relations de grande intimité qui donnèrent lieu, quand l'une ou l'autre était absente de Paris, à une correspondance des plus suivies dans laquelle Élisabeth prit d'emblée, avec la douceur, la modestie et la maîtrise que l'on sait, le rôle de direction qui lui était propre. Son rayonnement s'exerçait à son insu sur tous ceux qui l'approchaient, les confidences lui étaient faites sans qu'elle les provoquât, les conseils lui étaient demandés et elle devenait, sans s'en douter le plus souvent, le pilote éclairé de ses correspondants dans la vie intérieure. La correspondance ainsi échangée entre Élisabeth et son amie israélite est assez volumineuse et présente un intérêt de tout premier ordre. « *C'est notre trésor,* me disait un jour le mari en me communiquant ces lettres après la mort d'Élisabeth, *nous les conservons pieusement pour nos enfants qui y puiseront le meilleur et le plus haut enseignement.* » A un certain moment, cette personne fut fatiguée physiquement; son état moral s'en ressentit, elle éprouva le besoin plus impérieux d'être soutenue et guidée et, spontanément, elle vint trouver Élisabeth en qui elle sentait instinctivement une force, un point fixe

fourni par les croyances qu'elle ne partageait pas, mais en lesquelles elle pressentait obscurément un solide point d'appui. C'est alors qu'Élisabeth rédigea pour elle ces CONSEILS, divisés en deux parties. La première, qui est la principale, le vrai développement de la pensée, et qui constitue tout un plan de vie spirituelle, Élisabeth l'intitula elle-même « *Réflexions* » ; la seconde, très courte, qui est la conclusion pratique de la première, fut intitulée, également par Élisabeth elle-même : « *Résolutions* ». J'ai dit plus haut que j'avais donné son titre à cet opuscule ; c'est exact en ce sens que je lui ai donné son titre général ; néanmoins, dans le manuscrit, chacune des deux parties qui constituent l'ensemble a été dotée de son titre par l'auteur. Quand Élisabeth remit à son amie le petit cahier renfermant les CONSEILS, dans sa pensée, il devait devenir, pour la destinataire, une sorte de vade-mecum d'existence intime, qu'elle consulterait chaque fois qu'elle se sentirait hésitante sur la marche générale à suivre. Je sais que cet humble cahier a rempli pleinement le rôle auquel il était destiné, et l'amie d'Élisabeth me l'affirmait encore récemment. Dès que les LETTRES SUR LA SOUFFRANCE sortirent des presses, je tins à les lui faire immédiatement parvenir, et voici dans quels termes elle m'en remercia. J'extrais ce passage d'une lettre en date du 13 août 1918 :

« ... *Merci de tout mon cœur de m'avoir envoyé les* LETTRES SUR LA SOUFFRANCE. *J'ai été tout émue, en les lisant, d'y retrouver le portrait de Bébeth, et aussi la reproduction de son écriture qui était*

toujours la si bien venue lorsque nous l'apercevions dans le courrier. Dans le moindre petit mot, elle mettait toujours un peu d'elle-même, avec son admirable compréhension des joies, des peines, des faiblesses de tous, et son incomparable bonté. Je l'ai retrouvée dans ses lettres, et ce sont de belles et de bienfaisantes heures que je viens de vivre avec elle. Je ne vous ai jamais dit, mon cher Félix, quelle influence exerçait sur moi le petit cahier que Bébeth avait écrit pour moi. C'est grâce à sa lecture que je cherche à m'améliorer. Je ne passe pas de jour sans me redire à moi-même cette maxime qu'elle avait soulignée pour moi : « que nous ne sommes pas seulement coupables du mal que nous faisons, mais aussi du bien que nous ne faisons pas... » Et le mari m'écrivait à son tour, quelques jours après, le 22 août 1918, ces mots que je cite, parce qu'ils démontrent à nouveau l'intensité du rayonnement qu'exerça Élisabeth sur toute âme, même séparée d'elle par beaucoup de choses, mais loyale et largement ouverte à la compréhension de ce qui est noble et généreux : « ... *Merci d'avoir envoyé à J... le second livre d'Élisabeth. Je ne l'ai pas encore lu et vais le rapporter avec moi à Paris. Le premier est toujours mon livre de chevet, et j'y puise de précieux enseignements auxquels s'ajoutent mon affection et mon regret pour cette incomparable amie bienfaisante à tous...* » Ces amis qui me sont chers et d'autant plus que, suivant les dispositions de son TESTAMENT SPIRITUEL, je m'efforce de joindre à l'affection

que j'ai pour eux celle d'Élisabeth et qu'elle m'a léguée, ces amis, dis-je, ne viennent-ils pas apporter leur témoignage à la vérité de cette profonde pensée du JOURNAL : « *L'influence exercée par un être est quelque chose de subtil, de pénétrant, dont la force ne se mesure pas. Quelle prédication puissante peut être le simple contact d'une âme! Une seule âme peut changer toute l'atmosphère morale autour d'elle par son seul rayonnement*[1]. » C'est précisément ce que fait Élisabeth, ce qu'elle avait commencé de son vivant et qu'elle réalise magnifiquement depuis sa mort. Et c'est là la raison particulière dont j'ai parlé plus haut et pour laquelle je remercie infiniment son amie de m'avoir autorisé à publier ces CONSEILS. Ils sont le type de ce que doit être l'apostolat de nos jours envers ceux qui ne partagent pas nos croyances. Il faut posséder ce grand respect des convictions, même de l'absence de convictions d'autrui, et la plus entière et agissante charité. Élisabeth l'a professé : « *Des convictions sincères,* a-t-elle écrit[2], — *et le désir ardent de les faire partager à d'autres, — peuvent s'allier au respect le plus absolu pour toute conscience et toute conviction.* » Et elle l'a pratiqué : « *Il ne faut jamais,* a-t-elle encore écrit[3], *repousser une*

[1] JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *Pensées de chaque jour,* p. 304.

[2] JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *Pensées de chaque jour,* p. 277.

[3] JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *Pensées de chaque jour,* p. 297 et 298.

âme qui cherche à se rapprocher de la nôtre; peut-être, consciemment ou inconsciemment, est-elle en quête du « Dieu inconnu », et a-t-elle senti palpiter en nous quelque chose qui lui révélait sa présence; peut-être a-t-elle soif de vérité et a-t-elle senti que nous vivons de cette souveraine vérité. »

Les Conseils montrent avec quelle supériorité elle a traduit ces principes en actes, et ces quelques pages ne manqueront pas d'être un agent puissant de perfectionnement ascétique. Déjà d'autres incroyants auxquels je les ai lues m'en ont demandé des copies et trouvent dans leur lecture fréquente une lumière qui leur manquait. Élisabeth a donc bien su parler aux « chers incroyants » comme elle aimait à les appeler, leur tenir le langage évangélique qui leur convenait. J'en possède d'autres preuves. Quand je pourrai publier sa correspondance, le premier volume que je ferai paraître, je l'intitulerai : « Lettres a des Incroyants », et parmi ceux-ci, il en est qui jouirent de la plus grande notoriété : tous sont des esprits de grande valeur intellectuelle et morale. Élisabeth a su allier au respect si grand qu'elle avait pour leurs idées l'affirmation des siennes. Loin de les froisser, de les éloigner, elle leur avait inspiré la plus confiante estime et l'affection la plus dévouée; elle exerçait sur eux une saisissante influence, et celle-ci, depuis qu'elle n'est plus, ne cesse de s'affirmer auprès d'eux. Son apostolat est donc fécond et, de plus, il nous donne, à nous catholiques, la meilleure des leçons, le plus précieux des exemples et des enseignements.

*
* *

A ces neuf manuscrits inédits, j'ai joint la réimpression de Une Ame, le petit livre qu'Élisabeth Leseur écrivit à la mémoire de sa sœur Juliette. Aussi bien est-ce là une œuvre presque inédite, car ce petit livre, tiré en juin 1906, à peu d'exemplaires, cinq cents environ, pour l'auteur à qui tout le tirage fut remis, n'a jamais été mis en vente en librairie. Imprimé sous le couvert du plus strict anonymat, il portait pour titre, tout simplement : Une Ame *(Souvenirs recueillis par une sœur),* sans aucun nom d'auteur, et sur la couverture et la page de titre, comme épigraphe, la pensée de l'Abbé Perreyve que voici : « *De toutes les forces latentes qui sauvent la terre, la souffrance unie à la croix est la plus puissante.* » Une lettre du R. P. Hébert le présentait, en manière de préface. Élisabeth l'avait destiné à sa famille et aux amis de celle-ci ; elle en offrit, en outre, des exemplaires à des Communautés religieuses. Il est aujourd'hui, il y a longtemps déjà, complètement épuisé. Depuis la grande diffusion du Journal, on me demande Une Ame de tous côtés, et il m'était impossible de répondre favorablement aux désirs pressants qui me sont exprimés. C'est pourquoi il m'a semblé opportun de rééditer le premier ouvrage d'Élisabeth. Les nombreuses personnes qui désiraient si vivement le connaître recevront ainsi pleine satisfaction.

Je reproduis ici l'ouvrage intégralement; les seules modifications que je me sois permises ont eu pour objet de compléter certains noms propres dont les initiales seules figuraient dans l'édition originale. Ces noms sont aujourd'hui connus, il n'y avait donc plus lieu de les tenir secrets. Il s'agit, en effet, soit de noms de pays comme Jougne, Reims, Champrosay; soit d'un nom de personnes, d'un seul, que j'ai complété, le nôtre, partout où l'initiale L signifiait Leseur. Et c'est tout, ces modifications n'enlèvent donc nullement au livre son caractère anonyme. De même, pour plus de clarté, j'ai ajouté en bas de page un certain nombre de notes à celles, rares d'ailleurs, qu'Élisabeth avait mises elle-même. On les reconnaîtra à cette indication typographique : mes notes sont suivies de la mention (*Note de l'Éditeur*) entre parenthèses, tandis qu'aucune mention n'accompagne celles d'Élisabeth composées, elles, en italiques.

Il conviendra de lire Une Ame en ne perdant pas de vue le but que s'était proposé Élisabeth Leseur en rédigeant cet ouvrage. Elle voulait perpétuer pour les siens, et pour eux seuls, le souvenir de sa sœur. Elle rechercha donc tout ce qui était de nature à le maintenir vivant dans leur esprit; c'est pourquoi elle recueillit toutes les lettres de Juliette qui lui semblèrent susceptibles de répondre à son intention, et de fait elles constituent une manière d'autobiographie assez complète. Mais ces lettres sont nombreuses, et si elles sont de nature à intéresser vivement les personnes auxquelles Une Ame s'adressait, d'aucuns pour-

ront penser que plusieurs n'offrent pas le même intérêt pour le grand public. Je ne me suis pas cru cependant autorisé à faire un choix et à pratiquer des coupures : je reproduis le livre tel qu'il est sorti de la plume d'Élisabeth Leseur. J'estime qu'elles ont toutes leur raison d'être ; ce sont des documents inappréciables pour la biographie non seulement de Juliette, mais aussi pour celle d'Élisabeth. Ils évoquent le milieu dans lequel elles vivaient toutes deux, font comprendre et apprécier l'intimité de leur existence familiale. Tout le livre enfin permet de connaître mieux encore la touchante tendresse qui animait leurs cœurs si profondément humains parce que si sincèrement chrétiens ; il apparaît en outre, en dernière analyse, extrêmement édifiant. J'espère que les lecteurs partageront pour la plupart ma manière de voir. Quant au texte d'Élisabeth, il est d'une grande beauté ; le récit de la mort de Juliette est d'une émotion poignante, le début et la conclusion du livre sont d'une inspiration très élevée. Une Ame avait donc toutes les raisons d'être réimprimé ; c'est un volume digne des autres livres de l'auteur.

Pour compléter le présent recueil, je publie en Appendice le catalogue de la bibliothèque d'Élisabeth Leseur. C'est une chose qui m'est aussi fréquemment réclamée. Beaucoup de ses admirateurs désirent connaître les ouvrages qu'elle lisait, avec lesquels elle nourrissait son sentiment religieux. Sa bibliothèque a été composée par elle ; je connaissais bien son existence, mais de

son vivant, alors que je ne partageais pas, hélas! ses croyances, je n'y prêtais aucune attention; aucun de ces livres ne m'intéressait. Depuis ma conversion, au contraire, je vis avec eux et je puise dans leur commerce spirituel un aliment solide et riche. Tous les volumes qui y figurent n'ont pas la même valeur : certains lui ont été donnés, d'autres correspondaient à des questions d'actualité, mais la majorité sont des ouvrages fondamentaux. Élisabeth se plaisait dans la compagnie de saint Thomas, de saint Jérôme, de sainte Thérèse, de saint François de Sales, dans celle aussi de Bonald, du Père Gratry, d'Ollé-Laprune, de Louis Veuillot par exemple. Le lecteur trouvera certainement dans ce catalogue des indications utiles; en tout cas, il ne lui sera pas indifférent de savoir où Élisabeth puisait, en dehors de l'oraison, les clartés qui illuminent son intelligence. Évidemment cette bibliothèque ne borna pas le champ de ses lectures; elle médita d'autres livres et de très importants qui ne figurent pas dans sa collection. Mais il est bon de retenir ceux qu'elle y avait réunis.

Ce catalogue termine La Vie Spirituelle, le nouvel ouvrage d'Élisabeth Leseur, le plus important à mon avis, je le répète, des trois que j'ai, lui compris, publiés, le plus impressionnant. Le lecteur y contemplera tous les aspects de cette âme sainte : amour divin, méditation, prière, enseignement, apostolat, charité, tendre affection, culture intellectuelle. C'est le complément et le couronnement des deux précédents, celui dont

l'action s'étendra plus loin et plus profondément encore, dont la bienfaisante influence s'emparera plus fortement des âmes, je le crois fermement du moins.

*
* *

En tête des LETTRES SUR LA SOUFFRANCE j'ai placé un portrait d'Élisabeth Leseur, pour répondre au vœu qui m'avait été unanimement manifesté. Je veux le satisfaire aujourd'hui plus pleinement et je mets un nouveau portrait au début de LA VIE SPIRITUELLE. Mais ce portrait est en quelque sorte une pieuse relique, car il conserve l'image d'Élisabeth reposant sur son lit de mort. Il est dû au talent magistral et à l'affection dévouée de notre fraternel ami Charles Duvent, le peintre bien connu. L'amitié que Duvent et sa femme avaient pour ma chère sainte était empreinte d'une véritable vénération. Ils étaient, d'ailleurs, faits pour se comprendre. Duvent est, en effet, une nature noble et modeste, un caractère loyal et courageux (il l'a bien montré pendant cette guerre), une intelligence éprise d'idéal, et sa femme, artiste elle aussi, est douce, consacrée au sentiment du devoir. Élisabeth leur avait sans cesse témoigné le plus délicat attachement, plus particulièrement au moment du deuil qui les avait si cruellement frappés quand ils perdirent leur fils aîné, un charmant jeune homme de dix-sept ans, supérieurement doué. Elle était la marraine de leur second

fils. Elle leur prodigua les consolations les plus charitables, les conseils les plus éclairés, le dévouement le plus agissant. Tous ces sentiments se traduisent dans la correspondance qu'elle échangea durant de longues années avec eux, pendant les séjours qu'ils firent en Italie, les voyages que Duvent effectua en Extrême-Orient et au Maroc, correspondance très volumineuse et du plus haut intérêt. Aussi lui rendaient-ils affection pour affection. Sa mort leur causa une douleur aussi vive que s'ils avaient perdu leur plus proche parent. Duvent vint de suite s'installer au chevet d'Élisabeth pour essayer de fixer quelques-uns des traits que la tombe allait effacer et qu'il connaissait bien, car il a peint d'elle un portrait à l'huile qui est un chef-d'œuvre où transparaît l'être intime du modèle. Il dessina avec son cœur, ne cherchant pas à dissimuler l'émotion qui l'étreignait et qui me touchait au plus haut point. Il réalisa ainsi une œuvre où l'émotion dont je viens de parler est visible, où l'on distingue nettement le reflet de l'âme d'Élisabeth sur ses traits apaisés par le calme de l'au delà, et qui atteint une ressemblance extraordinaire, une vérité que seul peut donner le talent d'un artiste qui sait exprimer la sincérité de sa pensée. Duvent a fait ainsi deux croquis très différents l'un de l'autre et qu'il m'est très consolant de posséder aujourd'hui; je ne saurai jamais assez lui dire ma gratitude. J'ai choisi celui-ci parce qu'il est peut-être des deux le plus évocateur. Il est impossible, en effet, de mieux traduire la

beauté majestueuse que Dieu imprime parfois sur le visage de ceux qu'Il vient de rappeler à Lui. Le lecteur, j'en suis certain, admirera cette œuvre si grande dans sa simplicité et qui vient apporter au présent volume son témoignage particulier à la vie surnaturelle de ma douce Élisabeth, vie surnaturelle intense au point de se laisser encore apercevoir sur ses restes mortels[1].

*
* *

Enfin, par une grande faveur dont j'apprécie tout le prix, Son Éminence le Cardinal Archevêque de Paris a bien voulu écrire, en guise de préface, une lettre recommandant le présent volume à l'attention du public. Rien ne peut augmenter davantage le rayonnement de l'apostolat de ma chère Élisabeth que cette approbation si haute et si autorisée. Son Éminence avait déjà daigné accorder aux deux précédents volumes d'Élisabeth Leseur un intérêt particulièrement bienveillant et agissant dont les marques m'ont sincèrement touché. Il m'est très doux que La Vie Spirituelle paraisse sous cet éminent parrainage, et que l'humble diocésaine reçoive ce décisif suffrage du pasteur qu'elle vénérait.

Le livre prend de ce fait une importance qui n'échappera, j'en suis certain, à aucun de ses lecteurs, et j'y vois avec émotion un nouveau

[1] La reproduction qui figure en tête du présent volume est réduite au quart du dessin original.

témoignage de cette paternelle bonté que Son Éminence s'est plue à me manifester à maintes reprises et qui a toujours été pour moi le meilleur et le plus réconfortant des encouragements dans mes efforts vers une vie plus parfaite en Dieu. Aussi suis-je heureux de pouvoir Lui exprimer ici publiquement mes sentiments de très respectueuse et profonde reconnaissance, l'hommage de mon humble et filial dévouement.

* * *

Je vais entrer dorénavant dans le grand silence du noviciat dominicain. Plus tard, si mes supérieurs le jugent utile et opportun, je pourrai me consacrer de nouveau à l'apostolat de ma chère Élisabeth et commencer la publication d'autres manuscrits, de la correspondance si considérable, si belle qu'elle a laissée, en débutant, je l'ai déjà dit, par les lettres à des incroyants. Mais je ne m'appartiens plus et je me soumettrai avec allégresse aux directions qui me seront imposées. Qu'il me soit cependant permis de dire aujourd'hui à quel point je suis heureux d'avoir pu, grâce à Dieu, élever à la mémoire de la douce sainte dont l'action est si visible en tout ce qui précède, le seul monument qui fût digne d'elle, par la mise en œuvre des trois de ses livres qui ont vu le jour : Journal et Pensées de chaque jour, Lettres sur la Souffrance, La Vie Spirituelle. L'inspiration

s'élève progressivement en chacun d'eux. LA VIE SPIRITUELLE est le couronnement de l'édifice et, au moment de livrer au public les pages admirables qui composent ce nouvel ouvrage, je prie l'Esprit-Saint de les bénir comme Il a béni celles des deux précédents, d'assurer leur large diffusion, de s'en servir pour la conquête et la sanctification d'un grand nombre d'âmes. Et je place derechef l'apostolat qui se dégage de ces pages sous l'invocation particulière de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne. Ils ont, d'ailleurs, si efficacement protégé les deux premiers volumes que je ne puis mieux leur témoigner ma reconnaissance qu'en leur confiant celui-ci, et combien leur patronage ne m'est-il pas devenu encore plus précieux aujourd'hui[1].

Paris, ce 22 juillet 1919.
En la fête de sainte Marie-Madeleine.

F. L.

[1] Je tiens à déclarer hautement qu'en employant, au cours de cette introduction, les expressions de *sainteté*, de *saints*, d'*action de la Providence*, d'*action de l'Esprit-Saint*, etc..., je n'entends en rien prévenir les jugements de l'Église, auxquels je demeure plus que jamais filialement et humblement soumis. — F. L.

LITANIES DE LA CONVERSION

« *Ita dico vobis : gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.* »

« Ainsi je vous le dis, il y a de la joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence. »

(S. Luc, xv, 10.)

LITANIES

DE

LA CONVERSION

Les yeux de toutes les créatures sont tournés vers Vous, Seigneur, et Vous leur donnez leur nourriture au temps marqué. Vous ouvrez votre main et Vous comblez de biens tout ce qui respire.

*
* *

Le Seigneur est bon pour ceux qui espèrent en Lui et qui Le cherchent dans la sincérité de leur âme.

*
* *

Seigneur, ayez pitié de lui (ou d'elle).
Jésus-Christ, ayez pitié de lui (ou d'elle).
Seigneur, ayez pitié de lui (ou d'elle).
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.

Père Céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de lui (ou d'elle).
Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de lui (ou d'elle).
Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de lui (ou d'elle).
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de lui (ou d'elle).
Sainte Marie, priez pour lui (ou pour elle).
Sainte Mère de Dieu, »
Sainte Vierge des vierges, »
Saint Michel, »
Saint Joseph, »
Saint Joachim et sainte Anne, »
Saint Jean-Baptiste, »
Bon larron, »
Saint Pierre, »
Saint Paul, »
Saint Étienne, »
Saint Augustin, »
Saint Dominique, »
Saint François d'Assise, »
Saint Ignace de Loyola, »
Sainte Marie Madeleine, »
Sainte Monique, »
Sainte Thérèse, »
Sainte Catherine de Sienne, »
Sainte Élisabeth, »
Saint... ou sainte... (le patron ou la patronne), »

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.

ORAISON

Seigneur, daignez accorder aux prières de vos fidèles le pardon de leurs offenses et la véritable paix, afin qu'étant purifiés de tous leurs péchés, ils vous servent dans la tranquillité d'une sainte confiance. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

*
* *

« Nous voyons des conversions que rien n'explique. Souvent la grâce a travaillé très lentement. On suit les étapes de l'âme vers la vérité; mais il y a toujours un point de départ qu'on ne peut saisir, un moment soudain de la grâce avant lequel on ne trouve rien. »

(Veuillot.)

RETRAITE SPIRITUELLE

DE

CHAQUE MOIS

« *Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* »

« Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

(S. Matthieu, VI, 33.)

RETRAITE SPIRITUELLE

DE

CHAQUE MOIS

Je veux noter chaque mois la résolution spéciale que je prends et qui doit être la matière de mes efforts. Cela m'aidera pour mon examen de conscience mensuel et me permettra de juger le chemin parcouru ou les faiblesses persistantes.

Retraite du mois :

Ne jamais la négliger et la faire en esprit de foi, de charité et de pénitence :

Le matin :

Assistance à la messe et Communion, autant que possible. Le faire du moins spirituelle-

ment lorsque ma santé ou des circonstances indépendantes de ma volonté ne me permettront pas de sortir.

Méditation sur la nouvelle résolution que je vais prendre.

Préparation à la mort.

Lecture d'un chapitre de l'*Imitation.*

L'après-midi :

Examen de conscience.

Résolution spéciale.

Lecture d'un chapitre de l'*Imitation.*

Le soir :

Lecture d'un chapitre de l'*Imitation.*

Récitation du psaume " Miserere ".

Une prière à la Sainte Vierge.

PREMIER MOIS[1]

Résolution spéciale :

Le Silence.

Silence sur Dieu, les choses spirituelles, l'âme, sauf quand il s'agira du bien des âmes ou de l'affirmation nécessaire de ma foi.

Silence sur mon âme, les grâces reçues, ma vie spirituelle, sauf dans la très prudente et humble mesure où la charité exigera que je rompe ce silence.

Silence sur moi, mes épreuves, mes privations, ma santé. Répondre aux questions posées, en toute vérité et sans affectation, puis me taire de nouveau.

[1] Le manuscrit porte effectivement ce titre : *Retraite spirituelle* (*mois dernier*). Il a semblé plus logique de le modifier comme ci-dessus. (*Note de l'Éditeur.*)

Le silence est bienfaisant pour l'âme, nécessaire au recueillement, favorable à l'humilité. Me souvenir du silence de Jésus durant sa vie et aux heures de la Passion.

Parler et me prodiguer au dehors, en faveur d'autrui, sur des sujets élevés, sérieux où mon âme et l'âme d'autrui ne pourront que s'épanouir et se fortifier. Rien de morose, de compassé, de mesquin. En un mot : une parole recueillie et un silence vivant.

DEUXIÈME MOIS[1]

Résolution spéciale :

La Mortification.

La pénitence est obligatoire pour tous. Elle est de précepte, non de conseil. Notre-Seigneur l'impose dans l'Évangile ; nul chrétien ne peut se soustraire à ce commandement, aux obligations que l'Église lui crée à ce sujet : jeûne, abstinence, sacrifice. Et si une raison légitime exempte le fidèle de ces devoirs quant à leur détail, le principe reste sauf et la pénitence rigoureusement exigée.

Mais pour les âmes qui ont été de la part de Dieu l'objet d'une bienveillance spéciale et pleine d'amour, qui ont été choisies, appelées, mises à part, le conseil devient précepte et la

[1] Le manuscrit porte effectivement ce titre : *Retraite spirituelle* (*de ce mois*). (*Note de l'Éditeur.*)

pénitence doit être la base de la vie spirituelle.

Seigneur, je suis une de ces âmes, Vous m'avez traitée en enfant privilégiée, comblée de grâces alors que je ne le méritais pas et Vous avez employé pour me conquérir et me sauver les moyens les plus délicatement imprévus. Vous voulez donc quelque chose de moi, je suis dans le sens le plus complet du mot votre créature, Vous me réservez, me préparez à devenir votre instrument. Et d'abord je dois remplir la tâche qui incombe par excellence aux âmes choisies par Vous : faire œuvre de réparation. Réparation pour moi qui ai péché ; réparation pour tous, pour les âmes de partout, proches ou lointaines. Je dois être par l'amour et la pénitence une consolatrice de Jésus-Christ.

La manifestation de l'esprit de pénitence est la *mortification*.

Mortifier *l'âme*, dans son orgueil et son égoïsme ; lutter contre l'amour-propre et les plus subtiles reprises du « moi ». — Moyens à employer : les humiliations, les abaissements, les retranchements subis ou volontaires. Sans qu'on puisse le remarquer et sans porter atteinte à notre devoir fraternel d'édification, saisir habilement les occasions de s'effacer, de se taire, ou de faire connaître ses fautes, en

tout ce qui ne touche pas l'honneur de Dieu. Arriver à faire comprendre que Lui seul est l'auteur du bien qui est en moi, que tout ce qui vient de moi seule est mauvais ou faible.

Mortifier le *corps :* par les ennuis ou fatigues de la maladie, de la vie quotidienne ; par des privations, particulièrement dans les satisfactions extérieures ou la nourriture en tout ce qui ne sera pas nuisible à la santé. Il y a matière à sacrifice presque à chaque heure du jour. Choisir de préférence les mortifications un peu humiliantes, celles qui donnent à l'âme plus d'empire sur le corps et habituent ce dernier à se laisser dompter et volontiers maltraiter.

Ne jamais parler de ces mortifications ; les offrir en esprit de pénitence et de réparation.

Au dehors me faire de plus en plus accueillante, douce, pleine de sérénité. M'intéresser au prochain, à toute chose bonne ou belle, aux plaisirs même d'autrui.

La pénitence doit communiquer plus de vie à l'âme, bien loin de la rendre passive ; elle doit épanouir, fortifier, bien loin de contraindre ou diminuer.

TROISIÈME MOIS

Résolution spéciale :

L'Humilité.

L'humilité est à la base de toute solide vie spirituelle ; avec la mortification elle forme les deux colonnes du temple intérieur. Nul ne peut se dispenser de la pratiquer ; mais elle est un devoir plus impérieux encore pour l'âme que Dieu a comblée de grâces de choix. Pour celle-là l'humilité devrait être poussée au degré héroïque puisque l'abîme est immense entre sa propre imperfection et les bienfaits reçus.

Notre-Seigneur a pratiqué l'humilité ; Il a été humble de cœur, humble dans toute sa vie ; les hommes Lui ont infligé des humiliations sans nombre supportées avec une inef-

ble douceur, souffertes avec une noblesse
lmirable. Il nous a ouvert la voie de l'humble
enoncement et là comme partout Il est notre
odèle, l'exemple parfait que nous devons
uivre de bien loin.

Comment puis-je pratiquer l'humilité? que
oit être mon humilité?

Elle doit être d'abord et surtout tout inté-
eure; procéder d'une connaissance de plus
n plus nette de moi-même, de mes fautes, de
es faiblesses, de ma fréquente lâcheté oppo-
ées à la bonté de Dieu envers moi, à une
ue plus claire de son amour, de sa puissance,
e ce qu'Il a fait en ma faveur. L'examen de
onscience et la méditation aident au dévelop-
ement de l'humilité dans notre âme.

Je dois pratiquer l'humilité, sans ostentation
t de la façon la plus discrète, par le silence
ur mon âme et ce qui me concerne, par la
echerche de petits abaissements, d'efface-
nents volontaires lorsqu'il n'y aura pas un
ntérêt d'édification à ménager. Montrer l'ac-
ion de Dieu en moi, Le faire admirer et aimer
lans son œuvre mais me diminuer de plus en
lus aux yeux d'autrui et à mes propres yeux,
éalisant ainsi la parole du Précurseur : « *Il
faut qu'Il croisse et que je diminue.* »

L'humilité doit être forte, substantielle, un des meilleurs éléments de la pénitence, la sauvegarde de notre prière, le voile de notre charité.

Je puiserai l'humilité près du Sauveur, dans son Cœur même, au tabernacle, dans la sainte Communion, dans la prière ; je la demanderai à Marie : « *Exaltavit humiles.* »

Jésus a dit : « *Apprenez de moi que Je suis doux et humble de cœur.* »

QUATRIÈME MOIS

Résolution spéciale :

Le Renoncement.

Renoncement au mal d'abord, partout et toujours, à tout ce qui, même indirectement, peut entraîner mon âme vers le mal.

Renoncement au monde, à son esprit, à ses œuvres, à tout ce qui est uniquement terrestre et ne subsistera pas dans la douce Éternité. Ne vivre que pour Dieu, les âmes, les tendresses ou amitiés que je sens plus profondes et vivaces chaque jour à mesure que je les enracine en Dieu davantage.

Me prêter cependant au monde et aux choses extérieures toutes les fois qu'il y aura un devoir d'état ou de charité à le faire.

Renoncement à moi-même, le plus difficile de tous peut-être : à mon orgueil, à mon

égoïsme, à ce sens propre qui se glisse partout et sous des formes subtiles fait sentir sa puissance encore trop grande.

Renoncement à mes désirs humains, mes satisfactions personnelles en faveur d'autrui ou en esprit de mortification.

Renoncement aux joies et consolations spirituelles mêmes, si telle est la volonté divine; acceptation, en esprit d'amour et de pénitence, de ces privations bien sensibles de recueillement, de silence, de contemplation, de ces privations aussi de travail et d'action. Si Dieu ne veut pas de moi autre chose, être du moins en ses mains un instrument inerte et docile dont Il se servira pour sa gloire et pour le bien des âmes, utilisant à sa guise mes prières, mes sacrifices, mes souffrances.

Le renoncement s'obtient par la prière, se pratique dans la pénitence, s'épanouit dans la charité. Il nous mène à la liberté, la sainte liberté des enfants de Dieu, dégagés de tout ce qui entrave la marche de leur âme vers le Ciel. Il nous fait comprendre et goûter les réalités éternelles, aimer de plus sûre et vraie tendresse ceux qui nous entourent et les âmes de nos frères. Il nous fait adorer et nous consacre sans retour à Jésus-Christ, le Maître béni, notre Dieu.

CINQUIÈME MOIS

Résolution spéciale :

Amour des Ames.

Aimer les âmes à cause de Jésus-Christ, parce qu'Il a donné pour elles tout le sang de ses veines, parce qu'Il a souffert, prié pour elles, parce qu'Il est mort pour leur donner la vie.

Connaître les âmes. — Acquérir par la connaissance approfondie de ma propre conscience, par l'habitude de la méditation, par la prière, cette science des âmes qui permet de leur faire du bien et de sonder adroitement leurs plaies.

Aller aux âmes. — Accueillir d'abord celles qui viendront à moi, ne jamais les rebuter, les attirer doucement en leur par-

lant le langage qu'elles peuvent comprendre sans que ce langage trahisse jamais pourtant les éternelles vérités; chercher toujours en une âme, sous la ruine apparente de tout, le point encore vivant, la faible étincelle que l'Esprit-Saint peut ranimer. Ne jamais me lasser, me décourager, travailler pour les âmes sans chercher à connaître le fruit de mon labeur; abandonner à Dieu l'œuvre de conversion ou de sanctification qu'Il peut Seul accomplir et me considérer comme l'humble instrument aux mains de la Providence, instrument qui sert à des fins qu'il ignore. Aller aux âmes lorsqu'il me semblera que telle est la volonté divine, en toute discrétion et humilité.

Me donner aux âmes. — Par la prière, la souffrance et la charité; leur consacrer la meilleure part de ma vie.

Seigneur, pourquoi m'avez-Vous choisie et traitée avec un tel amour, une bonté si grande, que rien ne justifiait de ma part? Nul ne peut connaître votre éternelle Volonté, mais il me semble, mon Dieu, que, tout en donnant satisfaction à votre amour, à ce désir immense que Vous avez du salut de la plus humble des créatures, Vous vouliez sans doute Vous créer

en moi un instrument. Ce que j'ai de bon vient de Vous; Vous avez tout fait en moi et pour moi. Continuez donc à disposer de celle qui avant votre puissante intervention n'était que mal et faiblesse. Faites de moi votre apôtre; c'est la grâce que je désire pour moi par-dessus tout et que j'implore de Vous, mon Dieu.

SIXIÈME MOIS

Résolution spéciale :

Méditer, aimer et servir Jésus-Christ Crucifié.

Méditer Jésus-Christ Crucifié ; m'unir à Lui souvent dans la méditation quotidienne, dans la prière, dans la contemplation de ses mystères douloureux. M'imprégner de sa Passion ; la porter en moi par la fréquente Communion ; en recueillir les fruits par les Sacrements et par la prière.

Aimer Jésus-Christ Crucifié. — Vivre au pied de sa Croix, m'unir à ses souffrances, adoucir par mon amour ses plaies et la blessure de son Cœur.

Me donner à Lui sans réserves et consentir, si telle est sa Volonté, à me laisser étendre à mon tour sur la croix ; accepter la souffrance

du corps ou de l'âme en l'unissant à sa souffrance ; sanctifier d'avance ma mort en l'associant à la sienne. Puiser dans son Cœur toute force et toute douceur.

Servir Jésus-Christ Crucifié: — Le servir : par la *prière*, adoration envers Lui, supplications en faveur des âmes qu'Il aime et veut sauver, au salut ou au bien desquelles Il me demande de travailler avec Lui; — par la *pénitence*, souffrances acceptées ou mortifications voulues; pénitence qui prie et pénitence réparatrice; — par la *charité*, le don de moi aux âmes, un zèle véritablement apostolique.

Me souvenir que l'amour de Jésus Crucifié est le lot des âmes choisies et que tout ce que Dieu a fait pour moi me donne en quelque sorte une vocation de charité et de réparation.

Révéler au dehors cet amour du Sauveur Crucifié par plus de bonté vraie, de douceur, d'intelligente sympathie pour les besoins, les peines et les joies du prochain. Ne pas oublier que les manifestations de ma vie intérieure seraient vaines aux yeux de Dieu si elles ne se traduisaient ensuite en travail, en œuvres, en sacrifices.

SEPTIÈME MOIS

Résolution spéciale :

Le Dégagement de l'âme.

Ce titre un peu bizarre m'est venu, ce matin, en lisant un Chapitre de l'*Imitation*.

L'âme créée par Dieu est unie par Lui à un corps. Ce corps tient à l'âme par des liens plus ou moins forts, suivant notre volonté et la grâce divine. Les principaux de ces liens, ceux auxquels l'être humain n'a pas le droit de toucher, seront dénoués par la Providence elle-même à l'heure fixée par l'éternelle Volonté. Mais il en est une multitude d'autres que le mal ou notre faiblesse ont créés et qui font, au renversement du plan divin, de notre âme l'esclave du corps. C'est à ce travail de « dégagement » de l'âme, travail que je pour-

suis déjà par la grâce divine, que je veux m'appliquer tout spécialement.

Donc il faut :

Mettre de plus en plus le corps dans la dépendance de l'âme, l'âme dans la dépendance de Dieu.

Rompre chaque jour davantage par un labeur obstiné et courageux ces nombreuses entraves, ces adhérences qui lient trop étroitement l'âme au corps.

Rendre à l'âme sa liberté et restituer au corps ce rôle de serviteur qui peu à peu lui deviendra aisé, même doux.

Certes je dois traiter mon être physique avec bienveillance, avec respect même, puisqu'il est destiné à revivre, à participer à l'éternelle joie qui m'est promise, mais ici-bas il n'est qu'un instrument dont mon âme doit librement se servir, comme mon âme elle-même n'est qu'un instrument entre les mains de Dieu. Il faut que cette âme échappe le plus possible à l'emprise du corps, le domine, le gouverne, quelles que soient la faiblesse ou la lassitude de ce dernier, ses révoltes même.

Bien entendu, rien qui sente ici la fausse spiritualité. Je ne suis pas un esprit pur et

dois accepter en toute humilité ce compagnon qui m'est si souvent rude ou incommode ; il y a là matière à de très bonnes, très sanctifiantes mortifications. Ces pénitences, acceptées et offertes en silence, s'envelopperont au dehors de sourires et de douceur affable. Austérité au dedans, charme au dehors. Mon Dieu, je suis loin de tout cela ! Aidez-moi, Seigneur, et malgré mes fautes trop fréquentes et mes si nombreuses imperfections, servez-Vous de moi auprès des âmes que Vous aimez. Que les autres voient de mes misères assez pour m'humilier, des grâces que Vous m'avez accordées assez pour Vous glorifier et demeurer ravis d'une si entière et surprenante bonté.

HUITIÈME MOIS

Résolution spéciale :

L'Obéissance.

OBÉISSANCE ENVERS DIEU :

Obéissance de *l'âme*, unie étroitement à la volonté divine, y adhérant à travers toutes les ténèbres, en dépit des souffrances, des délaissements, de l'aridité spirituelle ; acceptant par amour, et même sans consolations, l'accomplissement du dessein providentiel en elle ou par elle, de la manière stricte dont Dieu le lui fait connaître. Don entier, généreux, joyeux de l'âme à Celui qui est le Père, l'Ami, le Maître.

Obéissance du *corps*, entièrement placé sous la dépendance de l'âme, devenu serviteur

docile, instrument de l'âme comme l'âme est l'instrument de Dieu.

OBÉISSANCE ENVERS LES SUPÉRIEURS :

Supérieurs spirituels :

Le Saint-Père, les Évêques et Curés dans la mesure où je dépends d'eux; obéissance entière et humble, joyeuse et large cependant, envers mon directeur spirituel.

Supérieurs temporels :

Mon mari, ma mère, tous ceux envers qui j'ai des devoirs de respect, de dépendance et d'égards à remplir. En tout ce qui ne touche pas à la conscience, faire passer leurs intérêts, leurs désirs, leurs plaisirs avant les miens; avoir toujours pour eux ces nuances de respect tendre qui sont la forme extérieure de mes sentiments profonds à leur égard.

Cultiver les petites attentions, les manifestations de dévouement; chercher à me rendre agréable.

Obéissance aux résolutions spéciales que j'ai prises, à ce qui est proprement ma « vocation », l'appel de Dieu en moi. Ne pas négli-

ger les plus petites choses, les plus infimes devoirs de piété ou d'état. Observer une très étroite discipline dans l'organisation et l'emploi de mes journées. Tout cela d'ailleurs large et paisible comme le Cœur même de notre Sauveur, comme l'amour de notre Dieu.

Redoubler d'austérité personnelle ; de bonté, douceur, affabilité extérieures. Ne rechercher pour moi aucune consolation sensible, et chercher à prodiguer aux autres toutes les joies, toutes les lumières spirituelles. Beaucoup donner et continuer jusqu'à nouvel ordre à ne recevoir que de Dieu. C'est beaucoup ! C'est tout ! !

NEUVIÈME MOIS

Résolution spéciale :

La Pauvreté spirituelle.

Jésus a aimé la pauvreté ; elle a été sa compagne de la Crèche au Calvaire ; Il a vécu parmi les pauvres, pauvre Lui-même, et depuis, à son exemple, de nombreuses âmes, choisies par Lui, ont fait de la pauvreté la base de leur vie et l'ont adoptée à jamais.

Telle n'est pas ma vocation ; mais il ne m'est pas permis d'oublier les grâces très spéciales que Dieu m'a accordées et la consécration que je Lui ai faite de mon âme et de ma vie. Par Lui, j'ai été en quelque sorte « mise à part », et mon plus ardent désir est qu'Il veuille bien se servir de moi pour sa gloire et pour le bien des âmes.

Comment donc puis-je, dans l'ordre de mes

devoirs d'état, pratiquer la pauvreté, que mon Sauveur a bénie?

Par la *pauvreté spirituelle*.

Pauvreté de l'*esprit,* se détachant de tout ce qui est purement humain, se faisant très petit devant son Créateur et son Maître, s'exerçant à l'humilité, ne se recherchant en rien et poursuivant en lui les moindres traces de l'orgueil ou de l'amour de soi.

Pauvreté du *cœur,* se dépouillant de tout attachement que l'Éternité ne saurait voir durer, s'allégeant de tout fardeau humain, ne conservant que l'amour pour Dieu et les grandes et saintes tendresses qu'Il peut bénir, qui s'épanouiront au Ciel. Un cœur bien pauvre de tout désir, de tout regret terrestre, appelle à lui les divins regards et Dieu fait en lui sa demeure.

Ne pas avoir d'attachement pour la fortune, les honneurs, l'estime d'autrui, le bien-être de la vie. Être prête à voir disparaître tout cela d'un cœur joyeux.

Dans la mesure compatible avec mes devoirs d'état, pratiquer un peu la *pauvreté :*

Pour ce qui me concerne seule, éviter le luxe et le bien être dans les objets, ma

toilette, mes occupations. Faire de temps en temps des besognes un peu basses ou modestes dont je pourrais me dispenser. Rechercher la simplicité dans la nourriture, le voisinage des humbles à l'église ou ailleurs; laisser parfois volontairement dans l'ombre ce qui pourrait flatter ma vanité. M'effacer en faveur des autres et faire volontiers oublier les avantages de situation ou de fortune que la Providence m'a accordés. Dans les œuvres même, ne pas me mettre en avant, et m'efforcer d'être, un peu partout et avec tous, une « pauvre » de Jésus-Christ.

DIXIÈME MOIS

Résolution spéciale :

La Prière.

La prière semble être, selon la volonté divine, la base de ma vocation spirituelle.

L'action m'est souvent refusée; la prière est le champ toujours ouvert au zèle apostolique. Elle est la forme la plus sûre de l'action et ne fait pas courir trop d'aventures à la chère humilité. Elle met l'âme dans une union étroite et constante avec Dieu. Elle fait l'œuvre providentielle en nous et dans les autres. Elle ne rompt pas ce grand silence qui doit être celui de l'âme intérieure. Elle s'accomplit dans l'ignorance de tous, ce qui est rarement possible à l'action.

Donc *prier* :

Prière tout *intérieure* de l'âme, venue du plus profond d'elle-même, offrant à Dieu

sans paroles mes plus ardents désirs, mon amour, me donnant moi-même à Lui. Prière qui implore pour moi, pour les âmes qui me sont chères, pour toutes les âmes, pour l'Église. Mouvement intérieur du cœur vers Jésus-Christ, consécration à Celui qui est le Maître et l'Ami.

Prière vocale. — Celle-ci, très fidèle et régulière, ne me permettant jamais la moindre fantaisie dans l'accomplissement de mes exercices de piété : prières du matin et du soir, méditation quotidienne, prières liturgiques, communions fréquentes, chapelet (au moins une dizaine), don des indulgences de la journée en faveur des âmes du Purgatoire, de ma journée *active* et de ma journée *douloureuse* pour des intentions particulières, pour les âmes ou pour l'Église. Mettre dans mes exercices de piété toute l'attention, le recueillement et la ferveur que ma faiblesse spirituelle et ma mauvaise santé me permettront d'y apporter.

Prier :

En esprit d'*humilité* pour moi si coupable ou si faible, qui ai beaucoup à expier et beaucoup à obtenir.

En esprit de *charité* pour le prochain, les êtres qui me sont chers, pour les âmes que j'aime d'une si ardente tendresse par et pour Jésus-Christ, toutes même les plus coupables, les plus lointaines, les plus ignorées; pour l'Église que je respecte et chéris très filialement.

En esprit de *réparation,* pour moi qui ai beaucoup à réparer, pour les âmes chères, pour les pécheurs, pour ceux qui trahissent et abandonnent Jésus-Christ et son Église, pour ceux qui ne les connaissent pas, pour ceux qui ignorent ou méconnaissent l'Unique Amour et l'Unique Vérité.

ONZIÈME MOIS

Résolution spéciale :

Esprit de Pénitence.

La Pénitence est de précepte; nul de nous n'a le droit de s'en dispenser, puisque nul de nous n'est sans péché et n'a grandement à expier.

Mais pour l'âme appelée à marcher dans la voie du conseil, la pénitence devient, avec la prière, l'œuvre importante entre toutes, le puissant moyen de salut pour elle et pour les autres âmes, l'instrument efficace de cette œuvre réparatrice qui est la vocation des âmes de choix.

Posséder d'abord :

l'esprit de pénitence

par le renoncement, l'humilité, l'union entière de ma volonté à la volonté divine.

Demander à Dieu de me montrer de plus en plus le peu que je suis et tout ce qu'Il a été et a fait pour moi. Examiner ma conscience et être impitoyablement sévère pour les moindres manquements.

Pratiquer la pénitence

sous sa double forme :

souffrance et mortification.

Souffrance. — Accepter toutes celles que Dieu m'envoie, ne pas seulement les *supporter* comme je le fais parfois avec tant de mollesse ou en cédant à l'abattement intérieur, mais les *porter* d'un cœur et d'un front joyeux, me souvenant que chacune d'elles est une parcelle de la Croix du Sauveur. Les offrir pour le bien des âmes et la gloire de Dieu, pour ceux qui me sont chers, et pour *réparer*.

Mortification. — Accepter les mortifications, spirituelles ou corporelles, qui me viendront par la Volonté divine.

En rechercher aussi : mortifications de l'esprit et du cœur dont nos journées foisonnent si nous savons les discerner. Mortifications corporelles par la santé, ou dans la nourriture et les choses sensibles.

Ne jamais rien faire d'indiscret, qui puisse nuire à ma santé ou aller contre les désirs d'autrui à mon égard. Mais nombreuses sont les mortifications corporelles, utiles plus que nuisibles, et qui arrivent à mettre le corps dans l'entière dépendance de l'âme, à le meurtrir un peu sans dommage pour lui, et pour le plus grand bien de l'âme. Pratiquer souvent la mortification, comme une prière ou en esprit de réparation.

Accepter ou rechercher souffrances ou pénitences dans le secret, sans rien faire qui puisse attirer l'attention et en redoublant, au contraire, d'affabilité et de douceur.

DOUZIÈME MOIS

Résolution spéciale :

Abandon à Dieu.

La volonté divine doit être la recherche de notre âme, le but de notre vie ; je dois m'offrir à Dieu pour qu'Il dispose de moi ainsi que d'un pauvre, grossier et inerte instrument, pour qu'Il m'emploie à son service et à sa gloire. Me dépouiller de tout entre ses mains. Ne vouloir qu'une chose : ce qu'Il veut Lui-même pour moi. Dans la santé, remercier et agir ; dans la maladie, accepter et offrir avec joie ; dans l'épreuve ou le bonheur, la tristesse ou la prospérité, tout recueillir, tout donner, tout faire servir au bien des âmes, à une œuvre de réparation.

Avoir la plus douce, la plus tendre confiance en Celui qui est à la fois le Maître et l'Ami.

Le servir avec une âme large, d'un cœur joyeux, en toute force et paix.

Aux heures troubles, aux instants d'obscurité spirituelle, redoubler de prière, de mortification, m'efforcer d'agir avec plus de vigueur.

Dans ma vie incertaine, mettre surtout beaucoup de prière, offrir mes épreuves et mes sacrifices en vue des âmes et en esprit de réparation. Agir chaque fois que cela m'est possible, sans agitation et sans hâte, mais ne pas m'attacher trop à l'action extérieure qui ne semble pas voulue spécialement de Dieu pour moi. Faire passer avant tout la prière, la pratique de l'humilité et du renoncement.

Confier à Notre-Seigneur le soin de disposer de mes œuvres, de mes sacrifices, de mes prières. Continuer cependant à Lui offrir chaque matin les actes ou les souffrances du jour pour des intentions particulières, pour ceux que j'aime, les âmes ou l'Église.

Porter sans cesse en mon âme les besoins ou les misères spirituelles des âmes, de certaines âmes surtout, pour les présenter à Dieu et demander pour ces âmes de grandes grâces.

Me faire toute à tous; redoubler d'indulgence, de dévouement; éviter toute raideur, toute exagération dans mes paroles, l'exposé

de mes idées, mon attitude. Me pénétrer de cette idée que la nourriture spirituelle est trop forte pour beaucoup d'âmes, qu'il faut la leur présenter avec ménagement, la doser en quelque sorte. Ne pas vouloir aller plus vite que Dieu, savoir me mettre au pas, à tout petits pas près de certaines âmes.

Et une fois encore me répéter que l'heure et les moyens appartiennent à Dieu et qu'à moi, humble ouvrière, il appartient seulement de *prier,* de *souffrir,* d'*agir,* en tout abandon, avec une entière humilité.

VUE GÉNÉRALE

SUR CES DOUZE RETRAITES DE L'ANNÉE :

Envelopper ma vie spirituelle et dans une large mesure mes souffrances, intérêts, occupations matérielles ou personnelles de

Silence.

Établir ma vie spirituelle sur ces quatre fondements solides, base de toute vie intérieure et de toute perfection chrétienne :

Humilité,
Renoncement,
Obéissance,
Pauvreté spirituelle.

Épanouir ma vie spirituelle et remplir ma vie chrétienne par :

la Prière,
la Pénitence,
la Charité.

Prière dans un grand *abandon à Dieu*.

Pénitence : *pénitence du cœur* et *mortifications*.

Charité : sous sa double forme : *amour de Jésus-Christ Crucifié* et *amour des âmes*.

Dégager l'âme du corps, plaçant celui-ci sous la dépendance de l'âme, l'âme sous la dépendance de Dieu.

Recommencer chaque année ces méditations de retraite en leur donnant plus de développement ou de variété.

PRIÈRE AU SACRÉ-CŒUR

PENDANT UNE NEUVAINE

POUR OBTENIR UNE FAVEUR DÉSIRÉE

« *Et omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis.* »

« Tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière, vous l'obtiendrez. »

(S. Matthieu, XXI, 22.)

PRIÈRE AU SACRÉ-CŒUR

PENDANT UNE NEUVAINE

POUR OBTENIR UNE FAVEUR DÉSIRÉE

Cœur adorable de Jésus, je Vous adore, je Vous aime, je crois que votre amour va jusqu'à la tendresse, et parce que je crois à la tendresse infinie de votre Cœur, je Lui demande de très grandes choses :

Donnez-moi votre Amour ; donnez-moi de tendre avec ardeur à la perfection de mon état et de Vous prouver mon amour par une confiance que rien n'arrête, que rien ne rebute.

O mon très doux et très bon Jésus, donnez-moi aussi... (*énoncer la grâce que l'on désire*)...

Oh ! j'attends tout cela de votre tendresse infinie. Je n'ai pas un doute.

Je compte sur le Cœur de mon Dieu, dont la puissance est infinie, sur le Cœur de mon

Père dont la tendresse ravit mon cœur de bonheur et de paix.

Je suis si sûre d'être exaucée que j'invite déjà les Anges et les Saints à Vous louer, ô mon Dieu, d'avoir été si bon envers une si pauvre créature.

Pous Vous prouver toute ma reconnaissance, je veux vivre sans inquiétude, me reposer avec amour sur la tendresse de votre Cœur, ô Jésus, si bon, si aimable, si généreux.

Et vous, ô Vierge Immaculée, ô ma Mère, aidez-moi à louer, à remercier le Cœur de mon Jésus. En union avec Vous, empruntant votre voix et votre cœur, je dis :

Magnificat!

[1] Le présent volume était à peine paru depuis quelques semaines qu'une de ses lectrices m'apprenait que la PRIÈRE AU SACRÉ-CŒUR PENDANT UNE NEUVAINE POUR OBTENIR UNE FAVEUR DÉSIRÉE n'était pas inédite, qu'elle avait été publiée et répandue en Belgique depuis une dizaine d'années environ. Cette lectrice eut même la très grande obligeance de me communiquer l'exemplaire qu'elle en possédait, ce dont je tiens à lui exprimer toute ma gratitude.

La PRIÈRE est imprimée en bistre, sur une petite feuille de papier teinté, du format des images destinées à être conservées dans les livres de piété. Elle est anonyme ; le

feuillet que j'ai eu entre les mains est simple et porte au bas du verso l'indication que voici :

IMPRIMATUR — *Namurci* — 27 *Februarii* 1910.
B. CHARLIER — VIC. GÉN.

Or, Élisabeth Leseur, à ma connaissance, n'a rien publié d'autre, de son vivant, que le petit volume UNE AME, consacré à sa sœur Juliette et reproduit intégralement ci-après. La communication qui m'était faite ne laissait donc subsister aucun doute : le manuscrit de la PRIÈRE AU SACRÉ-CŒUR, que j'avais cru de bonne foi original, n'était qu'une copie de la main d'Élisabeth. A dire vrai, tout avait contribué à me faire commettre cette erreur : l'aspect même du manuscrit, la place qu'il occupait dans le cahier où je l'ai trouvé, l'igncrance bien excusable où j'étais de l'existence de la dite prière.

Mon premier mouvement, dès que mon esprit fut ainsi éclairé, m'incita à modifier la page 69 de l'*Introduction* et à supprimer purement et simplement la PRIÈRE AU SACRÉ-CŒUR dans les éditions à venir de LA VIE SPIRITUELLE. Mais, après réflexion, après m'être entouré de conseils autorisés, je me suis décidé à laisser toutes choses en l'état, me bornant à introduire ici cette note rectificative qui rétablit la vérité. C'est qu'en effet, je dois aux lecteurs des 10 000 exemplaires du premier tirage de LA VIE SPIRITUELLE cette explication, cette mise au point que la suppression pure et simple de la PRIÈRE, lors de la réimpression du volume, ne leur aurait pas apportées ; je les dois également à l'auteur anonyme de cette admirable imploration. C'est ensuite que celle-ci constitue, d'une certaine manière, un complément naturel de la RETRAITE SPIRITUELLE DE CHAQUE MOIS. C'est qu'enfin et surtout Élisabeth Leseur, en la copiant, a montré à quel point elle en avait été frappée, indiqué le profit spirituel qu'elle escomptait de sa récitation fréquente. Elle l'a faite « sienne » en quelque sorte en la retenant par écrit pour elle-même afin d'y puiser un des aliments de sa vie intérieure. Et pouvait il en être autrement ? Cette supplication est siconforme

à la pensée et au sentiment religieux d'Élisabeth Leseur que, si elle avait eu à écrire une oraison au Sacré-Cœur, elle l'eût vraisemblablement composée avec le même élan et dans un texte presque identique à celui-ci.

L'auteur anonyme de la Prière au Sacré-Cœur me pardonnera, j'espère, si ces lignes tombent un jour sous ses yeux, d'avoir involontairement attribué son œuvre à Élisabeth Leseur, et de la maintenir dans La Vie Spirituelle, ce qui ne peut d'ailleurs que concourir à la propager et à la perpétuer. Quant au lecteur, je suis certain qu'il se félicitera de mon erreur et qu'il sera même tenté de me remercier d'avoir offert de la sorte à son âme, avec cet appel émouvant au Cœur Sacré de Jésus, un agent de sanctification qu'Elisabeth Leseur avait estimé spécialement convenir à sa propre édification. (*Note de l'Éditeur.*)

PETITS TRAITÉS

DE

L'ESPÉRANCE ET DE LA PAIX CHRÉTIENNES

COMPOSÉS PAR ÉLISABETH LESEUR POUR SA SŒUR JULIETTE
A LA DEMANDE DE CELLE-CI
ET COPIÉS POUR SA NIÈCE MARIE

« *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.* »

« Louez le Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. »

(Ps. CV, 1.)

PETITS TRAITÉS

DE

L'ESPÉRANCE ET DE LA PAIX CHRÉTIENNES

COMPOSÉS PAR ÉLISABETH LESEUR POUR SA SŒUR JULIETTE
A LA DEMANDE DE CELLE-CI
ET COPIÉS POUR SA NIÈCE MARIE

Dédicace à sa nièce Marie

Ma chère petite Marie,

Je copie pour toi et afin que tu les conserves en souvenir de Marraine et de moi ces deux petits écrits composés pour elle, sur sa demande. Ils n'ont aucun mérite, mais ils sont sortis spontanément de mon cœur sous l'influence d'une tendresse comme il en est peu ici-bas et sous l'inspiration d'une foi que Dieu a faite de jour en jour plus consciente

et profonde. Un des souvenirs bénis de ma vie est celui de l'heure où j'ai remis entre les mains de notre Juliette ces quelques pages, où nous les avons lues ensemble, en mêlant une fois de plus nos larmes et nos âmes. Maintenant, je te les remets à ton tour, à toi l'autre fille de mon cœur[1] et qui en seras un jour l'amie, si toutefois Dieu juge qu'il y a pour moi une tâche en ce monde pour quelques années encore.

Et maintenant, mon enfant bien-aimée, je comprends, autant du moins que ma faiblesse me le permet, la raison profonde des épreuves de ma vie, de la privation de certaines joies et de ce long travail d'âme dont les phases sont connues de Dieu et de moi et qui a transformé mon être. Lorsqu'un pauvre voyageur gravit une route montueuse et difficile, il ne voit que l'obstacle immédiat et le moyen de le franchir ou de l'éviter ; il oublie le chemin déjà parcouru et songe seulement aux pierres qui le heurtent et aux ronces dont ses mains sont blessées. Mais parvenu plus haut,

[1] Élisabeth Leseur avait pour sa sœur Juliette une tendresse presque maternelle. Dans une lettre adressée à un ami, quelques jours après la mort de sa sœur, elle le dit formellement : « *Moi,* écrit-elle en parlant de Juliette, *qui depuis des années l'ai un peu considérée comme mon enfant...* » Elle a d'ailleurs fréquemment exprimé ce sentiment, dans Une Ame, notamment.

lorsqu'il peut faire halte, il contemple en se retournant les étapes franchies et voit qu'en dépit des incertitudes, des erreurs ou des lassitudes, il a marché par des chemins ignorés vers un but fixé d'avance et que le vivant et chaud soleil se lève pour lui à l'horizon.

Par la grâce divine, j'en suis là, mon aimée ; la route est gravie ; en regardant derrière moi, je revois toutes les étapes parcourues par mon âme et je découvre dans la conduite de ma vie une Volonté si une, si constante, si harmonieuse, un Amour si paternel que je peux croire à la Providence pour l'avoir vue, en quelque sorte, à l'œuvre dans mon existence et dans mon cœur. Et le grand et vrai soleil s'est levé à l'horizon de mon âme ; tous les nuages de la souffrance n'ont pu en obscurcir l'éclat et il les a colorés par son rayonnement divin. C'est à sa Lumière, atténuée pour nos faibles regards mortels, que je veux vivre et mourir ; c'est sa Lumière pleine et totale que j'attends pour l'Éternité, réunie à ceux que nous avons tant aimés, que nous aimons à jamais.

Mais puisque la route n'est pas finie, que la région des nuages et des ombres n'est pas franchie, demande à Dieu pour moi la grâce de marcher en vaillante, c'est-à-dire en chrétienne et de faire un peu de bien en ce monde

à l'exemple de Celui qui est notre unique Modèle. Prie afin que je ne sois pas une mauvaise économe pour tant de grâces qui m'ont été accordées et afin que, à force d'aimer, je puisse être admise un jour avec tous ceux qui me sont chers dans le sein de l'Amour Infini et dans la Vie.

TOUT PETIT TRAITÉ

DE L'ESPÉRANCE

Offert par une âme qui doit tout à Dieu et rien à elle-même à la chère âme qui lui a peut-être obtenu ces grâces par ses épreuves et ses mérites.

L'Espérance n'est pas une vertu humaine.

Livré à lui-même, dans l'enfance et la jeunesse, parfois même plus tard, l'homme, par un instinct profond de sa nature, connaît l'espoir qui lui fait entrevoir, désirer ou poursuivre ce qu'il croit être le bonheur. Mais, soit parfois dans la jeunesse, soit plus tard au long de la vie, l'homme voit ses illusions tomber une à une et ses espoirs ne deviennent que rarement des réalités. Nombreuses sont les existences dans lesquelles chaque journée apporte un regret, une tristesse ou une déception; nombreux les cœurs

qui de leurs rêves n'ont gardé que ce parfum subtil exhalé par un flacon dont le contenu s'est depuis longtemps évaporé.

Pour ceux qui ne croient et ne prient pas, pour ceux qui n'ont jamais recueilli toutes les facultés de leur âme en un acte de vivante adoration, pour ceux-là les espoirs d'hier deviennent les douloureuses réalités de demain.

Qui les consolera? Qui fera entendre aux âmes brisées la parole qui relève et console? La parole humaine lorsqu'elle est dépouillée de son divin contenu est un son vain qui retentit et s'éteint sans laisser de trace. C'est le Verbe Éternel qui donne à notre humble verbe sa fécondité.

L'Espérance seule pourra accomplir cette tâche; mais l'espérance surnaturelle. L'espérance humaine n'est qu'un état, non une vertu, un état tout passif de notre esprit influencé par des circonstances extérieures à lui-même. Une vertu, — le mot l'indique, — est une force, force acquise par un travail personnel lorsqu'il s'agit de vertu naturelle; force donnée par grâce spéciale lorsqu'il s'agit de vertu surnaturelle. Dans le cas présent, jamais, quels que soient nos efforts, nous ne pourrons arriver à espérer lorsque toutes les circonstances nous sont défavo-

rables, que l'épreuve s'abat sur nous ou que les angoisses du corps et de l'âme nous étreignent et nous broient. Non, l'optimisme, même le plus béat ou le plus égoïste, est parfois contraint de céder, et les êtres les plus désespérés sont souvent ceux qui avaient attendu beaucoup de la vie et à qui la vie avait semblé longtemps sourire.

L'espérance humaine s'appelle l'espoir, et l'autre face de l'espoir a nom : déception.

Et c'est ici que le Christianisme apparaît une fois de plus, mieux que jamais peut-être, sublime et consolant. Certes, il est le grand créateur de foi et « *nul ne va au Père que par lui* » c'est-à-dire par le Christ Jésus. Il nous donne par la charité toutes les énergies du bien et cet amour unique et passionné que signifie le mot même de charité. Ce sont là deux vertus théologales, non plus des vertus naturelles, résultat de nos expériences, produit de nos seuls efforts, mais force émanée directement de Dieu, grâce venue de Lui Seul, par sa Volonté libre et dont notre libre arbitre dispose alors, force extérieure à notre âme et qui prend possession de cette âme par une gratuite et ineffable miséricorde.

L'Espérance est aussi une vertu théologale, un don divin, et c'est ce que semblent oublier même des chrétiens. Nous ne pou-

vons la posséder de nous-mêmes, mais nous pouvons la demander par une de ces prières ferventes et humbles qui obtiennent tout. Nous pouvons et nous devons implorer la grâce divine et lui demander d'apporter à notre âme cette force intime, cette sérénité qui illumine la vie et transforme aux regards de notre âme notre âme elle-même, le monde et la vie. Certes, comme pour toute vertu, il faut préparer le terrain à la grâce par un constant effort sur nous-mêmes, par le souci d'écarter toute préoccupation, toute agitation susceptibles de troubler en nous l'action divine ; ceci fait, il faut Dieu pour nous donner l'espérance surnaturelle et la vie qu'elle procure à notre âme.

Mais lorsque Dieu nous a fait cette grâce, lorsqu'Il nous a révélé l'espérance chrétienne, et que notre âme s'est, en quelque sorte, assimilé cette vertu et en vit ; lorsque nous avons laissé l'action de Dieu s'exercer en nous et que, comprenant la beauté de son œuvre, vivant d'avance les réalités éternelles, demandant à ses sacrements la lumière et l'aliment nécessaire, nous découvrons tout ce que nous pouvons mettre par Lui d'harmonie dans notre vie, alors, quelles que soient les tristesses, les déceptions venues des hommes ou des choses, les regrets du passé ou les an-

goisses de l'avenir, tout cela disparaît en quelque sorte ou plutôt se transforme. L'homme devient plus fort que ce qui le tue, suivant le mot de Pascal, et, que nous vivions ou mourions, dans la joie ou dans la douleur, agissant ou bien étendus sur un lit de souffrance, nous pouvons pousser le cri de saint Paul que l'Église nous répète sans cesse dans son admirable liturgie et servir Dieu dans « la joie » et dans « l'allégresse » avec « Jésus-Christ vivant en nous ». Nous savons que rien ne se perd, dans le domaine spirituel comme dans le domaine physique, et que le plus infime de nos actes, la plus ignorée de nos prières a une répercussion dont nous ne pouvons mesurer la puissance, dans l'espace et la durée et tant qu'un cœur humain pourra, dans la suite des âges, subir notre lointain et mystérieux contact.

Quelle raison d'agir! Quelle explication de la souffrance! Quel but à nos efforts et à notre vie! Pauvre race humaine, qui portes en toi les espoirs indestructibles et ne sais pas toujours les appuyer à ce qui est éternel!

Résumons ces quelques pensées : l'espérance est surnaturelle, force et don de Dieu. Elle nous fait comprendre et éclaire pour nous la vie, la souffrance, la mort qui n'est que la vie continuée et toutes les vérités d'au

delà. Elle nous établit en union plus intime avec Dieu, élargit pour nous ce merveilleux domaine des âmes que la Foi nous entr'ouvre et dans lequel la Charité nous fait pleinement pénétrer, ce domaine dans lequel tant de gens n'entrent jamais qui vivent à la surface des êtres, et qui est pourtant le domaine de tout chrétien. — « *Tôt ou tard,* disait Lacordaire, *on ne vit plus que pour les âmes.* » — Sachons les chercher, les deviner, aimons-les, toutes, depuis celle de l'humble servante qui vit à côté de nous, depuis celle que nous voile parfois une enveloppe ridicule ou une morose humanité, jusqu'aux âmes lointaines ou inconnues qu'atteindront toujours notre prière et notre souffrance et qui sauront seulement dans l'éternité que notre tristesse d'un jour ou notre sacrifice humblement consenti leur a obtenu la Vie.

Mettons tous nos désirs, toutes nos tendresses, tous nos espoirs humains sous la garde de la surnaturelle Espérance et demandons-la chaque jour à Dieu pour nous, pour ceux que nous aimons et pour les âmes, afin qu'elle nous fasse à tous la vie plus féconde, l'âme plus sereine et douce, la mort même utile et belle, et ne nous abandonne qu'à ce seuil de l'Éternité où, dans l'Unité Vivante, ne subsistera plus que la rayonnante et divine

Charité. « *Les autres vertus passeront, mais la Charité demeurera éternellement.* »

*
* *

PRIÈRE POUR DEMANDER À DIEU LA VERTU D'ESPÉRANCE [1]

Mon Dieu, qui nous avez permis les espoirs humains, mais qui Seul donnez l'espérance chrétienne et surnaturelle, accordez, je Vous

[1] Cette belle prière a déjà paru. Elle a été publiée dans le premier volume d'Elisabeth Leseur, Journal et Pensées de chaque jour, immédiatement après *In Memoriam,* avant la *Première partie* du Journal, auquel elle sert en quelque sorte de prologue. Je ne connaissais pas alors l'existence du Tout petit Traité de l'Espérance, et cette prière m'avait été communiquée par la sœur cadette d'Élisabeth, Amélie, qui la conservait pieusement dans un de ses livres d'heures, écrite de la main même de ma chère disparue. Elle m'émut profondément, elle m'apparut admirable, et j'estimai qu'elle constituait l'oraison toute désignée pour ouvrir le livre que je m'apprêtais à donner au public et que celui-ci devait accueillir avec un si providentiel empressement. J'ai retrouvé ensuite les Petits Traités de l'Espérance et de la Paix chrétiennes et j'ai constaté que la *Prière pour demander à Dieu la vertu d'Espérance* était la conclusion du Tout petit Traité de l'Espérance, qu'Élisabeth l'avait composée et rédigée à cette intention, qu'enfin le manuscrit qui m'avait servi pour l'édition du Journal, et que j'avais cru à l'époque être un texte original, n'était qu'une simple copie.

La *Prière* se trouve donc dorénavant restituée à l'en-

en supplie, par votre grâce, cette vertu à mon âme, à toutes les âmes qui me sont chères et à celles de tous les chrétiens. Faites qu'elle illumine et transforme pour nous la vie, la souffrance et la mort même et qu'elle nous conserve, à travers les déceptions et les tristesses de chaque jour, une force intime et une inaltérable sérénité.

droit qu'elle doit normalement occuper, auquel elle fut destinée par Elisabeth, et elle prend ainsi toute sa signification et son importance. Je ne regrette néanmoins pas l'erreur que j'ai commise en 1917 et dont je m'excuse aujourd'hui. Parmi lés très nombreuses lettres que j'ai reçues après la diffusion du JOURNAL, il en est en effet beaucoup dans lesquelles m'est signalé le secours spirituel que cette invocation a apporté aux âmes de lecteurs qui depuis la récitent quotidiennement. Elle a été d'emblée édifiante et réconfortante, c'est l'essentiel; et sa publication anticipée ne l'empêchera pas de continuer ici, à sa vraie place, et de propager son action surnaturellement bienfaisante. (*Note de l'Éditeur.*)

LA PAIX CHRÉTIENNE

La veille de sa Passion, après avoir célébré la Pâque au milieu des siens et accompli pour la première fois le mystère d'amour que les siècles se sont transmis et dont les âmes vivront jusqu'à la fin des temps, le Sauveur Jésus, dans ce discours ineffable que saint Jean nous a conservé, laissa tomber de ses lèvres ces mots : « *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix.* »

Comprirent-ils, ceux qui l'entouraient alors, la profondeur de cette parole et qu'elle allait, en renouvelant l'âme humaine, transformer le monde? Il est permis d'en douter, car « *leurs yeux étaient appesantis* » encore et la Lumière de la Pentecôte n'avait pas lui sur ces ignorants à qui le Maître disait : « *Vous ne savez pas de quel Esprit vous êtes.* »

La Paix! Non plus la paix incertaine, venue du dehors; désirée, poursuivie durant les jours de notre brève existence sans que nous réussissions à l'atteindre ou, l'ayant atteinte, à la conserver. Mais la paix inébranlable, déposée en nous par une bonté souveraine, par une force plus grande que notre force, voilà le don, entre beaucoup d'autres, du Christianisme; voilà ce que le chrétien le plus humble peut connaître et doit connaître, s'il est imbu de l'esprit évangélique, s'il possède réellement la foi c'est-à-dire, non pas uniquement des notions reçues passivement par l'esprit, mais une certitude tellement intime, assimilée si étroitement à l'être même qu'elle en devient la substance spirituelle, la vie, et qu'elle est en quelque sorte le ferment qui soulève et transforme notre pauvre, lourde pâte humaine.

C'est une chose singulière de voir combien dans l'Écriture il est parlé de la joie, et cela devient presque paradoxal quand on sait à quel point la Loi Ancienne et, depuis, l'Église ont insisté sur la souffrance humaine, l'instabilité des choses, la fragilité du bonheur, et montré avec une vigueur incomparable la perpétuité et la variété de la douleur. La liturgie catholique, ce monument élevé par les siècles et fait des aspirations, des souf-

frances, des supplications de toutes les générations éclairées par l'Esprit-Saint, la liturgie catholique nous a transmis en phrases brûlantes cet appel à la joie intérieure, cet élan vers la paix. Dans l'Ancien Testament, ce sont, à la pensée de Celui qui doit venir et dans la prescience de cette paix que Lui Seul apportera, des paroles comme celles-ci : « *Votre cœur sera dans la joie.* » — « *Vous nous rendrez la vie et votre peuple se réjouira en Vous.* » — « *Réjouissez-vous, fille de Sion ; tressaillez de joie, fille de Jérusalem.* » — « *O Vous qui avez le cœur abattu, prenez courage et ne craignez point.* »

L'Écriture dit de celui qui possédera la Sagesse Divine « *qu'elle l'enrichira d'un trésor de joie et d'allégresse* ». Et dans la liturgie du jour de Noël, après nous avoir dit avec le pape saint Léon : « *Entrons dans une sainte joie,* » l'Église proclame que « *la Véritable Paix est aujourd'hui descendue du Ciel pour nous* ». — Il serait trop long de rechercher tous les passages du Nouveau Testament où cette idée de la joie chrétienne est rappelée. Alors, l'abîme entre Dieu et la créature humiliée et douloureuse était comblé; Celui qui est nommé : *l'Auteur de toute paix,* avait paru sur la terre. Dans l'ignorance de presque tous, Il avait accompli sa mission et l'œuvre

rédemptrice; du sein de l'Amour, Il avait apporté à l'humanité l'amour surnaturel et vivant qui n'excepte aucun être de son rayonnement et qui ne connaît « *ni Juif, ni Gentil, ni esclave, ni homme libre, ni homme, ni femme* », mais des frères en Jésus-Christ. Il avait déposé dans le sol humain le petit grain de sénevé qui devait grandir et abriter les générations de son ombre : l'Église, qui continue toujours sa lente et douloureuse croissance et durera jusqu'au dernier jour.

Cette paix que le Christ a révélée au monde est pour le chrétien non seulement une grâce précieuse, mais la base même de toute sa vie spirituelle. Sans elle, tout l'édifice de sa vie intérieure croulera au moindre souffle du dehors; sans elle, il ne sera pas une force, une unité vivante dans la grande unité catholique; sans elle, il n'exercera jamais une influence réelle et durable sur ceux qui l'entourent ou sur les âmes qui, au cours de l'existence, prendront contact avec son âme.

« *Bienheureux les doux*, a dit Jésus, *parce qu'ils posséderont la terre.* » — Le sens profond de cette parole n'est-il pas que les doux posséderont l'empire des âmes et les conquerront par cette douceur même qui, loin d'être passive, est faite de force et de possession de soi, d'inaltérable sérénité. Un être que les

souffrances et les assauts de la vie attaquent sans l'ébranler jamais ; qui a su, par la grâce divine , entourer les profondeurs de son âme d'un voile pui permet à cette âme de rayonner sans laisser pénétrer jamais à ce point central les agitations et les troubles du dehors ; cette âme-là est forte de la force même de Dieu et qeut dire avec saint Paul : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* » et qui me donne sa paix.

Qui de nous n'a rencontré de tels êtres? Ils sont rares, sans doute ; mais il émane d'eux une telle intensité de vie intérieure, une telle force calme, une beauté si vraie que leur seul contact apaise et réconforte. En réalité, il n'y a rien là que de naturel : notre vie extérieure est la reproduction de notre vie intérieure et notre moi visible le reflet du moi intime ; nous rayonnons notre âme pour ainsi dire, et, orsqu'elle est un foyer de lumière et de chaleur, d'autres âmes sont éclairées et réchauffées par son seul contact. Nous donnons, sans le savoir parfois, ce que nous portons en nous ; tâchons d'augmenter sans cesse cette réserve de foi et de sereine charité.

Le chrétien ignore trop souvent ce qu'il peut pour ses frères par l'influence qu'il exerce. Elle n'existe, cependant, cette influence qu'au prix d'un effort incessant sur soi-même et

d'une absolue possession de soi. Rien de plus délicat, de plus nuancé qu'une âme; rien de plus facile à rebuter, éloigner ou froisser. Si nous voulons que jamais une seule âme ne s'éloigne, découragée, de la nôtre dont trop de soucis, d'agitations vaines et de troubles lui auraient caché l'accès, il faut que cette âme nous sente immuable, établi en Dieu, proche d'elle par une rapide compréhension, par ce merveilleux « tact » des choses intérieures que connaissent seuls ceux qui prient, méditent et ont l'expérience profonde de leur faiblesse et de la grâce divine. D'un mot que nous dirons alors dépendra peut-être toute la vie morale d'un de nos frères; en tout cas, les êtres inquiets, ceux qui doutent et cherchent dans les ténèbres un peu de lumière d'en haut, ceux-là sentiront vite que, tout en étant du monde comme eux, nous portons en nous quelque chose qui n'est pas de ce monde, et à l'heure voulue de Dieu, ils viendront peut-être, sûrs d'être compris, chercher près de nous le secret de notre fortifiante sérénité.

Dieu Seul est « l'*Auteur de toute paix* », c'est donc à Lui qu'il faut la demander chaque jour. Si nous comptions sur nous pour cela, nous serions vite détrompés. L'existence de chaque jour est faite de petites complications, de sou-

cis mesquins, de menus devoirs, et si nous ne mettons ordre à ce fatras, nous sommes rapidement débordés et vite l'équilibre moral est rompu. Ceci est encore plus vrai dans les périodes de tristesse ou de maladie. Il y a dans l'épreuve, physique ou morale, lorsqu'elle n'est pas « *surnaturalisée* », une force dissolvante inouïe; elle brise l'énergie, ramène à terre notre esprit, aigrit notre caractère et dépouille de toute beauté et de tout charme les objets extérieurs et les faits quotidiens. Elle est la souffrance humaine, seule, et le fardeau est trop lourd pour nos épaules; nous subissons, dans la révolte ou l'acceptation passive, nos maux et nos angoisses. Peu à peu notre être moral s'amoindrit, nous nous absorbons dans la contemplation de notre souffrance, et l'épreuve passe sur nous, stérile, nous laissant ensuite plus faibles et moins proches de Dieu.

Que faut-il donc faire pour conserver, en dépit de la douleur, cette paix productrice de tout bien? Prier d'abord, demander chaque jour à Dieu de nous garder paisibles et de nous donner la joie que rien ne détruit. Chercher sa grâce dans le Sacrement où Il la donne si généreusement : dans l'Eucharistie. Puis, mettre de l'ordre dans ses occupations, dans son âme, dans sa vie; ne jamais laisser les

irritations, les souffles mauvais du dehors, les mesquineries de l'existence faire irruption dans notre âme, au détriment des réalités spirituelles. Remplir tellement notre âme des choses qui, seules, sont dignes d'elle ; vivre dans une union si étroite avec Dieu, si proches du Cœur du Christ, si pleinement éclairés de l'Esprit-Saint, que notre être extérieur en soit transformé et que nos paroles, nos actes, notre attitude même ne soient que l'expression de nos plus intimes convictions, de notre vie spirituelle. Et enfin, faire de notre souffrance, devenue féconde par la libre acceptation et par le don que nous en faisons en faveur d'autrui, une œuvre vivante et rédemptrice ; nous tenir proches des âmes que Dieu mettra sur notre route et chercher à les comprendre et à les aimer. Voilà, par la grâce divine, les sources de la paix et le moyen de la posséder pleinement.

Et lorsqu'elle sera établie en nous, lorsque notre âme, suivant le mot de Bossuet, « *sera maîtresse du corps qu'elle anime,* » alors nous serons véritablement les disciples de Celui qui a été, par excellence, le Doux et le Pacifique ; nous aurons un cœur d'apôtre et, comme ceux de Galilée, les pêcheurs grossiers devenus pêcheurs d'hommes sous l'impulsion de l'Esprit, nous prendrons aux filets divins beau-

coup de pauvres âmes, ces âmes que le Christ a aimées, pour lesquelles Il a souffert et en faveur desquelles Il nous demande de prier et de souffrir à notre tour.

Alors, nous aurons accompli ce qui est, ici-bas, et avant de posséder l'éternelle et vivante paix, la tâche de chaque chrétien : avancer le règne de Dieu, l'avènement du Christ dans le monde et dans les âmes ; semer dans les larmes et l'effort pour les surnaturelles et définitives moissons.

LA FEMME CHRÉTIENNE

PETIT TRAITÉ

DE LA VIE CHRÉTIENNE DE LA FEMME
COMPOSÉ PAR ÉLISABETH LESEUR POUR SA NIÈCE MARIE
A L'OCCASION DE SA PREMIÈRE COMMUNION

« *Non potest arbor bona malos fructus facere, nec arbor mala bonos fructus facere. Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur, et in ignem mittetur.* »

« Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits ni un mauvais arbre produire de bons fruits. Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

(S. Matthieu, VII, 18 et 19.)

A MA NIÈCE UNIQUE ET CHÉRIE.

A MA FILLEULE,

PAR UN HÉRITAGE PRÉCIEUX ET SACRÉ[1].

A MA PETITE FILLE D'ADOPTION

J'OFFRE CE TÉMOIGNAGE D'UNE PROFONDE

ET CHRÉTIENNE TENDRESSE.

[1] Ce petit traité fut composé par Élisabeth Leseur au lendemain de la mort de sa sœur Juliette, en 1905. Sa sœur était la marraine de la petite Marie et, avant de mourir, elle avait demandé à Élisabeth Leseur de la remplacer auprès de cette enfant qu'elle chérissait. Se reporter à l'*Introduction*, pages 73 et suivantes. (*Note de l'Éditeur*)

LA FEMME CHRÉTIENNE

PETIT TRAITÉ

DE LA VIE CHRÉTIENNE DE LA FEMME
COMPOSÉ PAR ÉLISABETH LESEUR POUR SA NIÈCE MARIE
A L'OCCASION DE SA PREMIÈRE COMMUNION

Il y a longtemps déjà, ma bien-aimée, j'avais formé le projet, dont la pensée seule était une joie, de te consacrer tout particulièrement les mois qui précéderaient ta Première Communion, de te donner à ce moment-là, — le plus doux et le plus décisif de la vie intérieure, — un peu de ce que la grâce divine m'avait accordé, d'entr'ouvrir pour toi ce trésor intérieur que toute âme chrétienne porte en elle et qui s'accroît de nos expériences personnelles, de nos souffrances et d'un contact, chaque

jour plus intime, avec Celui qui s'est nommé Lui-même la Vérité et la Vie.

Je n'étais pas seule à faire ce rêve si doux; une autre âme, plus haute et plus belle que la mienne, l'avait eu aussi; ta chère marraine avait ardemment désiré ce jour et espéré cette joie d'une union totale de nos âmes, lors de ta première rencontre avec Dieu.

Qui de nous, si nous sommes vraiment chrétiens, dira que son espoir a été trompé et que la Providence n'a pas exaucé son désir le plus intense? Si nous savons nous réfugier une heure dans cette profondeur de notre âme où Dieu vit, et contempler un instant, autant que notre faiblesse le permet, les réalités éternelles, qui de nous ne comprendra tout ce qui se cache de tendresse et d'accomplissement dans cette épreuve plus cruelle, semble-t-il d'abord, en un tel moment, à la veille de cet événement si attendu de ta Première Communion?

Non, mon aimée, pas un de nous ne manquera vraiment à cette réunion de famille. Ce qui serait arrivé si ta marraine avait été loin de toi, dans son lit douloureux, ne se produira pas. Ce qu'elle avait espéré, elle si pleine de foi et d'amour, c'était l'union de son âme et de la tienne, en Dieu. Cette union sera plus grande que la vie ne l'aurait permis. Ici-bas,

beaucoup de choses séparent les âmes; celles qui vivent dans la Lumière Une sont vraiment proches des nôtres; elles nous connaissent et nous pénètrent comme jamais on ne peut le faire ici-bas, où le meilleur, le plus vrai de nous-mêmes reste toujours enfoui dans l'intimité de notre être, tant certaines choses profondes sont intraduisibles en langage humain.

A jamais maintenant, durant toute ta vie et la nôtre, une chère et proche influence nous enveloppera, aidera notre conscience, fortifiera notre volonté, nous obtiendra la paix et la force de remplir notre tâche en ce monde, de faire cette œuvre spéciale que chacun de nous doit accomplir. Ta marraine fera pour toi plus que si elle avait vécu; elle est et restera ta protectrice, et son amour pour toi est plus grand que jamais dans l'Amour Infini où elle vit.

Mais moi, ma chérie, moi qui ne mérite pas le bonheur qu'elle possède et qui, la vie et le cœur tout pleins d'elle depuis des mois, n'ai pu m'occuper de toi, j'éprouve le besoin de te parler, de te transmettre quelques-unes de mes pensées les plus chères et de mes convictions les plus profondes, pensées et convictions qui sont le fruit, par la grâce divine et sous son impulsion, d'années d'efforts, de réflexions, de prières et de travail personnel. Tout ce que j'ai de meilleur en moi, je le dois à Dieu

Seul, dont l'action continue et paternelle est tellement visible dans ma vie que, en dépit de grandes épreuves et de cette dernière, la plus grande de toutes, je puis Lui adresser une action de grâces fervente et que je dois essayer de transformer à l'avenir, à son service, et mon âme et ma vie.

Si tu le veux bien, je te parlerai de ta Première Communion et surtout de ce qui la suivra, c'est-à-dire de la vie chrétienne, de ce que tu pourras et devras faire pour devenir une âme véritablement forte, pour faire de ta vie une œuvre féconde et pour transmettre à d'autres, suivant la grande loi de solidarité chrétienne, ce qui t'aura été donné.

Saint Pierre parlant de Notre-Seigneur dit « *qu'Il a passé en faisant le bien* ». Heureux ceux qui, à l'heure où tout s'achève et tout commence, auront le sentiment d'avoir semé un peu de lumière et d'amour parmi leurs frères et, suivant un mot que ta marraine aimait, « *d'avoir en s'élevant eux-mêmes fait monter le niveau de l'humanité.* »

Tu arrives au moment où, dans une mesure que chaque année augmentera, tu pourras faire du bien ; au moment décisif où tu feras de la vie, ou bien ce que trop de gens en font : cette chose vague, sans but, sans forte discipline morale, inutile et par conséquent nui-

sible, car la neutralité n'existe pas quand il s'agit du bien; ou, au contraire, cette chose belle, harmonieuse, consciente, qui sème pour la terre et prépare pour l'Éternité les bienfaisantes moissons. Tout être humain est une force incalculable et porte en lui un peu de l'avenir. Jusqu'à la fin des temps, les paroles et les actes que nous produisons chaque jour porteront des fruits, bons ou mauvais; rien ne se perd plus de ce que nous avons une fois donné de nous-mêmes; transmises à d'autres êtres et à d'autres âmes, elles iront, ces paroles et ces œuvres, faire du bien ou du mal aux plus lointaines générations. C'est pourquoi la vie est une chose sacrée, et c'est pourquoi nous ne devons pas la traverser à l'étourdie, mais comprendre sa valeur et l'organiser de telle sorte qu'après nous la somme du bien soit augmentée en ce monde.

Ta Première Communion est le premier pas sur cette route du bien; je t'en parlerai peu. D'autres te diront mieux que moi, et tu verras bientôt toi-même, ce qu'est cette mystérieuse rencontre, cette union, à laquelle rien ne peut se comparer, de l'âme et du Christ Jésus. Plus tard, tu goûteras mieux encore ce que ce contact divin apporte de force et de joie; tu comprendras que tous nos bonheurs humains, toutes nos douleurs, tous nos repentirs se

transforment dans le Cœur de Celui qui, Seul, pardonne, console et pacifie. Cette vraie Communion, au sens exact du mot, cette vie communiquée par Dieu même, tu en feras l'expérience personnelle, et rien de ce que je pourrais t'en dire ne vaudrait cette expérience-là. Je te dirai simplement que si j'ai pu supporter, sans défaillir sous le fardeau, les souffrances de ces derniers mois, terminées par un tel déchirement, c'est que j'ai puisé la force à sa source même, dans l'Eucharistie et dans l'union avec Jésus-Christ.

Mais après ta Première Communion, après avoir reçu le sacrement de Confirmation qui apporte les lumières et les dons de l'Esprit, tu commenceras vraiment la vie, et je voudrais, dans la mesure où ma faiblesse me le permet, te dire ce que je souhaite que soit pour toi cette vie.

Humainement, j'espère (et c'est ma prière constante) qu'elle sera heureuse et que tu connaîtras toutes ses douceurs; j'espère que tu seras un jour une femme et une mère, que tu auras un mari digne de toi, aussi parfait que ton cher papa et que ton oncle Félix et que tu transmettras à de petits enfants les exemples et les enseignements qui t'auront été donnés. J'espère que tu auras une belle santé, ce don précieux que les souffrances de

ta chère marraine et ses prières t'obtiendront, je le crois. J'espère enfin que tu vivras très vieille et que, suivant les paroles de la liturgie du Mariage, « *tu verras les enfants de tes enfants jusqu'à la quatrième génération.* »

Mais ce n'est pas de cet aspect tout humain de ta vie que je veux t'entretenir ; c'est de la vie plus haute de l'âme, et de la répercussion que cette vie intérieure aura sur tes actes et sur tes semblables.

Une chrétienne, au premier abord, est un être comme les autres. En effet, en tout individu, il y a l'être pensant, l'être raisonnable, éclairé par cette lumière naturelle qui est le premier degré de l'intelligible divin, comme tu l'apprendras plus tard de saint Augustin. Cette lumière est celle dont saint Jean dit « *qu'elle éclaire tout homme venant en ce monde* » ; ceux qui n'en ont pas connu d'autre seront jugés par Dieu à cette lumière-là. Nous la possédons aussi, et elle nous conduit jusqu'à ces limites où commence la Lumière de la Foi, jusqu'à ce point extrême qui faisait dire à Pascal : « *La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinite de choses qui la surpassent.* » C'est cette Lumière de la Foi qui venue directement de Dieu forme l'être surnaturel et donne à nos actions, en apparence semblables à celles des

autres, une fin qui n'est pas celle des autres et une valeur incomparable pour nous et les âmes. Notre vie sensible et notre vie raisonnable ne diffèrent en rien de celles de nos frères en humanité, mais il y a « au delà », — et non « à l'encontre » de ces deux vies, (comme trop de gens se l'imaginent), — une vie supérieure, dont le rayonnement s'étend sur tout le reste de notre « moi », le transforme, lui impose des mobiles d'action, surnaturels comme elle-même, et façonne notre vie extérieure à l'image de notre être intime, dans une harmonieuse unité.

Cette lumière surnaturelle ne porte jamais ombrage à l'esprit humain, à la science, puisque, tout en projetant sur eux ses rayons et en les éclairant d'une façon plus intense, elle leur est supérieure, extérieure pour ainsi dire, et que, brillant en tous les esprits, les plus humbles comme les sublimes, elle atteint en eux l'âme et leur donne, avec une raison de vivre et d'agir, le sens de la souffrance, l'explication de la mort, leur révélant aussi la beauté et l'utilité de notre action en ce monde et sa surnaturelle fécondité.

Il n'y a pas une science chrétienne, il y a la science tout court, la même pour tout homme, croyant ou non. Mais il y a des savants chrétiens qui, se servant dans le

domaine scientifique des méthodes communes à tous, dépassent ensuite ce domaine sensible et atteignent, par une méthode tout autre et conforme à son objet, ces mystérieuses réalités qui sont le tout de l'homme et qu'il cherche à entrevoir derrière le voile qui les lui cache, jusqu'au jour où, dans l'éternité, il contemplera enfin la Lumière Une de la Vérité.

Le chrétien est donc, en un sens, l'homme complet puisque son champ de pensée et d'action peut être aussi considérable que celui du plus grand savant, — cela dépend de ses facultés intellectuelles, — et qu'en même temps le domaine de l'Infini et de l'Éternel lui est ouvert, lui révélant, non plus seulement le monde des sens, la connaissance de ce qui se transforme et passe, mais aussi ce monde, infiniment plus vaste et qui demeure, de l'âme humaine et de Dieu.

Cette vie de la foi, de la foi comprise non comme une adhésion passive de l'esprit, mais comme une acceptation, une vivante assimilation à notre être de vérités qui le dépassent et qu'une expérience constante, suggérée et guidée par la grâce, a fait pénétrer en lui, cette vie, tu la posséderas, et, dès maintenant, elle va commencer en toi.

Ce que d'autres ont reçu et qu'ils te transmettent comme on le leur a transmis à eux-

mêmes deviendra pour toi réel et vivant. Tu seras un anneau de cette longue chaîne que la tradition chrétienne déroule lentement et qui durera jusqu'à la fin des temps, et tu enrichiras, dans une mesure plus ou moins grande, la conscience collective chrétienne, par tes efforts, tes énergies et tes sacrifices.

A cette grande tâche qui s'impose à chacun de nous, à ceux du moins qu'inspire la foi, tu dois te préparer dès maintenant. Comme chrétienne et au point de vue pleinement chrétien; étant données, d'autre part, les circonstances dans lesquelles le Christianisme se trouve jeté, ton devoir se présentera sous plusieurs aspects. Un chrétien a toujours le même but, le même idéal, dans tous les temps, parmi toutes les races, et quels que soient les événements, mais les circonstances l'obligent à varier ses moyens d'action et la forme de son apostolat. Actuellement le devoir chrétien se présente sous le triple aspect : intellectuel, familial, social. Je n'ajoute pas religieux, parce que ces divers aspects ne sont que des faces différentes du devoir religieux qui s'impose à nous.

Tu auras, dans la société où tu vas vivre, un devoir intellectuel à pratiquer, et, plus que jamais, celui-là est important. Il faut que tu sois une femme de valeur, instruite, et que,

l'esprit largement ouvert à tous les souffles du dehors, tu saches démêler à travers même les incohérences ou les variations des idées et des systèmes ce que chacun d'eux renferme de vrai ou de fécond, cette « *âme de vérité* », comme disaient les Pères de l'Eglise, que ces systèmes portent en eux et qu'il ne faut pas laisser périr. N'aie jamais peur des mots et va toujours plus loin que les apparences. Mais pour cette patiente recherche de la vérité, pour cette grande équité que nous devons avoir envers les hommes et envers les idées, il faut une droiture d'esprit, une lucidité de jugement et une solidité de doctrine que tu acquerras peu à peu, et cela d'autant mieux que tes convictions se feront plus conscientes.

Donc une culture sérieuse ; rien de superficiel, de mesquin, non seulement dans tes études littéraires ou scientifiques, mais aussi dans la connaissance « intellectuelle » que tu dois acquérir du Christianisme et des choses chrétiennes. Je suis parfois effrayée de voir à quel point la majeure partie des femmes ignorent tout de la religion dont elles font profession. Son esprit même leur demeure totalement étranger ; ses dogmes si impérissablement vivants semblent un poids mort qu'elles traînent après elles ; et l'effroyable

étroitesse de leur vue en matière de doctrine montre à quel point le Cœur du Christ a cessé de battre pour elles sous le voile des rites et des symboles. Elles ont même perdu le sens de cette merveilleuse liturgie catholique qui accompagne le chrétien du berceau à la tombe et qui est faite de tous les plus beaux élans humains surgis à travers les âges sous l'impulsion de l'Esprit-Saint. Elles sont cette chose navrante, ce corps dépourvu d'âme, qu'on appelle une femme « pratiquante », et non ce résumé de toute noblesse d'esprit, de toute beauté intérieure, de toute activité d'âme que devrait être une chrétienne.

Ne crois pas, au moins, qu'en te disant cela je veuille condamner les pratiques religieuses. Rien n'est plus loin de ma pensée ; mais les pratiques de piété ne doivent jamais être que la manifestation d'un état profond de l'âme ; il faut que nous soyons d'abord bien pénétrés de la Vérité qu'elles nous aident à faire vivre en nous, de l'harmonie de ce grand tout qu'est l'Église, de la vitalité et de l'efficacité des dogmes chrétiens et de la valeur morale et sociale de la doctrine catholique. Je souhaite, ma bien-aimée, que tu sois au point de vue intellectuel une chrétienne consciente et que tu saches les raisons profondes de ta foi, les motifs que tu as d'espérer et d'adorer.

Alors, quand ton esprit se sera élevé peu à peu au niveau de toutes les grandes pensées que le catholicisme nous présente, tu apporteras dans les manifestations extérieures de ta piété une réelle élévation et tu repousseras loin de toi tout ce qui pourrait donner à penser aux autres, à ceux qui ne croient pas, que les chrétiens sont des êtres singuliers et d'esprit étroit. Saint Vincent de Paul a dit ce mot exquis : « *Les pratiques évangéliques ne doivent pas plus charger un chrétien que les oiseaux ne sont chargés de leurs ailes : les unes et les autres font quitter la terre et élèvent au Ciel.* »

Dans les connaissances humaines tu t'efforceras aussi d'augmenter ton savoir ; je te voudrais très instruite, savante même, le mot ne m'effraye pas, malgré Molière dont les savantes ne sont que de sottes pédantes. A notre époque, une « savante » peut faire beaucoup de bien. Et puis il y a des devoirs pour l'esprit, et c'en est un d'augmenter la somme de ses connaissances, d'élargir son horizon intellectuel, et d'être apte un jour à remplir à la fois son rôle de mère et son devoir envers la société au milieu de laquelle on vit et qui a besoin des lumières de tous, si faibles soient-elles. Quand on travaille non pour une satisfaction vaniteuse, mais pour fortifier son

esprit et faire profiter les autres de son labeur, on peut être sûr que ce travail sera fécond et que Dieu le bénira. Un jour, tôt ou tard, il portera des fruits que nous ne soupçonnons pas ; encore une fois, rien ne se perd de nos efforts désintéressés ou généreux.

Le second devoir qui se présentera à toi est le devoir familial ; celui-là, certes, n'est pas nouveau, mais il est si grand, si important, que je veux t'en parler encore. Avec l'Église, je crois que tout l'édifice de la vie morale, nationale, sociale, repose sur la famille ; je crois que tout ce qu'on fait pour elle augmente la grandeur et la force des races et des sociétés et qu'elles sont, au contraire, à jamais ébranlées le jour où l'on s'attaque à la pierre angulaire de l'édifice : la famille.

Tu travailleras donc à fortifier partout et en tous le sens et le respect de la famille. Plus tard, lorsque tu en fonderas une à ton tour, tu feras de ton foyer un centre chaud et vivant d'influence et tu seras la conscience de ceux qui vivront dans ton rayonnement. Tu seras pour ton mari une amie, une compagne, pour tes enfants un guide et l'image de la force morale. Tu posséderas cette chose précieuse dont, avec ta chère marraine, nous avons si souvent parlé et qu'elle a conservée à travers toutes les souffrances : la sérénité, la paix que

en ne nous enlève, ni les épreuves, ni les
ires déchirements, puisqu'elle est de source
ivine et que Dieu la donne parfois en pro-
ortion de la souffrance même, par une de
es mystérieuses compensations, ignorées des
ommes, mais dont Il a le secret.

Alors, et même dès maintenant au milieu des iens, tu t'habitueras, par un effort de chaque our qu'aidera la grâce, à « *posséder ton âme en aix* », à être douce aux événements, aux êtres umains et à la vie même. Savoir sourire est arfois héroïque; que ton sourire, pensif ou oyeux, soit toujours bienfaisant; parmi les tres que tu rencontreras sur ta route, va de référence aux plus faibles, aux plus aigris, ux plus abandonnés, et pourtant, quelles que oient tes épreuves et tes tristesses, sache aussi e « réjouir avec ceux qui se réjouissent », rendre part au bonheur d'autrui.

Toute chrétienne a également une tâche sociale à remplir et, pour toi qui posséderas par ton éducation une valeur réelle, tu devras travailler de toutes tes forces à l'amélioration du sort matériel et moral de tous, surtout de ces masses déshéritées et souvent trompées, mais saines encore, qui sont la grande réserve de notre race et de l'Église. Nous ne devons jamais oublier, vois-tu, la tendre parole prononcée un jour par Jésus à la vue de la foule

accourue autour de Lui : « *J'ai pitié de cette multitude.* » Avec Lui ayons pitié ; aimons ces êtres privés de tant de biens matériels et surtout du Bien suprême qui seul pourrait donner du prix à leurs sacrifices et à leur rude labeur quotidien : la connaissance, l'amour de Dieu et des choses éternelles. Allons à eux non comme des supérieurs ou même des bienfaiteurs, mais comme des frères ; montrons-leur que la grande égalité ne se trouve que dans le Christianisme qui reconnaît en tous les hommes une âme semblable, leur assigne une même fin et leur promet un même bonheur. Prouvons-leur que seule l'Église réalise la fraternité et en fait une loi à ses enfants et que seule aussi, suivant la parole du Sauveur, elle nous assure la véritable liberté. « *Vous connaîtrez la Vérité, et la Vérité vous rendra libres.* »

Plus tard, dans une plus grande mesure, et bientôt, dans la sage proportion que tes parents fixeront, tu pourras t'associer à ces œuvres sociales qui surgissent de toutes parts, en choisissant toujours celles qui sont conçues dans l'esprit le plus élevé et le plus pratique à la fois. Tu apporteras à cette collaboration beaucoup d'esprit de suite, de dévouement et d'énergie, peu de préoccupation du sens propre, de « l'haïssable moi », le sentiment de la discipline nécessaire. Ne sois jamais de

ceux qui veulent être chefs et non soldats, qui volontiers créeraient des œuvres pour eux seuls et n'acceptent que le bien fait à leur manière, suivant leurs procédés. Là comme partout, que ton esprit soit large, ton cœur généreux; accepte les contradictions, les difficultés qui sont la rançon du succès; travaille au jour le jour, sans trop chercher à voir le résultat, sûre que Dieu fera quelque chose de ton effort. Sois persuadée, cependant, que pour t'occuper avec fruit des questions si importantes aujourd'hui, en cette période de transformation que nous traversons, pour travailler à l'instauration d'un nouvel ordre social chrétien, il faut s'y préparer par une étude sérieuse de ces graves problèmes et apporter à leur essai de solution une grande prudence en même temps que la hardiesse qui convient à des chrétiens. Les catholiques n'ont pas peur de la démocratie; ils savent que l'Église a baptisé, transformé, civilisé les barbares, et que nos masses populaires portent en elles un germe chrétien qui peut croître et devenir l'arbre aux larges branches. Ils aiment ces âmes sœurs dont ils veulent faire des âmes chrétiennes Dussent-ils se faire traiter de « socialistes » et de « révolutionnaires » par des esprits chagrins, ils continueront leur œuvre de progrès social, en se disant qu'après tout on

peut accepter d'être socialiste avec saint Thomas d'Aquin ou révolutionnaire avec les Pères de l'Église, et que ceux qui ne font rien peuvent seuls espérer ne pas voir accoler à leur nom d'épithètes désobligeantes. Mais à ce prix-là, quel catholique digne de ce nom voudrait les éviter?

C'est un regard bien rapide que nous jetons, en ce moment, toi et moi, sur l'ensemble de la vie chrétienne. Il serait tout à fait incomplet si je ne te parlais de deux choses graves et saintes, tristes à contempler si une lueur divine ne les illuminait, et qui sont pour le chrétien : l'une, un acheminement vers une vie plus haute, et l'autre la porte ouverte sur la seule véritable vie. Je veux parler de la souffrance et de la mort.

Jamais, je te l'assure, pour une âme vraiment évangélique, l'attente de la souffrance et la pensée de la mort ne jetteront une ombre trop épaisse sur la vie. Les plus forts, ceux qui affrontent d'un cœur vaillant les luttes, les déchirements et les épreuves, ceux qui savent sourire à la mort et en faire pour eux et pour les autres une suprême oblation, ce sont les êtres qui, une fois pour toutes, ont compris que la souffrance est intimement mêlée à notre vie, qu'elle est la loi divine et la bonne ouvrière de rédemption et de sancti-

fication, et que la mort détruit seulement la douleur. Ceux-là savent d'une foi tranquille que Dieu Seul est Beauté, Vérité, Amour, que la mort est le chemin qui mène à Lui, et, en Lui, à la plénitude de bonheur et de vie, et que c'est en Lui aussi que nous retrouverons pour ne jamais les perdre les bien-aimés qu'Il a rappelés avant nous.

Comme tout le monde, le chrétien souffre, mais il ne souffre pas comme tout le monde, « *comme ceux qui n'ont pas d'espérances.* » Les nôtres sont bien grandes et belles, ma chérie, et outre le bonheur que l'épreuve nous prépare, nous avons, pour nous aider à la supporter, le dogme catholique de la Communion des Saints.

De ce dogme je te dirai, ainsi que je l'ai fait pour l'Eucharistie, que tu le connaîtras seulement lorsque tu l'auras, pour ainsi dire, vécu. Par lui, il s'établit une douce communication, un échange mystérieux de mérites et de prières entre tous les enfants de Dieu : ceux qui ont déjà reçu leur récompense, ceux qui se purifient encore, et ceux qui luttent ici bas. Nos sacrifices, nos actes, nos efforts portent en eux, lorsqu'ils ont une fin surnaturelle, une force purifiante et sanctifiante dont nous pouvons disposer en faveur de nos frères, vivants et morts. Et cela est ineffa-

blement beau et consolant de sentir, en pleurant, que nos larmes retombent peut-être sur une âme aimée ou lointaine pour l'apaiser ou la transformer, que nous ne souffrons ou n'agissons pas pour nous seuls, ce qui, ainsi que le disait ta marraine, « *ne serait pas suffisant.* » Elle a beaucoup souffert et offert pour vous nombre de ses souffrances. Nous ne saurons que dans l'éternité, à l'heure des intimes révélations, tout ce qu'elle vous aura ainsi obtenu et par quelles épreuves vous ont été acquises la foi, la vie chrétienne; et peut-être aussi les joies humaines qu'elle n'a pas connues.

Nous mourrons tous; mais puisque tu es chrétienne, tu ne craindras pas la mort et tu te souviendras que le meilleur moyen de la préparer c'est de vivre et d'agir chrétiennement. Tu te diras qu'elle est le retour de l'enfant vers son Père, de la créature vers son Dieu et que par elle seule nous pouvons posséder enfin le bonheur et toutes ces réalités d'au delà dont les tendresses et les joies de la terre ne sont que l'ombre.

Et maintenant, enfant chérie, quand on t'aura lu une fois ce petit écrit que les circonstances me forcent d'abréger et auquel tu ne comprendras en ce moment que peu de choses, tu le mettras de côté et tu te hâteras de l'oublier. Tu retourneras, avec une âme transformée par la pre-

mière visite du Sauveur, à ton travail, à tes jeux, à tes efforts de chaque jour, et mon humble cahier reposera, oublié, dans un coin.

Mais dans quelques années, quand tu deviendras une jeune fille, plus tard aussi aux heures de souffrances ou de joie, ou lorsque tu auras besoin d'une inspiration spéciale, tu le reprendras, j'espère, mon humble petit cahier. Tu y trouveras, à défaut de mérites extérieurs, la trace et comme le reflet d'un cœur qui t'aime ; tu sentiras un peu de ma tendresse t'envelopper et, si Dieu le permet, un peu du contenu de mon âme passera dans la tienne. Alors, si tu te sens consolée, fortifiée, si, après l'avoir lu, tu aimes mieux tes frères humains et tu fais un acte de foi et d'amour plus intense, je pourrai ici-bas ou dans les joies éternelles, si je les ai atteintes, chanter un cantique d'actions de grâces et dire avec une reconnaissance infinie : « *Seigneur, Vous m'avez éprouvée par la souffrance ; Vous m'avez refusé ou retiré bien des joies de la terre, mais Vous m'avez tout rendu au centuple, puisque Vous m'avez révélé, avec votre Amour, la douceur des tendresses humaines et puisque Vous avez permis que je fasse un peu de bien à l'enfant que j'ai tant aimée et que notre Juliette m'avait, en quelque sorte, confiée avant de retourner à Vous.* »

LE CHRÉTIEN

PETIT TRAITÉ

DE LA VIE CHRÉTIENNE DE L'HOMME
COMPOSÉ PAR ÉLISABETH LESEUR POUR SON NEVEU ANDRÉ D...
A L'OCCASION DE SA PREMIÈRE COMMUNION

« *Beati qui custodiunt judicium, et faciunt justitiam in omni tempore.* »

« Heureux ceux qui observent la justice et qui font le bien en tout temps. »

(Ps. cv, 3.)

A MON CHER FILLEUL,

AU FILS DE MON CŒUR

J'OFFRE UN PEU DE MON ÂME

QUI SERA TOUJOURS

OUVERTE A LA SIENNE.

LE CHRÉTIEN

PETIT TRAITÉ

DE LA VIE CHRÉTIENNE DE L'HOMME
COMPOSÉ PAR ÉLISABETH LESEUR POUR SON NEVEU ANDRÉ D...
A L'OCCASION DE SA PREMIÈRE COMMUNION [1]

Mon cher enfant,

Nous avons traversé ensemble, au mois de Mai dernier, des heures inoubliables. Pour a première fois tu as reçu, toi petit enfant bien imparfait encore, la visite de ton Dieu, et nous avons eu ce bonheur de nous unir à toi dans ce grand acte unique et fécond de la Communion.

Tu n'as pas été seul à la Sainte Table, j'en ai la confiance. Avec la Sainte Vierge qui bénissait ton cœur d'enfant, avec ton ange

[1] Elle eut lieu le 17 mai 1906. (*Note de l'Éditeur.*)

gardien qui priait pour toi, une âme bénie, heureuse de cette joie que rien ne peut plus lui enlever, une âme pleine de tendresse t'accompagnait près du Tabernacle. Et pendant ton action de grâces, une de ces prières auxquelles Dieu ne refuse rien était faite auprès de toi, pour toi, par celle qui t'a tant aimé, qui t'aime maintenant plus que jamais.

Peut-être, (c'est ici le grand mystère de l'au delà, de la puissante Communion des Saints,) peut-être à cette heure où commençait vraiment pour toi la vie profonde de l'âme, ta chère tante Juliette, rappelant à Dieu quelques-unes de ses souffrances[1], éteintes maintenant, mais à jamais fécondes, Lui a-t-elle demandé en échange pour toi la grâce d'être toujours un chrétien, mieux encore un apôtre. Tu comprendras plus tard que les âmes comme celles de ta chère petite tante sèment par leurs épreuves de la sainteté dans d'autres âmes. Lorsque tu seras un homme, un chrétien, tu sentiras que le bien accompli par toi est la fleur poussée sur un sol fertile, qu'une autre avait arrosé de ses larmes, cultivé par son douloureux labeur.

Dieu veuille permettre, bien que cette offrande ne vaille pas celle de notre Juliette, qu'une part des tristesses de ma vie, adoucies

[1] Voir plus loin Une Ame. (*Note de l'Éditeur.*)

par tant d'affections, retombe aussi sur toi en grâces intimes, en paix, en salut, et que ma prière constante appelle sur toi toute la lumière divine, la plénitude de la vie surnaturelle.

Je veux te laisser, lorsque j'aurai été t'attendre au cher et définitif rendez-vous, un souvenir des jours bénis de ta Première Communion, un souvenir aussi de ta marraine dont tu ne sais pas encore toute la tendresse. C'est pourquoi je joins au petit cahier de retraite[1] ces pages que je te demande de conserver, de relire parfois aux heures de joie ou de tristesse, surtout aux heures de doute ou de tentation.

Mon cher enfant, la parole prononcée par le Saint-Père et que M. le Curé de Saint-Louis d'Antin[2] vous a répétée au premier jour de la retraite, cette parole : « *Orare et laborare*[3], » doit être la devise de toute ta vie.

Si tu sais la comprendre, la pratiquer, si tu mets dans ton existence ces deux choses saintes :

[1] Élisabeth Leseur accompagnait son neveu aux instructions de la retraite de la Première Communion, et prenait des notes qu'elle rédigeait ensuite pour lui sur le petit cahier auquel elle fait ici allusion. Cette rédaction n'était donc pas une œuvre personnelle, aussi n'est-elle pas publiée dans le présent volume. Voir l'*Introduction*. (*Note de l'Éditeur*.)

[2] Monsieur l'abbé Quignard. (*Note de l'Éditeur*.)

[3] Ce qui veut dire « Prier et travailler. » (*Note de l'Éditeur*.)

la prière et le travail, sois sans crainte ; ta vie sera utile, ta mort bénie, et tu traceras au cours des siècles un long sillage bienfaisant.

Prier, c'est-à-dire croire, adorer, accepter pour son existence une fin surnaturelle, vivre non seulement de la vie du corps, mais de celle de l'esprit, faire passer Dieu avant les hommes, les hommes avant soi-même, soi-même avant les choses du dehors, avant tout ce qui périt et n'a pas la valeur de notre âme immortelle. Prier, c'est-à-dire demeurer dans une union constante, paisible, forte avec Dieu, juger toutes choses du point de vue divin et jeter si tranquillement l'ancre dans l'éternité que plus jamais les traverses, les luttes inévitables, l'action continue ne puissent troubler notre âme, la ramener en bas.

Ne crois pas qu'en te parlant ainsi de vivre par avance dans l'éternité j'oublie que, futur citoyen du Ciel, tu es actuellement un petit citoyen de la terre et que je te pousse à négliger les devoirs humains. Non, lorsque notre vie est établie sur le fondement solide de la foi, lorsque la grâce nous soutient chaque jour, non seulement nous savons demeurer sur le sol terrestre, apporter notre pierre à l'édifice social, mais encore nous pouvons jouir des douceurs et des affections de l'existence à un degré que ne connaissent guère ceux qui ne

nettent pas un peu d'éternité dans leurs ten-
lresses et dans leur bonheur. Rien d'humain
ıe nous est étranger, et nous avons ce privi-
ège précieux d'être un enfant de la race ter-
estre, un fils de l'homme, en même temps
ju'un membre de la race céleste, un fils de
)ieu.

D'ailleurs, la première partie de la devise
jui sera tienne, n'est-ce pas, a pour complé-
nent nécessaire la seconde. La prière appelle
'action, comme l'action a besoin de la prière
ɔour l'inspirer et la diriger. *Orare!* Oh! oui,
ɔrions, prions beaucoup. *Laborare!* Travail-
ons avec courage, toujours, pour nous-mêmes,
ɔour nos frères, pour Dieu.

Je veux te dire en quelques mots comment,
lans ta vie, la prière et le travail devront
xister ensemble, ne jamais être séparés, et ce
jue devront être pour toi aux trois grandes
tapes de ta carrière ici-bas la piété et le
abeur combinés.

En ce moment, et pendant un temps plus ou
noins long suivant les circonstances, tu vivras
ncore au point de vue chrétien dans le rayon-
ıement de ta Première Communion. Profite
ɔien de ce temps; ce que tu armeras ainsi ce
ıe sera pas ton intelligence, mais ton cœur;
es provisions que tu feras alors te permettront
ɔeut-être de traverser sans t'anémier et dépé-

rir les périodes difficiles qui t'attendent, je le dis à regrets mais avec certitude. Accumule en toi des réserves de piété, de foi humble et confiante, de charité intense, de bonté. Tu verras un jour que je ne t'ai pas trompé et qu'aux greniers de son cœur il faut avoir abondance de grains pour ne pas mourir de faim en la mauvaise saison.

Passons donc sans nous y arrêter sur cette période de ta vie ; plus tard, tu reviendras vers elle avec bonheur, et ton regard ému se reposera sur ces jours où le grand chrétien que tu seras alors n'était encore qu'un petit enfant innocent et bien pieux.

Que durera-t-elle, cette période de ton existence ? Je ne le sais. Un an, deux ans, un peu plus peut-être, pas beaucoup plus sûrement. Ensuite, trop vite au gré de ta chère maman, au nôtre, commencera l'ère de la transformation morale, de la vie personnelle, l'ère des efforts, des tentations, de la lutte.

Car, à quoi bon le nier ou chercher à te le dissimuler? sous bien des formes, aussi variables que le mal lui-même, tu connaîtras la tentation et, (si tu veux vaincre,) l'âpre lutte d'où l'on sort fortifié, préparé à la tâche voulue de Dieu, à ce qui doit être dans le sens exact du mot : la vocation. Il y a pour un jeune homme, — et c'est une pensée que je voudrais graver

lans ton esprit, — il y a pour un jeune chré-
ien une époque absolument décisive à l'égard
le son être physique et moral, de son avenir
errestre et éternel.

Pour qui veut seulement sauver son âme,
ans plus d'ambition supérieure, il est toujours
ermis de se confier à la divine miséricorde,
t ceux mêmes qui ont gaspillé les dons de la
ature et de la grâce peuvent espérer devenir
es ouvriers de la onzième heure, si toutefois
ette heure-là sonne pour eux.

Mais toi, fils et petit-fils de chrétiennes, pour
equel ta chère tante Juliette a souffert et dont
lle a désiré mieux que le strict salut person-
el, tu peux être saintement ambitieux. Tu
lois devenir, non pas un traînard de l'armée
hrétienne, mais un de ces vaillants, un de
es conducteurs d'hommes qui les entraînent
rès loin et plantent le drapeau, c'est-à-dire la
Croix, un peu partout dans le monde et dans
es âmes.

Donc, lorsque viendra la crise décisive dont
e parle, tu te souviendras que l'heure est grave,
que ton avenir, l'avenir par toi de beaucoup
l'autres, est en germe dans tes efforts et tes
lécisions d'alors.

Cette crise peut prendre deux aspects diffé-
ents : crise extérieure, tentations humaines;
crise intime de l'esprit et de la foi. Et je crois

pouvoir te dire qu'à moins d'une grâce bien spéciale et bien rare la tentation se présentera à toi sous ces deux formes.

Lutte contre le monde extérieur d'abord, contre les suggestions mauvaises, les camaraderies nuisibles, lutte contre cette chose terrible à laquelle si peu résistent : l'ironie. Savoir résister à un sourire de dédain est le signe de la complète force morale. Je redoute plus pour toi, cher petit, le camarade qui raille que celui dont l'attaque se fera brutale ; le second te révoltera, le premier te troublera, et ce trouble est souvent le premier indice de la défection.

Plus tard, si Dieu le permet, je traiterai plus longuement, en vue de mes chers neveux, ce délicat sujet. Pour le moment, je veux seulement te dire que toute pensée, tout acte que tu craindrais de faire connaître à ta chère maman peut être considéré par toi comme mauvais. C'est le grand critérium. En même temps, je veux te recommander de ne jamais craindre de t'ouvrir à ta mère de tout ce qui pourra te troubler ou te surprendre ; elle peut, cette chère mère, tout comprendre, tout partager, tout expliquer ; elle le fera toujours, et cette tendre confiance t'épargnera, sois-en sûr, bien des défaillances, bien des fautes.

Venons à l'autre forme que prendra la crise

morale dont nous parlons : la forme intellectuelle.

Il viendra un moment où tu subiras, plus ou moins brusquement, le choc des doctrines, des négations. Si le choc n'est pas brutal, tu éprouveras cependant l'influence de l'atmosphère intellectuelle de ton temps ; tu aspireras, sans en avoir peut-être conscience, l'air qui enveloppe notre jeunesse contemporaine, et un jour tu seras étonné de t'apercevoir que tu es intoxiqué, que tu respires mal dans l'air de la foi ; tu sentiras que la vie extérieure de ta piété ne répond plus à l'état profond de ton âme et, sans doute, surpris, découragé, tu seras tenté de laisser là cette enveloppe gênante, te semblera-t-il, pour le libre essor de ton intelligence.

Peu d'esprits, surtout parmi les esprits d'hommes, échappent à cette crise de la foi ; peut-être ne faudrait-il pas le regretter si de pauvres âmes ne sombraient irrémédiablement dans la tourmente. Ceux qui franchissent, grâce aux secours dont je te parlerai, grâce surtout à l'appui divin, ce dangereux passage, ceux-là possèdent ensuite la virilité de l'esprit, connaissent la foi véritable. Ils ont ce que sainte Thérèse appelait « *la connaissance expérimentale* » des choses surnaturelles ; ils savent le domaine de la foi et comment il est dif-

férent du domaine scientifique, le prolongeant pour ainsi dire et possédant des méthodes, des expériences qui lui sont propres. Ils atteignent cette stabilité dans la foi, cette sûreté de vision intérieure, cette puissance de charité que Dieu donne Seul lorsque nous l'avons méritée par notre labeur préalable et par notre humble bonne volonté. Ces êtres-là sont des forts, des apôtres ; un seul d'entre eux modifie tout autour de lui : la famille, la société, les cœurs. Tu seras, n'est-il pas vrai, un de ces forts, non un lâche et un mou, comme il en est trop malheureusement parmi ceux qui portent le nom de chrétien.

Mais avant d'atteindre ce résultat, il faudra affronter la lutte, et nous devons parler des moyens à employer pour traverser, sans dommage pour ton âme, la crise qui lui donnera la foi consciente et pleine.

Avant tout, n'oublie pas ceci : tu as, proche de toi, un cœur maternel auquel tu pourras toujours ouvrir ton cœur ; n'hésite pas à lui dire les pensées qui visitent ton esprit, les doutes qui pourront surgir, les périodes mauvaises que tu seras peut-être appelé à traverser, tout ce qui concernera ta vie morale et spirituelle. N'oublie pas aussi que je tiens à ta disposition le résultat de mes expériences, le fruit d'un long travail intérieur, de toute

une œuvre sainte accomplie en moi par Dieu, sans aucun mérite de ma part. En me refusant un fils semblable à toi, je crois qu'Il a voulu faire de moi la mère spirituelle de ton âme chérie, d'autres âmes peut-être aussi; Il m'a préparée à cette tâche en me donnant l'expérience des choses spirituelles, en me mettant en contact avec toutes les négations, toutes les hostilités, toutes les indifférences. Par la grâce divine, le monde intérieur et le monde du dehors m'ont donné une foi que rien ne peut plus détruire ; je le dis humblement, mais avec confiance, puisque Dieu ne se retire jamais le premier et puisque je ne pourrais plus vivre sans Lui maintenant, après avoir connu la réalité de sa présence et le bonheur qu'Il apporte avec Lui.

Je te demande donc de venir à moi chaque fois qu'un conflit apparent se produira entre ton intelligence et ta foi ; si tu savais combien il faut peu de chose parfois pour dissiper les nuages de l'esprit et quelle belle harmonie peut régner entre toutes les puissances de notre être lorsque, poussant les connaissances humaines à leurs dernières limites, celles du moins que chacun de nous peut atteindre, nous franchissons ensuite cette peu lointaine barrière pour entrer dans le domaine de l'infini et de la vie surnaturelle. Rien sur terre n'est

aussi beau que cette alliance de la raison humaine et de la foi, de la science terrestre et de la science divine, de la vie surnaturelle intense et de la vie extérieure la plus active, entièrement consacrée au bien. L'homme qui atteint cette belle unité de tout son être est véritablement un fort ; il acquiert sur d'autres êtres une puissance dont nous ne pouvons calculer la portée, il agit par son seul contact, par son exemple. Tout simplement, sans aucune préméditation peut-être, dans le milieu où Dieu l'a placé, au gré des circonstances voulues par la Providence, il est : l'apôtre, dans toute la grandeur et la beauté de ce mot, dans toute sa force aussi.

Pour franchir sans dommage pour ton âme cette décisive crise de la transformation physique, intellectuelle, spirituelle, que tu traverseras dans quelques années, deux moyens sont a ta portée. Il n'en existe pas d'autres, aussi bien au point de vue humain qu'au point de vue surnaturel, mais le premier est tout-puissant, et le second, empruntant au premier la meilleure part de sa force, te sera bien utile aussi.

Ces deux moyens-là s'appellent la *prière* et le *travail.*

En face de la tentation, du doute, de la lâcheté, il ne faut pas discuter, hésiter, donner

prise à l'ennemi, mais bien se jeter à âme perdue dans le sein du bon Dieu, implorer, nous les baptisés, les confirmés de la foi, les fils de la lumière, cet Esprit qui est Amour et Vie et qui ne refuse jamais de luire pour ceux qui L'appellent en eux par une prière fervente. Je t'ai déjà dit que la vie raisonnable et la vie surnaturelle n'impliquaient pas les mêmes méthodes et ne s'alimentaient pas aux mêmes sources : l'âme vit par la prière comme l'intelligence se nourrit d'aliments intellectuels et le corps de substances matérielles ; elle dépérit lorsque lui manque la chaleur divine, comme le corps meurt faute de nourriture et l'esprit faute de culture ; on l'a bien dit : « *la prière est la respiration de l'âme en Dieu* » ; ne perdons jamais le souffle par abandon de cette prière intérieure qui appelle en nous la grâce et nous fait vivre.

Le travail, un travail sérieux, préparé par la prière et soutenu par elle, t'aidera à franchir heureusement ces premières années de la jeunesse, qui sont, je le répète, absolument décisives. Commence à préparer ta carrière future par des études solides ; peu importent les brillants succès, dus parfois à une extrême facilité et qui n'impliquent pas toujours l'effort soutenu et l'énergie. Travaille avec conscience, « *faisant ce que tu fais,* » suivant le mot des

anciens. Sois bien persuadé qu'il y a là pour toi un devoir absolu. Le Christianisme a besoin d'être représenté par des hommes de valeur; dans le monde peu de gens sont capables de juger une doctrine elle-même; beaucoup la voient à travers ceux qui la représentent, et le meilleur moyen de faire apprécier et aimer le Catholicisme est peut-être de montrer simplement par son exemple ce qu'est un catholique.

Tu prouveras, une fois de plus, qu'on peut être un homme savant ou cultivé tout en demeurant le chrétien le plus humble et le plus fervent. La fermeté de tes convictions unie au respect délicat des consciences contribuera peut-être à faire tomber l'absurde préjugé cultivé contre nous, et tu démontreras victorieusement que toutes les lumières humaines n'éteignent pas la pure lumière divine; mais resplendissent, au contraire, sous son rayonnement.

Dans le travail, mon cher enfant, je comprends aussi l'action, dans la mesure où ton âge et tes occupations te permettront de l'exercer. Pour un être de bonne volonté, il y a toujours des « moments perdus » qui peuvent devenir pour d'autres les instants du salut. Je sais peu de spectacle plus touchant que celui de ces jeunes gens : élèves des grandes écoles, étudiants, industriels qui s'en vont, aux heures

de loisir ou le dimanche, visiter de pauvres familles, s'occuper de jeunes apprentis, organiser dans les milieux populaires des conférences ou des réunions qui les mettent en contact personnel avec les frères moins heureux de la grande famille humaine. Ces jeunes gens sont les bons ouvriers de paix sociale et de charité vraie; ils travaillent lentement, patiemment aux « *reconstructions nécessaires* » dont parlait Joseph de Maistre, non pas à de chimériques reconstructions politiques puisque en histoire les formes abolies ne reparaissent guère et que Dieu n'a pas besoin de certaines formes pour guider l'humanité vers ses destinées de demain, mais aux reconstructions profondes, bâties sur la pierre angulaire qui a nom Jésus-Christ et maternellement aidées par cette Eglise toujours la même et toujours nouvelle dont le Sauveur a dit qu'Il serait avec elle jusqu'à la fin des temps.

Au milieu des tendresses qui t'entourent et te feront un rempart contre le mal, soutenu par la prière, par la grâce divine qu'elle t'obtiendra et que les Sacrements aussi t'apporteront; éloigné des plaisirs mauvais et des camaraderies nuisibles par un travail sérieux et par les œuvres auxquelles tu donneras une part de tes loisirs, tu traverseras heureuse-

ment, je l'espère, cette période de la jeunesse et atteindras l'âge où commence la vie active, non sans avoir rencontré le mal (il faut que tu le connaisses), mais sans qu'il t'ait jamais détourné de ta route, sans que tu lui aies donné autre chose qu'un regard de pitié, réservant ton cœur pour la tâche future, pour l'œuvre de ta vie.

Arrivé à ce plein épanouissement de ta jeunesse, au début de ton existence d'homme, tu devras avant tout reconnaître et suivre ta vocation.

La vocation, le mot l'indique, est un appel, l'appel intime de Dieu à la conscience, selon la voie tracée par Lui. Dans le dessein providentiel, chacun de nous est destiné à une œuvre spéciale, reçoit une tâche fixée d'avance. La société humaine serait belle et harmonieuse si chacun, à la place assignée, accomplissait tout le labeur donné par le Père de famille et si, ouvriers de la première heure, nous cherchions à discerner la volonté du Maître à toutes les étapes de notre vie; il ne peut en être ainsi puisque le mal est entré dans le monde dès l'origine; rangeons-nous du moins parmi ceux qui veulent réaliser en eux et autour d'eux les projets divins, parmi ces serviteurs fidèles qui rapporteront une lourde gerbe à la maison paternelle et auront creusé patiemment un sol

nouveau pour les semailles futures, pour les surnaturelles moissons.

Cherche donc, le moment venu, à connaître la volonté de Dieu à ton égard. Pour cela, prie, entoure-toi des conseils tendres et éclairés de tes parents, de ceux en qui tu reconnaîtras une valeur morale digne d'être consultée, de celui surtout qui sera le guide et l'ami de ton âme. Recueilli en toi-même, seul à seul avec Dieu, en face de cette grande pensée de la mort qui éclaire tant de choses, cherche à bien connaître tes aspirations, tes goûts, à discerner quelle carrière, quel emploi de ta vie seront les plus féconds pour toi et pour d'autres, à voir clairement où tu pourras faire le plus de bien, dans le libre épanouissement de tes facultés. Mets à cette patiente recherche tout le temps nécessaire; le but poursuivi mérite bien les efforts et les méditations qui aideront à l'atteindre; mieux vaut chercher longtemps sa route que risquer de s'égarer ou de prendre un chemin rude et difficile. Demande à Dieu sa lumière; Il ne te la refusera pas et Il éclairera ta voie.

Puis, mets-toi à l'œuvre avec courage, cherchant à discerner sans cesse la tâche vraie et le bien possible, te disant que partout, quelle que soit ta vocation, il y a des misères matérielles ou morales à soulager, des esprits à

pacifier, des cœurs à guérir, voyant en tous ceux que tu croiseras sur ta route l'âme qui est en eux et t'efforçant d'agir sur cette âme par tes exemples et par ton influence. Durant toute cette période active de ton existence, que ta devise soit encore toujours la même : « *Orare et laborare.* »

Sois fidèle à ta prière du matin et du soir, à ce loyal examen de conscience qui assure et discipline la vie morale ; malgré d'absorbantes occupations, ménage-toi chaque jour quelques instants de recueillement, de forte méditation qui te retremperont pour la lutte. Surtout communie souvent, dans un esprit de simple et confiant amour, allant au Sauveur sans trouble ni contention d'esprit comme à l'Ami qui peut tout comprendre et partager, à qui tu diras tes joies, tes tristesses, les tentations subies, les doutes même qu'Il saura dissiper, tes projets humains et tes espoirs surnaturels. Ne t'imagine pas, comme certaines personnes, qu'il faut attendre pour communier d'être « bien disposé » ou digne de la visite divine ; c'est méconnaître le but et l'action du sacrement eucharistique ; lorsque notre corps tombe en faiblesse, nous courons au pain qui répare, à l'aliment qui ranime : faisons de même pour notre âme. Fussions-nous des saints, le même abîme existerait entre Dieu et nous ; puisqu'Il

le comble par son amour, allons à Lui comme des amis que n'effraye pas sa grandeur et qu'attire sa bonté.

Surtout ne t'arrête jamais dans la Communion à l'absence de joies sensibles ; parfois la présence réelle du Sauveur se fait sentir délicieusement à nous et nous sommes tentés de croire que cette impression si douce doit exister en chacune de ces mystiques rencontres. Détrompe-toi, car s'il en était ainsi, la Communion serait déjà le Ciel et elle n'en doit être que le chemin ; les effets profonds du Sacrement, la vie qu'il communique à notre âme, tout cela existe en l'absence même de consolations sensibles. Ainsi que l'aliment corporel en notre organisme, Dieu agit en nous sans que nous percevions son action, et notre vie intérieure est d'autant plus forte qu'Il est venu plus souvent renouveler notre provision intime : la grâce, qu'Il donne seul et dont notre âme se nourrit.

Traverse ton existence d'homme, jeunesse et maturité, en la remplissant d'un labeur intense et en la sanctifiant par la prière. *Orare et laborare* : encore une fois, que ce soit la devise de ta vie entière, de ces années de force intellectuelle et physique où l'on peut tant pour la cause de Dieu. Années qu'il est possible plus tard de réparer lorsqu'on les a gas-

pillées, mais qu'on ne *remplace* pas et dont les êtres privilégiés comme toi devront rendre un compte rigoureux.

Je pense avec émotion, mon cher enfant, au noble emploi que tu pourras faire des dons reçus. Tu commences l'existence dans les conditions suivantes : du côté de Dieu, à son actif pour ainsi dire, je vois qu'il t'est donné : la santé, l'intelligence, une famille unie et honorable, un excellent père, une mère chrétienne ; tu as reçu les plus grandes grâces dans l'ordre surnaturel : Baptême, Confirmation, et le don sacré de l'Eucharistie, et des preuves multiples, constantes de l'amour spécial du Père céleste pour toi. Jusqu'à présent tu n'as pu Lui offrir en retour qu'un peu d'amour et de bonne volonté ; à l'heure actuelle songe gravement à ce que tu pourras faire bientôt pour Lui, par quels efforts courageux, par quelles œuvres, par quelle piété forte tu deviendras un vrai, un bon soldat du Christ, selon la parole inscrite sur le tombeau de Montalembert : *Miles Christi.*

Lorsque toutes les années de ton enfance, de ta jeunesse, celles aussi de ta maturité se seront écoulées dans l'accomplissement de ta tâche providentielle, lorsque tu auras, selon ta vocation, réalisé la volonté divine, lorsque partout : dans la famille, la profession, le

pays, tu auras rempli scrupuleusement, avec générosité, les devoirs qui te seront incombés, lorsque tu auras pratiqué avec courage cette abnégation de soi-même, sans laquelle rien de grand ne se fait ici-bas, alors tu pourras entrer sans crainte dans la dernière période de ta vie, dans ces ténèbres de la vieillesse que la foi sait illuminer et derrière lesquelles apparaît l'Éternité.

Cette phase suprême de ta vie aura besoin, elle aussi, d'être transformée par la prière; ton labeur humain sera fini ou plutôt il prendra une autre forme; tu donneras à tous un grand exemple, tes conseils et cette bienfaisante influence que la vieillesse chrétienne peut exercer d'une façon si efficace. Tu prieras pour tous, pour les âmes surtout dont tu porteras la charge devant Dieu, et tu te prépareras dans le recueillement à franchir le grand passage. Tu sanctifieras d'avance ta mort et tu feras de ce dernier acte de ta vie une œuvre surnaturelle de salut pour toi et pour les âmes.

Je ne puis, mon cher enfant, m'étendre davantage en ce moment sur ces graves sujets; nous avons embrassé ensemble d'un rapide regard la vie chrétienne. Que ce petit cahier représente pour toi la flèche posée au coin de la route et qui indique au voyageur hésitant le bon chemin, qui ne l'égarera plus.

Quant aux divers sentiers à choisir, pour rendre cette route plus sûre et plus rapide, je prie la Providence de te les indiquer et de te donner pour Guide, pour Maître et pour Ami en ce voyage peut-être rude Celui sans lequel nous ne pouvons franchir les obstacles accumulés sous nos pas : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Qu'Il soit auprès de toi dans tes luttes, tes tentations, ton travail; avec toi dans tes joies et tes souffrances; en ton âme par la fréquente et bénie Communion.

Qu'Il demeure à tes côtés le jour où tu devras souffrir et lutter pour sa cause, combattre le mal en toi et autour de toi; lorsque tu voudras être fort au milieu de l'abaissement des caractères, chaste dans une atmosphère malsaine, bon parmi toutes les haines et les mépris.

Qu'Il t'accompagne à toutes les grandes phases de ton existence : durant ta jeunesse pour la conserver pure et sainte, ta maturité pour la rendre féconde en travail et en œuvres, ta vieillesse pour l'éclairer de la lumière qui vient de Lui.

Et qu'à tout âge, lorsque tu voudras te recueillir pour scruter ta conscience et étudier le chemin parcouru, tu puisses te rendre devant Dieu ce témoignage que tu as été un homme

de prière et un homme d'action, que tu as « combattu le bon combat », que tu as lutté, travaillé, servi la cause des hommes et la cause éternelle, que tu as été enfin, toi aussi, un bon soldat du Christ, — *Miles Christi;* — c'est le vœu de celle qui est ta mère spirituelle par le Baptême et par le cœur, de celle qui t'aime et te bénit en terminant ces pages où Dieu mettra, pour le bien de ton âme chérie, tout ce qu'elle aurait voulu et n'a pas su exprimer.

Élisabeth Leseur.

APPEL VERS LA VIE INTÉRIEURE

ADRESSÉ PAR ÉLISABETH LESEUR A SA MÈRE

« *Sed hæc locutus sum vobis, ut, cum venerit hora eorum, reminiscamini quia ego dixi vobis.* »

« Je vous ai dit ces choses afin que, lorsque l'heure en sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. »

(S. Jean, XVI, 4.)

APPEL VERS LA VIE INTÉRIEURE

ADRESSÉ PAR ÉLISABETH LESEUR A SA MÈRE

Au moment de te quitter, mère chérie, emportant grâce à toi une bonne provision de force physique, le cœur rempli de reconnaissance pour ta bonté[1], je te laisse ce petit cahier afin que, pendant ces trois semaines de séparation[2], il te parle de moi et plus encore de tout ce que je désire pour toi. Tu es, il n'est pas besoin de le répéter, une de mes premières, de mes meilleures tendresses ; à chaque heure du jour, pour ne pas dire constamment, un acte, une prière, une souffrance offerte parle à Dieu de ton âme et Lui confie la paix de ton

[1] Se reporter à l'*Introduction*. (*Note de l'Editeur.*)

[2] Elisabeth Leseur allait quitter Jougne avec son mari pour rentrer à Paris trois semaines avant sa mère et le reste de sa famille.

(*Note de l'Editeur.*)

cœur. Ce que je ne peux faire pour toi je demande à la grâce divine de l'accomplir, de transformer ta douleur, de pacifier ton esprit, de donner un but surnaturel à tout ce qui en toi est si naturellement bon. Le bien accompli par nous, même lorsqu'il est le produit d'une nature exquise comme la tienne, n'apporte pas à l'âme la consolation, la lumière intime si une intention surnaturelle ne l'inspire et si notre volonté ne s'unit pour l'accomplir à la volonté divine. L'action pour être entièrement bonne, pour donner tous ses fruits et pour servir au prochain a besoin d'être mûrie et préparée devant Dieu ; c'est ce que fait le recueillement auquel je te convie, avec la certitude qu'il te procurera la paix sans nuire ensuite à ton activité.

Je sais bien que ta nature répugne à la contemplation et que le mot de méditation t'effraye, comme l'idée d'entrer dans une église effrayerait un incroyant. Et pourtant tu lui dirais sans doute, à ce pauvre incroyant, que dans cette église où il ne voit rien qui puisse l'attirer il y a un Hôte qu'il ne connaît pas et que la prière est là plus douce et plus fructueuse qu'ailleurs. Je te dis la même chose de la méditation ; derrière ce mot qui te rebute il y a une chose très belle, très profonde, le fondement de la vie chrétienne.

Mais il faut aborder la méditation, et cela exige un effort : effort matériel d'abord, pour se réserver chaque jour le temps nécessaire, effort pour s'obliger à faire régulièrement sa méditation, effort pour persévérer si le goût sensible et les consolations divines ne viennent pas assez vite. Nous devons faire les premiers pas à la rencontre du bon Dieu ; mais si nous nous obstinons à Le chercher ainsi, Il nous le rend un jour au centuple et bien douce est la récompense accordée à notre labeur. Sainte Thérèse a attendu de longues années la réponse de Dieu à son oraison persévérante et sans consolation, mais cette réponse a dépassé ensuite tout ce qu'elle pouvait espérer. Nous n'attendons pas si longtemps, nous qui ne sommes pas des saintes : nous recevons beaucoup pour un peu de peine et, je t'en parle par expérience, le bon Dieu est un excellent créancier.

Il me semble que je t'aime assez pour te connaître bien et que les deux choses qui te manquent peut-être le plus sont : au point de vue humain la volonté de te discipliner, et au point de vue religieux la pleine confiance en Dieu, l'esprit d'abandon et de joie.

Il y a un premier effort de volonté nécessaire à qui veut mener une vie vraiment chrétienne ; il faut organiser son existence de

façon à faire passer avant tout les choses les plus importantes. Il me semble que rien n'est plus important dans l'emploi de nos journées que le temps donné à Dieu *avant tout le reste*. Ce temps peut être fort court puisqu'il suffit de quelques instants chaque matin pour offrir nos actes, nos pensées, nos paroles et tout ce trésor de souffrances qui devient quotidiennement une source de grâces pour les âmes en faveur desquelles nous en disposons. Cinq minutes employées ainsi, le don des indulgences de la journée accompli à l'intention des âmes du Purgatoire, et voilà en quelques instants beaucoup de bien préparé et qui s'accomplira ensuite à ton insu. Joins à cela dix minutes ou un quart d'heure donné à une lecture méditée, et la prière du matin et du soir régulièrement faite, tout cela ne fait pas une heure de la journée donnée à Dieu sur vingt-quatre. Est-ce vraiment trop demander à une chrétienne comme toi ?

J'espère que cet hiver la proximité de l'église te rendra plus facile l'assistance à la messe et te permettra de communier plus souvent. C'est là, c'est près du Sauveur Jésus que tu trouveras la force, la consolation que toute notre tendresse est impuissante à te communiquer, tant il est vrai que la nature humaine est au-dessous de cette tâche-là.

Si tu veux, en me donnant beaucoup de joie, avancer dans la voie chrétienne, oblige-toi, mère chérie, à faire chaque jour ce que je viens de te dire. Fais-le sans désir, sans y trouver aucune douceur, mais fais-le régulièrement. Je voudrais tant que les choses de l'âme et de la vie intérieure te deviennent peu à peu familières et prennent entièrement possession de ce cœur si bon, si tendre qui est inquiet parce que Dieu ne le remplit pas encore assez.

Et alors toutes ces choses extérieures, matérielles qui t'accablent souvent reprendront leur vraie place, la seconde, et ne seront plus que des devoirs paisiblement accomplis et réduits au minimum nécessaire. La meilleure place sera donnée à la culture de ton âme, au soin de celles qui t'entourent, au bien accompli, à la prière. La femme forte a été louée sans doute pour avoir tissé la laine et le lin, mais plus encore peut-être parce que le cœur des siens a pu se confier en elle. Et puis la joie! Je dis bien la joie; la véritable, tout intime, celle qui vient de Dieu même et que les épreuves augmentent plutôt qu'elles ne la diminuent, car la souffrance acceptée nous rapproche de ce qui est éternel, nous améliore et transforme nos affections, notre volonté, nos sentiments, sans les dépouiller de

ce qu'ils renferment de meilleur au point de vue humain. Cette joie n'a rien de sensible; elle subsiste au milieu des douleurs morales, des brisements du cœur, des lassitudes physiques; c'est au plus intime de nous-même qu'elle réside; elle ne dure que par le secours incessant de la grâce divine. Chacun de nos efforts, chacune de nos tristesses extérieures l'accroît, et rien ne peut la détruire puisqu'elle est fondée sur la foi, sur la confiance, sur l'amour.

Cultive en toi cette joie, mère aimée. Considère comme un péché véritable tout ce qui pourrait t'enlever le sentiment de la confiance en Dieu, tout ce qui pourrait être déprimant pour ton esprit et resserrer ta conscience. Epanouis largement ton âme et, afin d'avancer plus vite dans la voie bonne, recherche la paix à l'égal des autres vertus.

Je m'arrête, car le temps me manque, et d'ailleurs si je voulais te dire tout ce que j'ai dans le cœur, il me faudrait plusieurs heures.

Ce que je tiens cependant à te répéter, c'est notre reconnaissance pour tout ce que tu as fait pour nous, notre tendresse filiale si grande, si profonde et l'union de nos cœurs dans un cher souvenir, dans l'amour de notre Juliette et dans l'espoir de retrouver cet être chéri qui nous attend; cette réunion viendra

vite, car rien n'est long dans la vie, et nous pouvons attendre avec sérénité ce que nous sommes sûrs, Dieu aidant, de posséder un jour.

C'est sur ce nom aimé que je te laisse, confiant à tes anges gardiens invisibles le soin de ta chère âme et te donnant, mère chérie, au nom de Félix et au mien, le meilleur, le plus tendre baiser.

Ta fille aînée,

ÉLISABETH.

31 août 1907.

CONSEILS

POUR L'ORGANISATION ET LE DÉVELOPPEMENT
DE LA VIE SPIRITUELLE
DONNÉS PAR ÉLISABETH LESEUR A UNE AMIE INCROYANTE

> « *Unusquisque, sicut accepit gratiam, in alterutrum illam administrantes, sicut boni dispensatores multiformis gratiæ Dei.* »
>
> « Que chacun mette au service des autres le don spirituel qu'il a reçu, comme doivent faire de bons dispensateurs de la grâce de Dieu aux formes multiples. »
> (S. Pierre, I, IV, 10.)

CONSEILS

POUR L'ORGANISATION ET LE DÉVELOPPEMENT
DE LA VIE SPIRITUELLE
DONNÉS PAR ÉLISABETH LESEUR A UNE AMIE INCROYANTE [1]

A Madame E... A...

RÉFLEXIONS

Si, pour le chrétien, il existe une solida-ité mystérieuse et surnaturelle entre lui et tous es enfants du même Père, et si, par cette soli-larité que nous appelons : Communion des Saints, les efforts, les mérites et les souffrances d'un seul profitent à tous les autres, cepen-dant la même loi existe dans l'ordre naturel, et il suffit de réfléchir un peu pour se con-vaincre que nos actes et nos paroles ont une

[1] Se reporter à l'*Introduction*. (*Note de l'Editeur*.)

répercussion beaucoup plus lointaine et profonde qu'on ne se l'imagine souvent. De là le devoir absolu, pour tout être qui possède la notion de l'absolu et du devoir, de ne rien faire ou rien dire non seulement de mauvais mais même d'indifférent, car en matière morale la neutralité n'existe pas. De là le devoir aussi de travailler chaque jour, d'un effort soutenu, à son perfectionnement intérieur, car ce que nous produirons au dehors sera, que nous le voulions ou non, le reflet et l'expression de ce que nous portons en nous. Faisons-nous un trésor intérieur de hautes pensées, d'énergies, de fortes et intenses tendresses, et soyons sûrs qu'un jour le surplus, sans que nous le sachions peut-être, s'en répandra sur d'autres cœurs.

Je ne me dissimule pas que la tâche est difficile lorsqu'on ne peut compter que sur la raison qui est elle-même, en quelque manière, un instrument et que beaucoup de circonstances peuvent fausser ou empêcher d'agir. Mais j'ai une confiance absolue en l'action de Dieu sur les âmes, même sur celles qui ne Le nomment pas par son nom et qui cependant, par leur amour du Bien, du Juste, du Beau, Lui rendent encore un pur hommage. Je crois qu'Il inspire et guide toute raison droite et tout être qui marche à la lumière de cette

raison. Aussi, en laissant de côté tout ce qui est « *d'autre sorte* », comme disait Pascal, et appartient à un autre domaine, je veux m'en tenir à ce qui est le domaine de tous, aussi bien d'ailleurs du chrétien que du non croyant, car le chrétien est aussi un « *être raisonnable* », sa raison le conduit aussi loin qu'un autre, jusqu'à ces limites dont Pascal disait que « *la dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent* ».

Donc pour tous la vie est une chose grave et qui ne doit pas être menée à l'étourdie. Soit qu'on la considère comme le prélude et l'ébauche de la vie totale et supérieure que nous ne réalisons pas ici-bas, soit qu'on la prenne en elle-même, comme un fruit et non comme un germe (fruit bien amer parfois), on arrive néanmoins à cette conclusion que *toute vie est une responsabilité et que nous sommes coupables non seulement du mal que nous faisons, mais du bien que nous ne faisons pas.* Nous nous persuadons aussi que le plus petit de nos actes, le plus ignoré de nos sacrifices a une répercussion jusqu'à la fin des temps, dans l'espace et la durée, et que nous continuons à jamais le bien ou le mal que nous avons une fois commencé.

En conséquence, *rien* n'est indifférent dans

notre vie morale; le plus petit devoir négligé a des conséquences que nous ne soupçonnons pas. C'est pourquoi il faut disposer notre vie de telle sorte que pas un devoir, grand ou petit, ne soit sacrifié; et, sans laisser se perdre dans les nuages le but poursuivi, se mettre à l'œuvre aussitôt pour l'atteindre. L'important n'est pas de réussir de suite, mais de commencer et de continuer. Pour cela il faut faire de chacune de ses journées une sorte d'abrégé de sa vie tout entière; il faut y faire entrer chacun des devoirs dont se compose l'existence : devoirs familiaux, devoirs sociaux et, au lieu de devoirs religieux, je dirai pour vous : devoirs moraux.

Avant tout, il faut envisager nettement quels sont nos véritables devoirs. Il y a deux écueils à éviter : d'abord s'imaginer trop facilement que certaines soi-disant obligations en sont véritablement et se laisser envahir et disperser par une foule de choses inutiles; ensuite négliger des choses qui, elles, sont véritablement des devoirs et dont *rien* ne doit nous dispenser. Il faut soigneusement « sérier » ses devoirs et ne laisser jamais les derniers empiéter sur les plus importants. Le premier de tous est le devoir moral et, si je le fais passer avant les autres, c'est qu'il les renferme tous et que la façon dont nous remplirons les

autres dépendra de la façon dont nous aurons rempli celui-là, dont nous l'aurons compris. Il ne faut pas croire que la vie morale n'ait pas besoin d'être alimentée ; l'âme, comme le corps, peut être malade, anémique ou forte. Il faut lui donner sa nourriture quotidienne sous peine de dépérissement, et, à défaut de la prière, cette source incomparable de vie, il *faut* pratiquer deux choses : la méditation et l'examen de conscience. Toutes les âmes profondes ont proclamé la nécessité de ces deux choses, et elles ont été pratiquées aussi bien par Marc-Aurèle et Maine de Biran que par saint François de Sales et le plus humble chrétien. La méditation, c'est le recueillement profond de soi au fond de l'être, en ce point où, disent les théologiens, dans le silence des choses on trouve Dieu ; où vous trouverez (et c'est Dieu) la source de tout bien, de toute force, de toute beauté ; où vous vous retremperez dans la pensée de ce qui est éternel, pour la lutte actuelle, et où, en face de l'idéal qui se dégagera plus net chaque jour, vous comprendrez à la fois votre faiblesse et tout ce que vous pouvez pour la cause du bien ici-bas. Il faut donner à sa méditation un sujet bien défini et éviter qu'elle devienne rêverie vague ; le remède alors serait pire que le mal. Il faut aussi la terminer par une

résolution pratique, immédiatement applicable. Enfin, il faut la faire chaque jour, et cela d'autant plus qu'on est plus mal disposée. C'est en période de maladie surtout qu'on a besoin de médecin. L'examen de conscience le soir est indispensable aussi : il doit être net, éviter également le vague et le scrupule. On a vite fait de s'interroger sur l'emploi de son temps et sur l'accomplissement de ses différents devoirs lorsque ces devoirs sont bien classés et le temps bien organisé.

Après ce devoir fondamental qui est de refaire et de fortifier chaque jour son âme, il faut en venir aux devoirs extérieurs qui sont, je le répète, la manifestation de notre état profond. Devoirs envers ses enfants : organisation de leur existence matérielle, soins, travail, etc... Tout cela sans rien exagérer ni se laisser absorber par une chose aux dépens d'une autre; par un enfant au détriment des autres. Le devoir d'une mère de famille qui est aidée au point de vue matériel est de tout prévoir et organiser sans prétendre faire tout elle-même, mais en *voyant* tout. Ces soins matériels, comme aussi l'organisation et les rangements intérieurs, les comptes, etc., n'absorbent pas lorsque tout est fait régulièrement chaque jour et que tout est « *in the right place* ». Ce que la mère doit faire, et

peut seule faire, c'est s'occuper de ses enfants au point de vue de leur développement moral, en cherchant à connaître leur esprit, à éveiller en eux toutes les plus hautes tendances, et en leur donnant peu à peu par son simple contact le sentiment d'une force et d'une sérénité que rien n'altère et qui fera de vous un double de leur propre conscience. Quand on a le bonheur de pouvoir transmettre à des enfants le résultat de ses expériences intimes, on a aussi le devoir de le faire.

Envers ceux que nous appelons d'un nom bien tendre : le prochain, vous, favorisée de la vie, vous avez des devoirs et une responsabilité. Responsabilité de la fortune, de l'intelligence, de la valeur morale. Vous qui êtes cultivée, dont le cœur et l'esprit peuvent comprendre et partager tant de choses, vous qui avez, en notre époque de divisions, le privilège de ne haïr que la haine, vous pouvez faire beaucoup de bien si vous savez regarder. Il y a un regard du cœur plus ou moins intense qui nous fait apercevoir des souffrances ou des besoins à côté desquels d'autres passeront sans les remarquer jamais. Et l'expérience de la vie m'a convaincue que nous ne passons pas un jour sans rencontrer une détresse du corps ou de l'âme, une tristesse ou une pauvreté et que sûrement nous

en négligeons encore trop. Regardez, mon amie, et vous verrez que bientôt votre cœur si bon n'aura plus besoin de lunettes.

Je voudrais vous parler pendant des heures, mais j'aime mieux aller à vous, quoique je sois souvent plus timide pour parler que pour écrire. Laissez-moi vous donner ce tout petit cahier, écrit en hâte, dans lequel je mets pour vous un coin de mon cœur. Ce cœur a encore toute une réserve de tendresses, de souffrances et d'expériences personnelles pour lesquelles il remercie Dieu chaque jour et qu'il vous offre chaque fois que vous voudrez y puiser. Ce qui vient de Dieu doit retourner à Lui, sous forme d'amour pour tous les compagnons de la route terrestre. Et c'est un devoir bien doux lorsqu'il s'agit d'une « compagne » telle que vous.

E. L.

*
* *

RÉSOLUTIONS

AU RÉVEIL :

Concentrer son esprit en un don de soi-même au Bien et au devoir de la journée.

Faire une courte méditation d'un quart

d'heure sur un sujet moral très net avec résolution pratique.

LE SOIR :

Examen de conscience.

Objets de l'examen :

Devoirs de famille,
Devoirs de maison,
Devoirs envers le prochain.

Courte élévation de l'âme.

UNE AME

(Souvenirs recueillis par une sœur)

« *Tribulationes cordis me multiplicatæ sunt : de necessitatibus meis erue me, Domine.* »

« Les angoisses de mon cœur se sont multipliées; Seigneur, tirez-moi donc de ma détresse. »
(Ps. xxiv, 17.)

UNE AME

(*Souvenirs recueillis par une sœur*)

« De toutes les forces latentes qui sauvent la terre, la souffrance unie à la croix est la plus puissante. »

(Abbé Perreyve.)

[Ce petit livre, consacré à la mémoire de sa sœur Juliette (se reporter à l'*Introduction*), a été écrit par Elisabeth Leseur à l'intention exclusive de sa famille et de ses amis. Imprimé pour elle à un petit nombre d'exemplaires en 1906, il ne fut jamais mis en vente en librairie. Elisabeth Leseur le distribua elle-même ; il se trouva ainsi rapidement épuisé. De nombreux lecteurs de JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR et des LETTRES SUR LA SOUFFRANCE ayant manifesté leur très vif désir de le connaître, leurs demandes répétées ont décidé l'éditeur du présent volume à réimprimer ici ce premier ouvrage d'Elisabeth Leseur. — F. L.]

Paris, 12 mai 1906.

Madame,

*Vous avez bien voulu me communiquer les pages émues que vous avez consacrées à l'*Histoire d'une âme, *sœur de la vôtre dans le sens total du mot.*

Je tiens à vous en exprimer ma reconnaissance, non seulement pour l'intérêt très vif que j'y ai pris, mais, plus encore, pour le bien réel qu'elles m'ont fait. On n'entre pas impunément en contact avec une foi aussi solide, une piété aussi vaillante et aussi simple, une résignation aussi généreuse, une espérance surnaturelle aussi ferme.

Je crois que plusieurs trouveront profit à cette lecture et je le demande à Dieu, en vous priant d'agréer, Madame, l'expression de mes hommages très respectueux en N.-S.

J. Hébert,
prêtre.

« Une âme! » C'est ainsi que je veux nom-
ner ces pages destinées seulement à ceux qui
ont connu notre sœur bien-aimée. Elles sont
aites de ces souvenirs précieux qui demeurent
u point de vue humain ma plus douce conso-
ation; elles cherchent à faire revivre pour des
œurs amis l'être que nous pleurons et que
ous retrouverons un jour au sein de l'éter-
elle vie.

A notre époque de vaine dispersion, peu
l'êtres connaissent pleinement leur âme et
énètrent celle de leurs frères humains; peu
tteignent la vie profonde, acceptent un but
our leurs efforts et savent faire du labeur
uotidien une œuvre bienfaisante pour les
ompagnons de la route terrestre. Dans le
ourbillon qui entraîne tout homme et toute
ociété, comment saisir, en effet, le sens vrai
le ces mots qui ont illuminé tant d'existences
u long des siècles : *croire* et *adorer?* Les cœurs
hrétiens eux-mêmes oublient souvent la puis-
ance de la prière et la surnaturelle fécondité
le la souffrance.

Parler surtout d'une âme, des croyances qui
l'ont inspirée, de ses efforts humblement

héroïques vers la sainteté, semblera donc chose étrange à ceux qui vivent à la surface des esprits. Certes, l'âme humaine dont la beauté et la capacité prodigieuses ravissaient sainte Thérèse demeure toujours en une certaine mesure fermée aux investigations du dehors, et il y a en elle un point que les plus subtils chercheurs n'atteignent jamais. Dieu seul connaît ce qui existe aux profondeurs de nous-mêmes : ces obscurs tressaillements, ces élans que rien d'extérieur ne satisfait, ces mouvements de la volonté, cet amour supérieur que le langage humain est impuissant à traduire. Mais du moins nous pouvons au delà de ce qui change et passe, au delà de ces apparences qui arrêtent notre regard, nous efforcer de pénétrer un cœur et lui demander le secret de sa force et de sa paix.

Lorsque, sur la route de la vie, nous trouvons un être d'élite et que, par un bonheur assez rare, nous pouvons quelque temps cheminer avec lui, il nous reste de cette rencontre une telle douceur, elle laisse en nous une trace si profonde qu'il nous semble alors que la chère influence dont nous sommes imprégnés sera puissante encore et que la semence déposée au fond de nous s'épanouira pour d'autres en de bienfaisantes moissons.

C'est la pensée qui me guide en commençant

cet humble travail. Durant les longues heures vécues près de ma sœur, j'ai entrevu son âme, elle m'a donné beaucoup d'elle-même, et maintenant qu'elle m'a quittée, un peu de ce dont elle était si riche me restera, j'espère, comme le plus doux des héritages. Je sais avec quelle ardeur elle a aimé le bien, de quel désir d'apostolat elle était animée et au prix de quelles souffrances elle a transformé l'œuvre qu'elle eût rêvé d'accomplir en une œuvre plus féconde encore, mais bien douloureuse, faite d'épreuves et de sacrifices acceptés. Il me semble que, si en parlant d'elle à ceux qui l'ont chérie ou à ceux qui ne l'ont pas connue pleinement, quelques-uns pouvaient être fortifiés ou éclairés d'une lueur d'en haut, ma sœur continuerait à faire du bien. Peut-être, chose si vivement désirée jadis par toutes deux, travaillerons-nous ensemble à faire aimer ainsi les idées qui nous étaient communes et les convictions qui m'aident à vivre sans elle, comme elles l'ont aidée à souffrir et à mourir.

Ma sœur bien-aimée, laisse-moi, lorsque j'aurai terminé ces pages, te les offrir comme un dernier témoignage humain de notre immortelle tendresse. Qu'elles aillent à ton âme qui maintenant contemple et possède ce que nous entrevoyons seulement derrière le voile qui nous cache les éternelles réalités. Qu'elles te

portent mes souffrances, mes regrets et l'inguérissable blessure de mon cœur, les souffrances et les regrets de notre mère, de ceux que rien d'humain ne consolera de ton absence. Que notre douleur offerte à Dieu par toi devienne en Lui une de ces mystérieuses oblations qui obtiennent le salut. Prie afin que, par nos épreuves et par la grâce divine, ceux que tu as aimés et des âmes lointaines ou abandonnées reçoivent la lumière et la vie de l'esprit, ignorant avant l'heure des intimes révélations quels sacrifices et quelles larmes leur ont obtenu de passer un jour des ténèbres à la lumière et de la mort à la vie.

UNE AME

« *Vous l'avez visitée dès le matin et aussitôt éprouvée par la souffrance.* » Ces paroles du livre de Job résument la vie de Juliette durant les années de son enfance et de sa jeunesse.

La souffrance, qui devait l'accompagner jusqu'aux dernières heures, s'empara d'elle presque au début de l'existence et, sous l'action divine, transforma son âme, lui donnant toutes les tendresses et toutes les énergies, la plus intime et vraie beauté.

Elle naquit le 5 septembre 1872, et ce fut vers sa cinquième année que le mal qui devait peu à peu miner son organisme fit son apparition. Depuis lors, de pénibles crises d'asthme, des bronchites, des malaises de toutes sortes que chaque hiver ramenait ou aggravait, des alternatives de santé et de maladie firent de sa vie un long martyre, ne lui laissant même pas,

aux heures d'apaisement, la sécurité du lendemain ou l'espoir de la guérison.

Le 7 mai 1885, elle fit sa Première Communion, prélude de vingt années de piété et de successifs renoncements. Ce fut une âme prédestinée qui, ce jour-là, reçut, suivant le beau mot de Mme Swetchine, « le viatique de la douleur. »

Deux ans plus tard, notre petite sœur Marie fit à son tour sa Première Communion ; c'était une créature angélique, mûrie elle aussi par une souffrance prématurée et par ce travail profond que Dieu accomplit vite en ces êtres choisis auxquels Il veut donner avant l'heure la récompense.

Ce fut le 5 juillet 1887, moins de deux mois après sa Première Communion, à la suite d'une courte maladie, que Marie ferma aux visions qui passent ses beaux yeux chargés de tendresse et ouvrit son âme tout entière à la vue et à la possession de ce qui demeure éternellement.

Elle avait écrit ces mots, testament de son cœur : « Nous ne devons pas craindre la mort puisqu'elle nous fait retrouver Dieu. » — « Merci, ô Jésus, de toutes vos grâces ; accordez-moi maintenant celle de vivre en parfaite chrétienne et de très bien mourir après avoir très bien vécu; » — « O Jésus, je vous aime ;

que votre volonté soit faite en tout. » Et deux jours avant de mourir elle disait à notre mère : « Ma petite maman chérie, c'est moi qui vais te quitter; la mort vient me prendre,... non, c'est le bon Dieu qui vient me chercher. » Sa mort fut pour mes deux autres sœurs, mon frère et moi, la première de nos épreuves : je n'oublierai jamais les heures vécues alors, la douleur de nos parents, le courage admirable de notre pauvre mère, et ce sentiment éprouvé par moi, confirmé depuis pleinement et qui a donné à mon esprit la sérénité : que la souffrance est la voie qui mène à Dieu, que « *tout ce qui finit est court* », que malgré les larmes la vie est belle et féconde par tout ce qu'elle nous apporte et plus encore par tout ce qu'elle ébauche en nous et nous prépare pour un avenir toujours proche, quelle que soit la durée de notre existence.

Deux ans après cette date à jamais douloureuse, je me mariai et trouvai dans la chère famille qui m'accueillait comme une fille et une sœur une place vide aussi, des cœurs qui souffraient de la même peine que nous, le souvenir d'un être d'élite, les mêmes espérances et la même foi.

A ce moment-là, Juliette connut quelques heures de joie et même de plaisir dont ses lettres nous apportent l'écho. Malgré les per-

pétuelles entraves apportées par sa santé à ses occupations, malgré l'impossibilité d'un travail suivi, grâce à son amour de la lecture et des choses élevées, elle avait commencé et elle continua de s'instruire. Elle avait une intelligence très fine, un goût délicat et ce don spontané que ne développe aucune étude : l'esprit. Si elle avait pu mener une vie normale ; si, plus encore, elle n'avait par la culture de la bonté atténué ce qu'un sens subtil des nuances lui faisait saisir des ridicules ou des faiblesses d'autrui, elle se serait vite acquis une réputation de femme spirituelle. Elle préféra se faire bienveillante de plus en plus à tout et à tous. L'expérience de la souffrance, une charité vivante développèrent en elle l'indulgence et lui apprirent le pardon. Parfois, durant même la période aiguë de sa maladie, un soudain éclair d'autrefois, un mot jeté dans la conversation, un aperçu original, nous faisaient sourire et m'amenaient à lui dire : « Ceci est bien de toi. » Mais, peu à peu, cette tendance s'atténua, et j'eus le sentiment du triomphe remporté sur elle-même un jour où, vers la fin de sa vie, je l'entendis dire à notre mère, avec laquelle je discutais la doctrine du pardon : « Oui, il faut pardonner. » Et son accent en prononçant ces mots était tout empreint de douceur et de pitié.

Avant mon mariage, et malgré des périodes de mauvaise santé, ce fut sous une impression de joie et de gaîté extérieure que Juliette écrivit les lettres dont j'extrais des passages. Elles sont adressées à son amie Yvonne Le G., la chère compagne de sa jeunesse, la sœur adoptive qui remplaça pour nous celle que Dieu avait reprise. Rien de plus touchant que l'affection vouée par Juliette à cette amie pour laquelle, mettant à profit son jugement si droit et plus tard sa rapide maturité, elle fut un guide, une bienfaisante conseillère. Yvonne n'avait pas de secret pour elle et souvent venait, sûre d'être comprise ou réconfortée, trouver ce cœur toujours ouvert à son cœur.

« 5 mars 1888 [1].

« Ma Vonvonnette chérie,

« Il y a bien, bien longtemps que je ne t'ai pas écrit ; tu ne m'en veux pas, n'est-ce pas ? car cela me ferait beaucoup de chagrin de savoir que tu es fâchée ; je t'assure que ce n'est pas de ma faute, car je suis très souvent malade...

« Je t'écrirai aussitôt que je le pourrai, c'est-à-dire si je ne suis pas malade. »

[1] *Les fragments de lettres datés de 1888 sont écrits, un an avant mon mariage, durant la convalescence d'Yvonne, tombée malade à Amélie-les-Bains.*

« 9 mars 1888 [1].

« J'ai bien trouvé un joli buvard, mais cela dépassait la somme que j'avais dans ma bourse et je ne voulais pas que ce fût maman qui t'achetât quelque chose, je voulais me réserver ce plaisir... »

Et parlant de livres à elle, Juliette ajoute :

« Je ne les ai pas encore lus, mais cela ne m'empêchera pas de te les envoyer, car cela me fera encore plus de plaisir de penser qu'ils te distraient que de les lire. Je voudrais, ma petite Vonvonne chérie, être auprès de toi pour tâcher de t'amuser ; si tu savais comme les jours sont longs sans toi, ma chère petite sœur chérie, comme je voudrais être au moment de ton retour. »

« 22 mars 1888.

« Chère petite Yvonne,

« Je n'ai pas pu t'écrire depuis assez longtemps, car j'ai été un peu souffrante depuis quelques jours ; maintenant je vais mieux.

[1] *Après une vente de charité où elle avait acheté un livre pour Yvonne.*

Nous allons dîner ce soir chez X. Ce n'est pas bien distrayant ; l'amusant est d'aller en voiture. »

« Paris, 19 juin 1889.

« D'aujourd'hui en six semaines, mon Yvonne chérie, nous serons en proie à une violente émotion et à une agitation aussi vive. Le mariage[1] est en effet fixé au *31 juillet 1889*. Rien que d'écrire et de penser à cette date je suis tout émue ; qu'est-ce que cela sera le jour même?

« Notre robe n'est pas encore décidée ; sera-t-elle bleue, blanche ou rose? cela est encore une question. Madame M. a donné à Elisabeth le service à glace et à fraises ; il est véritablement ravissant. Elisabeth est vraiment très gâtée, mais elle le mérite bien. »

« Paris, 8 juillet 1889.

« Comme il y a longtemps que je ne t'ai écrit, n'est-ce pas? Mais tu sais, ma chérie, que ce n'est pas ma faute, car j'ai été malade,

[1] Le mariage de la sœur aînée de Juliette, Elisabeth Leseur, l'auteur de ce livre, à l'église Saint-Germain-des-Prés.

(*Note de l'Editeur.*)

ce qui, je te l'assure, est bien moins amusant que de t'écrire...

« Mon Dieu, que cela est donc impressionnant de marier sa sœur; tu ne sauras jamais cela, toi[1] : je t'assure que c'est une émotion pas agréable du tout. Hier, j'ai dit à Monsieur Leseur et à Elisabeth que je n'avais pas encore envie de pleurer, mais que je n'avais plus envie de rire, et cela est vrai. »

« Paris, 17 juillet 1889.

« ... Tu ne peux pas te figurer combien nous nous sommes amusés pendant ces quelques jours passés à Champrosay. C'est inimaginable ce que nous avons pu rire et dire de bêtises.

« ... Tu ne peux te figurer à quel point Monsieur Leseur est gai et même enfant. A Champrosay, il a fait la conquête de tout le monde... Il ne manquait que ce pauvre Pierre chéri qui n'a pas pu venir; s'il avait été là, je crois que la maison se serait effondrée, sans lui nous étions déjà si gais. »

Mon mariage eut lieu le 31 juillet, et quelques jours après, le 8 août, Juliette écrivait à Yvonne,

[1] Yvonne L... G... est fille unique.
(*Note de l'Editeur.*)

de Champrosay où la famille était installée pour deux mois :

« Chère petite Yvonnette,

« Merci de la gentille lettre que tu m'as écrite il y a huit jours. Je n'ai pas encore pu y répondre, car jusqu'à lundi ou mardi, j'ai été trop souffrante et depuis je n'ai pas pu prendre la plume pour t'écrire un petit mot. J'espère que tu me pardonneras; nous nous aimons trop pour compter les lettres que nous nous écrivons.

« Ici nous nous amusons beaucoup, ou du moins ma famille s'amuse, car pour mon compte je n'ai pas encore pu beaucoup me réunir à toute la bande. »

Durant une grave maladie dont je fus atteinte à Reims, chez mes beaux-parents, maladie dont je faillis mourir, elle écrivait :

A moi.

« 25 septembre 1889.

« Que tu es bébête, ma petite sœur chérie, d'être tombée malade, mais guéris-toi vite et je te pardonnerai.

« ... Papa est ravi des élections comme bou-

langiste et Madame M. au vingt-cinquième ciel comme républicaine; tu vois que tout le monde est content. Les républicains triomphent, les boulangistes aussi, donc tout est pour le mieux. »

A notre mère qui était alors auprès de moi.

« Petite mère chérie,

« Je suis désolée de voir tant souffrir ma petite sœur chérie; je suis surtout très triste de ne pas être auprès d'elle, de ne pas pouvoir la soigner. Ma petite marraine chérie qui me soigne si bien quand je suis malade, comme je voudrais être auprès d'elle et la dorloter, soigner et câliner; je l'aime tant, tant, tant.

« ... Donne-nous beaucoup de détails, écris-nous souvent et embrasse très souvent Elisabeth pour moi; dis-lui que je l'aime tellement qu'elle ne peut pas connaître l'étendue de mon affection. »

« 26 septembre 1889.

« Ma petite mère chérie,

« Je suis bien heureuse de voir ma petite Elisabeth un peu mieux. Hier déjà les nou-

velles étaient meilleures, et si elles vont toujours en s'améliorant, ma petite chérie ira vite bien. Dis-lui que je pense toujours à elle, que je voudrais être continuellement auprès d'elle et pouvoir lui faire la lecture comme elle me la faisait quand j'étais malade.

« ... Dis à Félix que je l'aimerais encore plus si je le pouvais, mais je t'assure que ce n'est pas possible. Je l'aime autant que ma sœur Elisabeth, mais ma marraine a de plus un petit coin de mon cœur. »

A Félix[1].

« Mon Félix chéri,

« Vous voilà arrivé à un bien douloureux anniversaire ; combien je vous plains, car moi aussi j'ai connu et je connais ces profondes souffrances encore renouvelées par une date. Avec vous je pleure et je me rappelle avec amour les anges qui sont maintenant au Ciel.

« Cependant ma petite Elisabeth chérie doit vous consoler ; c'est votre chère sœur qui vous l'a donnée, et c'est Claire et Marie qui vont vite la guérir afin de nous rendre tous bien heureux. »

[1] *Pour l'anniversaire de la mort de sa sœur, le 22 septembre* 1889.

Au mois de décembre, à la fin de cette même année, notre père mourut. Cette épreuve, cruelle pour tous, fut aggravée pour moi par une circonstance spéciale : ramenée à Paris depuis deux mois, j'étais hors d'état encore de quitter mon lit et ne pus revoir mon père ni l'embrasser une dernière fois[1].

Notre oncle, le frère de maman, se réunit à elle, à Pierre et à mes sœurs, et tous vinrent habiter cet appartement de la rue de l'Université, situé presque en face du nôtre, et auquel sont attachés beaucoup de souvenirs heureux ou tristes. Ce fut là qu'Amélie se maria au mois d'avril 1892 et Pierre au mois de décembre, la même année.

A Amélie[2].

« Paris, 29 avril 1892

« Ma bien-aimée chérie,

« Cela me semble bien étrange de t'écrire, nous avons si peu l'habitude d'être séparées, et comme le temps me paraît long sans toi...

[1] Se reporter à JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR, *In Memoriam*, page 21. (*Note de l'Editeur.*)

[2] *Après le mariage de cette dernière et durant les mois qui suivirent.*

« Tu n'es partie qu'avant-hier soir, et il me semble qu'il y a déjà si si longtemps que je ıe t'ai vue ; du reste, nous te regrettons tous, na bien-aimée, mais nous nous consolons en pensant que tu es heureuse. Pour ma part, je ıe puis pas être très malheureuse puisqu'il me 'este maman, mais pourtant tu me manques, h ! tu me manques énormément. »

« Paris, 3 mai 1892.

« Je viens de relire encore ta lettre, ma hérie ; merci de m'avoir écrit ; cela m'a fait ant, tant de plaisir. Ne t'occupe pas de moi, ous nos amis s'efforcent de me distraire ; je ais déjeuner demain chez Elisabeth, qui est entille comme un amour, et vendredi j'irai ans doute à l'Opéra avec tante voir jouer *Roméo et Juliette* » ; mais, ma chérie adorée, out cela ne peut pas te remplacer et je soupire après ton retour...

« Je suis en train d'arranger ma chambre : j'ai nis le bronze que Monsieur Albert[1] m'a donné la place d'honneur sur mon bureau ; à côté, es flambeaux d'Elisabeth ; au-dessous, ma etite jardinière donnée par mon oncle, et à

[1] Frère du mari d'Amélie qui avait été garçon d'honneur e Juliette au mariage.

(*Note de l'Editeur.*)

côté d'elle, ton portrait et celui du petit docteur[1]. Quand tu seras de retour, tu me diras si tu trouves cela bien.

« Je t'attends aussi pour relire mes vieilles lettres et pour voir celles que je garderai. Tu vois combien j'ai besoin de toi. Vingt fois par jour je me dis : « Il faut que je demande ceci à Amélie, » et puis je ne peux pas le faire parce que tu m'as quittée. »

« Étretat, 2 août 1892.

« Ma chérie,

« Tu dois croire que ton petit amoureux t'oublie et tu dois l'accuser d'être volage. Je t'assure pourtant qu'il n'en est rien, que je t'aime avec la même affection de loin que de près..

« Cela me paraît bien étrange, ma chérie, d'être sans toi et il me semble que je n'ai amené à Etretat que la moitié de moi-même. »

Le 28 juin 1893, notre petite nièce Marie vint au monde. Ce que fut cet événement pour nous et surtout pour Juliette est chose difficile à exprimer : ce fut la grande joie de sa vie.

[1] Le Docteur Hippolyte D..., le mari d'Amélie. (*Note de l'Editeur.*)

Elle aima maternellement le petit être dont, par une délicate attention, Amélie et son mari lui demandèrent d'être la marraine. Ils ont maintenant la douce consolation d'avoir procuré à notre sœur un des rares et complets bonheurs de son existence.

Au mois d'octobre suivant, la naissance du fils aîné de Pierre et de notre belle-sœur Marie, le cher petit Roger, et un an plus tard celle d'André, le second enfant d'Amélie, furent encore des événements heureux pour nous et pour Juliette.

Ce fut aussi dans l'appartement de la rue de l'Université que mon oncle mourut, le 2 février 1898, après une longue maladie. Les années vécues près de lui furent pour Juliette un peu sévères, et, quant à notre mère, elle remplit là, une fois de plus, une mission de dévouement et de reconnaissante affection. Mon oncle, dont la bonté fut pour nous celle d'un second père, s'était fort assombri à la fin de sa vie; son état de tristesse et d'abattement fournit souvent à Juliette, durant cette époque, l'occasion de petits sacrifices, qui méritent encore mieux ce nom lorsqu'on est jeune, et qu'elle accomplissait avec la charmante gaîté oublieuse d'elle-même qui était un des traits de son caractère. Nous en trouvons la trace dans ces fragments de lettres datées d'Amélie-

les-Bains, où mon oncle fut envoyé pour sa santé[1] pendant l'hiver de 1896-97 et où maman et Juliette l'accompagnèrent, naturellement.

Ces lettres montrent cette dernière sereine au milieu d'une existence monotone, sachant sourire des menus incidents de leur vie. Parfois cependant un mot jeté en passant révèle la force de la pensée, le besoin intense de perpétuité dans la tendresse et dans le bonheur. Comme toutes les natures profondes, elle ne se répandait jamais pleinement au dehors; ce qu'on ne voyait pas d'elle-même était supérieur à ce qu'elle en faisait connaître. C'était seulement par un contact long et affectueux que l'on découvrait peu à peu la réserve intime de cette âme, ce trésor intérieur lentement amassé et fait de ses sacrifices ignorés, de ses souffrances, de sa vivante bonté.

A Amélie.

« Amélie-les-Bains, 20 novembre 1896.

« Ma petite sœur chérie,

« J'ai l'intention de t'écrire une longue lettre et de te donner beaucoup de détails sur

[1] Il avait notamment de la bronchite chronique, avec des crises pénibles d'asthme et d'étouffement.

(*Note de l'Editeur.*)

tout ce que nous avons fait depuis notre départ. Notre voyage ne s'est pas mal passé sauf quelques légers incidents : à Orléans, nous avons eu beaucoup de peine à nous trouver réunis pour le déjeuner; à Montauban, mon oncle a failli manquer le train; et enfin Léontine[1] m'a fait tomber la valise sur la tête; j'en ai été quitte pour un chapeau réduit à l'état de galette. A part ces petits accrocs, tout a bien été et nous sommes arrivés sans maladies, ce qui est l'important. Nous avons visité Toulouse mercredi matin; nous avons vu Saint-Etienne, la cathédrale, qui contient de superbes tapisseries, puis Saint-Saturnin, qui est, paraît-il, une des plus belles églises de France...

« Nous avons visité Perpignan jeudi matin; c'est une ville fort curieuse avec ses remparts, ses portes et sa citadelle. J'ai trouvé la cathédrale affreuse; cette grande nef sans bas côtés, pas de chaises et des chapelles horriblement chargées. C'est, paraît-il, une église dans le genre espagnol. Ce que j'ai trouvé le plus laid dans cette réunion d'horreurs, c'est une chapelle du Saint-Sépulcre représentant Notre-Seigneur appuyé sur une pile d'oreillers (de

[1] La domestique de Juliette et de sa mère.
(*Note de l'Editeur.*)

vrais oreillers) et ayant sur lui une couverture en étoffe garnie de dentelle. Je ne comprends pas comment ces méridionaux peuvent prier devant ces caricatures.

« Ces gens du Midi sont réellement sales : nous avons vu hier une femme qui lavait ses casseroles dans le ruisseau du trottoir. A Perpignan, elles lavent aussi leurs mouchoirs dans le ruisseau... »

« 24 novembre 1896.

«... Aujourd'hui nous serions réunis pour notre déjeuner de famille; au lieu de cela nous allons faire un paisible repas à nous trois. Enfin, cela vaut sans doute mieux ainsi, puisque Dieu le veut, et nous sentirons d'autant plus dans quatre mois la joie d'être ensemble. Quant à mon oncle, il est toujours ravi et ne paraît nullement regretter Paris. Je crois que l'idée de ne voir personne le transporte. »

« 27 novembre 1896.

« Chère petite Amélie,

« Nous avons reçu hier tes lettres adressées à mon oncle et à maman, et nous avons été heureux de tous les détails que tu nous

donnes sur vous tous, mais surtout nous avons été émus et contents des mots si gentils des bébés. Parle-nous beaucoup d'eux; ils nous manquent tant les chers petits.

« Ce matin le docteur X... est venu voir mon oncle... Madame X... est arrivée à son tour, avec un maçon, pour faire arranger notre cheminée. Je ne sais pas si nous pourrons faire du feu avant notre départ; c'est réellement une affaire d'état que de faire réparer une cheminée. On a demandé le fumiste pendant trois jours; celui-ci ne venant pas, on est allé chercher le maçon; mais il a un neveu très malade et il ne s'occupera de notre cheminée qu'après la mort dudit neveu. Enfin nous aurons le temps de geler. Ce matin, il faisait si froid dans notre chambre qu'il a fallu que j'aille m'habiller à la cuisine.

« Nous sommes allés à Arles-sur-Tech aujourd'hui; c'est une bien curieuse petite ville; l'église est très ancienne, mais je n'aime pas ce genre d'église chargée. (Le cloître n'a rien d'extraordinaire.) Les rues sont étonnamment petites, et presque toutes les maisons ont des balcons. De la route nous avons vu le Canigou et les montagnes environnantes couvertes de neige; le soleil éclairait ces énormes messes blanches, c'était très beau. »

« 6 décembre.

« Ma petite chérie,

« Maman a été au lit avec la migraine hier toute la journée; j'ai donc pris mes repas toute seule, ce qui n'est pas gai. Si nous continuons, nous ne ferons plus du tout de cuisine...

« Le mistral a soufflé cette nuit avec une effrayante violence; nous craignions de voir s'envoler notre toit; dans notre chambre, malgré les volets fermés, le vent entrait avec une telle force par la cheminée que la lampe manquait s'éteindre à tout moment. Je mourais de froid et il me semblait passer une nuit à la belle étoile. Ce matin, le mistral avait disparu, le soleil était resplendissant et nous avons eu une journée superbe.

« Je lis beaucoup et je travaille beaucoup, et ne m'ennuie donc pas, mais je serai néanmoins bien heureuse, quand mon oncle sera remis, de pouvoir sortir plus et surtout avec maman. Nous avons beau nous occuper, le temps ne marche pas très vite, et nous avons peine à croire qu'il n'y a pas encore trois semaines que nous sommes partis. Il nous semble être à Amélie depuis six mois. Enfin tout passe! »

« 16 décembre.

« Ma petite chérie,

« Nous n'avons réellement pas de chance et je me demande si nous pourrons jamais être bien portants tous trois à la fois. Nous avons eu cette nuit, maman et moi, un véritable empoisonnement, maman surtout a été horriblement malade...

« Je reviens de voir maman qui était de plus en plus souffrante, ce qui m'a décidée à faire monter le docteur. Dès qu'il a été là, il s'est mis à parler, parler, mais il est très difficile de tirer quelque chose de précis de tout ce qu'il dit; je lui ai donc insinué que l'on donnait toujours du menthol à maman quand elle avait ses malaises; il s'est tout de suite écrié : « Menthol, excellent; je vais vous faire une ordonnance, » puis au moment d'écrire : « Et combien lui donne-t-on de menthol à madame votre mère? » Mais là ma mémoire s'est trouvée en défaut, et il a fallu que ce brave docteur se décidât tout seul; aussi par précaution a-t-il mis une très petite dose.

« Depuis huit jours maman est tout le temps au lit; je crois que ce climat ne lui convient pas plus qu'à moi; enfin notre consolation est de voir que mon oncle va de

mieux en mieux et qu'il a l'air heureux comme un roi. »

« 25 décembre.

« Ma petite Amélie chérie,

« Comme les bébés ont dû être heureux ce matin, et comme nous aurions désiré voir leur joie. Tu devines comme nous avons pensé à vous aujourd'hui. Je ne veux pas croire que cela soit un jour de Noël qui se passe ainsi sans voir personne de notre famille. Quelle triste journée pour tout le monde et en particulier pour cette pauvre maman qui a passé l'après-midi à regarder mon oncle faire ses patiences. Il faut espérer que l'année prochaine nous serons tous réunis ; deux hivers comme celui-ci, cela serait un peu trop...

« Nous sommes allées hier soir à la messe de minuit... Je suis allée à vêpres, à trois heures, mais maman n'a pas voulu sortir, afin de se reposer d'une longue course qu'elle avait faite hier et aussi, je crois, pour ne pas laisser mon oncle seul un instant.

« On nous dit qu'il y a beaucoup de monde à Amélie et nous ne voyons jamais personne ; sans les L., nous n'aurions pas dit un mot à une créature humaine depuis notre départ...

Si cette pauvre maman n'est pas morte d'ennui avant notre retour, il faut qu'elle soit faite d'une pâte particulière... »

« 3 janvier 1897.

« Ma sœur chérie,

« Il y a un siècle que je ne t'ai écrit, et je viens avec plaisir reprendre ma correspondance avec toi. Tu devines combien nous avons pensé à vous le 1er janvier et combien nous avons souhaité un jour de l'an plus gai pour l'année prochaine... J'ai reçu ce matin un sac de chocolat de la part de Madame Ch.; j'ai trouvé cette attention très gentille et j'en ai été bien touchée. Nous avons eu beaucoup d'ennuis dans la vie, mais comme compensation nous avons toujours eu de bons et fidèles amis, et c'est encore la meilleure chose qui existe. »

« 5 janvier 1897.

« Ma petite Amélie chérie,

« Tu devines sans peine notre joie, hier matin, en recevant les photographies de nos petits trésors. Ils doivent être tous les deux

plus charmants que jamais, et nous allons les trouver bien grands à notre retour. Les reconnaîtrons-nous seulement? Nous avons déjà regardé tant et tant de fois nos chères photographies que je crains qu'elles deviennent sales; mais nous sommes si heureuses d'avoir devant les yeux les frimousses de nos bébés chéris qu'il nous est impossible de rester plus de cinq minutes sans sortir les photographies de leurs enveloppes...

« Je meurs d'envie de franchir la frontière et d'aller en Espagne, mais il faudrait pour cela un temps superbe, car il faut partir à 7 heures du matin et rentrer à 8 heures du soir. Je ne crois pas que nous fassions cette excursion à cause de mon oncle; la voiture le fatigue trop. »

A Yvonne Le G.

« Amélie-les-Bains, 20 novembre 1896.

« ... Comme cet hiver va me paraître dur sans toi, ma chérie, et comme je regrette nos bonnes leçons d'anglais. Du reste, je regrette tout ce que je faisais avec toi; nous nous entendons si bien et je t'aime tant. »

« 25 novembre.

« Chère Yvonnette aimée,

« Je reviens à l'instant de Palalda, où j'étais allée avec Léontine. Maman étant au lit avec la migraine et ayant néanmoins absolument voulu que je sorte, je me suis dirigée du côté de Palalda. Je trouve ce village très curieux, et surtout je trouve qu'on a de là une vue admirable sur les Pyrénées, mais on ne peut pas y rester longtemps. Quelle saleté! Et quelle odeur! J'ai fui épouvantée!

« ... Nous avons un bel appartement où on gèle royalement, et d'autant plus que quand on fait du feu dans notre chambre, cela fait fumer dans celle de mon oncle. Nous n'avons donc pas encore pu faire de feu ; je passe ma vie à avoir l'onglée, et j'éprouve une immense pitié pour les pauvres malheureux qui ne peuvent pas se chauffer. Quand on pense qu'il y a de pauvres créatures qui souffrent toujours ce que je souffre depuis trois jours, c'est réellement horrible... »

« 7 décembre 1896.

« Ma chérie,

« Nous avons depuis quelques jours un temps absolument délicieux, qui me récon-

cilie avec le Midi que j'avais pris en horreur à notre arrivée...

« Je continue à trouver notre appartement beau, mais bien mal choisi ; mon oncle l'a pris sans en avoir vu d'autres, uniquement parce que c'était le plus cher. Qualité très importante !...

« Dimanche, nous avons fait une petite promenade, maman et moi ; puis, comme nous avions rencontré les L., nous sommes revenus en bande. Je suis allée au salut avec les demoiselles L. et de là goûter chez le pâtissier. Au moment de payer, j'ai tiré mon porte-monnaie avec ostentation, mais j'ai eu soin de laisser Mademoiselle L. prendre les devants, car je n'avais que 50 centimes. Une fois le goûter payé, je me suis confondue en regrets d'avoir été devancée. Tu comprends que maman a été désolée de penser que je n'avais pas fait cette politesse aux L., qui m'en font tant. Quant à moi, j'en ai pris mon parti.

« Pendant mon absence, Madame X. est venue voir maman et lui a vivement conseillé de m'envoyer travailler avec elle afin de me distraire... Cette brave dame a l'air convaincue qu'il est impossible de s'amuser avec sa mère ; je trouve qu'elle a bien tort. »

« 13 décembre 1896.

« ... Cette semaine n'a pas été bien brillante ; maman a eu quatre jours de migraine sur six. ce n'est pas mal. Mais procédons par ordre : mardi je suis montée à la Croix avec Léontine ; nous avons mis trois quarts d'heure en prenant par la route, mais en redescendant nous avons pris un sentier plus direct et nous n'avons mis que dix minutes. La vue est très belle de la Croix, et j'ai aperçu pour la première fois la Méditerranée. Mercredi, il faisait un temps épouvantable, pluie torrentielle. Maman est restée au lit avec la migraine, et moi j'ai passé toute la journée en tête à tête avec mon oncle. Le lendemain, maman allant mieux, nous sommes allés en voiture à Arles-sur-Tech où il y avait une foire. C'était la première sortie de mon oncle, et nous aurions difficilement trouvé un temps plus beau. La route d'Arles était tout égayée de ce va-et-vient de voitures et de piétons, et la ville elle-même était dans un état d'animation inaccoutumé.

« Vendredi et samedi, maman ayant la migraine, je suis sortie avec mon oncle; nous sommes allés nous asseoir à la petite Provence, puis nous sommes rentrés à tout petits

pas, mais si petits que je manquais trébucher à chaque instant...

« Il y a à l'hôtel X. un colonel qui nous a beaucoup amusés en disant à Mademoiselle L. « qu'il avait eu l'honneur de perdre sa femme».

« **15 janvier 1897.**

» ... Pour nous distraire un peu, maman a proposé à mon oncle d'inviter à dîner Monsieur et Madame X., mais il a jeté les hauts cris et il a refusé net, en disant que, si nous les invitions, ils nous rendraient notre politesse et qu'alors il nous faudrait descendre dîner chez eux. Et c'était justement ce que je désirais !

Cela aurait été une petite distraction de dîner en ville, de voir des têtes nouvelles; mais, hélas! il faut renoncer à cet espoir d'animation dans notre vie ! »

« **14 février 1897.**

« Chère petite amie aimée,

« Je t'écris uniquement pour te dire que je t'aime, car je n'ai absolument rien de nouveau à t'apprendre; et encore mon affection pour toi n'est-elle pas nouvelle, mais c'est une chose qu'on peut se redire sans ennui. »

A moi.

« 26 novembre 1896.

« ... Les Catalanes portent toutes ici un bonnet ou un châle sur la tête ; elles font les gros travaux de la campagne et elles portent quelquefois de telles charges sur la tête qu'elles sont obligées de trotter pour se maintenir en équilibre. Hommes, femmes, enfants sont tous d'une saleté affreuse. Je t'assure que je reviendrai à Paris avec l'horreur des Méridionaux, et avec l'amour du Nord et des gens du Nord.

Nous venons de faire, maman et moi, une petite promenade; nous avons aperçu le Canigou complètement couvert de neige ; je meurs d'envie de faire son ascension, mais maman craint que cela ne soit pas prudent au moment où il y a tant de neige. Un peu plus tard je pourrai peut-être y aller avec Léontine.

« Nous menons une vie bien calme ; le matin, nous nous levons très tard, nous raccommodons, puis nous déjeunons ; après cela nous allons faire un petit tour, nous rentrons pour faire notre correspondance. Après le dîner, mon oncle « étouffe », puis il fait une partie de piquet avec maman; pendant ce temps je fais la lecture. Une fois que nous

sommes dans notre chambre, maman me fait la lecture, et nous causons avant de nous endormir...

« Hier le facteur a apporté la correspondance de mon oncle, et en rentrant, Léontine a trouvé ta lettre sur une banquette en bas. Ce bon facteur avait oublié de la donner et il ne s'était pas donné la peine de remonter. Tu vois qu'ici tout marche à la grâce de Dieu.

« Le meilleur moment de la journée est celui du courrier; nous sommes si heureuses d'ouvrir vos chères bonnes lettres et de savoir un peu ce que vous faites et ce que disent les bébés. Continue donc à nous écrire beaucoup, chère Bébeth aimée. Tu ne peux te figurer comme cela nous paraît triste de ne plus entendre tes deux coups de sonnette et de ne plus voir apparaître ta chère frimousse. Envoie-nous donc souvent à la place ta petite écriture illisible...

« Je suis en train de lire l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay; elle m'intéresse assez. Après cela je lirai la *Révolution* de Thiers; tu vois que j'ai du pain sur la planche. Je compte réapprendre ma géographie; à mon retour je collerai Félix : qu'il prenne garde à lui. »

« 18 décembre 1896.

« Ma Bébeth chérie,

« Je ris de recevoir tes lettres avec une elle écriture bien appliquée; elles sont du este très lisibles maintenant, et puis, pour na part, je n'aime pas les écritures de maître 'école.

« Maman va mieux aujourd'hui, mais elle trouvé moyen de s'enrhumer; aussi, comme faisait beaucoup de vent, elle est restée à la hambre avec mon oncle. Quant à moi, pour béir à tes prescriptions, j'ai voulu sortir vec Léontine.

« Nous nous sommes dirigées vers Palalda, nais nous avons été prises par une telle tournente que j'ai eu réellement peur et que je ne suis demandé avec inquiétude si nous ourrions revenir. Je crois que sans Léontine 'aurais été jetée plusieurs fois par terre; enfin, râce à sa vigoureuse poigne, nous avons pu éintégrer le domicile maternel, mais nous ommes arrivées dans un triste état, complèement décoiffées, les yeux gros de poussière t absolument époumonnées. Maman, de son côté, commençait à être inquiète et elle se lemandait comment nous pourrions revenir.

« Mon oncle a donné à maman pour sa fête

un flacon d'anisette ; je crois qu'un tremblement de terre ne lui ferait pas changer une seule de ses habitudes. Il nous avait proposé hier de faire une promenade en voiture, mais nous n'avons pas pu en trouver une seule à louer ; il a donc fallu y renoncer, ce qui m'avait navrée hier ; mais ce matin, maman m'ayant avoué qu'elle était enrhumée, je me suis réjouie que nous n'ayons pas fait cette promenade qui aurait pu augmenter son rhume.

« J'ai fini Macaulay et je commence la *Révolution* de Thiers ; puis nous lisons tout haut, maman et moi, les *Veillées flamandes* de Conscience ; nous avons déjà dévoré un nombre inqualifiable de livres, mais je vais avoir moins de temps pour lire, car depuis deux jours j'ai innové des promenades matinales. Dès que je suis levée, je vais faire ma prière du matin à l'église, puis un petit tour dans Amélie ; malheureusement le pays n'est pas bien grand, et j'ai vite fini. Je crois qu'il est réellement regrettable que le nombre d'étages empêche mon oncle et maman de sortir le matin, car vers six heures il fait très beau, et comme dans la journée il faut toujours être rentré à trois heures, ils finissent tous deux par prendre très peu l'air. Maman, qui ne perd pas l'occasion de raccommoder, est en train de

remettre tout le linge de madame X... en état; elle aura fort à faire, car il tombe en ruine...

« ... Je t'aime beaucoup, ma petite sœur chérie, et je pense tout le temps à toi. Quel bon moment ce sera que celui du retour ! »

Juliette revint d'Amélie-les-Bains fort souffrante et on dut la transporter du train dans une voiture et de là chez elle où, soignée et entourée, elle se rétablit et reprit sa vie accoutumée.

Mon oncle, ainsi que je l'ai dit, nous fut enlevé au printemps de l'année suivante. Il mourut dans des sentiments de foi et de paix, récompense à l'heure suprême d'une vie de loyauté et de dévouement, et nous avons l'espoir de le retrouver un jour au centre de toutes les affections bénies.

Notre mère, souffrante depuis longtemps déjà, vit son état s'aggraver et une arthrite de la hanche la mit dans l'impossibilité de marcher, lui causant de cruelles douleurs courageusement supportées.

Elle dut se mettre au lit et y demeura plusieurs mois soumise à un pénible traitement. Ce fut une épreuve bien grande pour elle et pour nous. Juliette aimait notre mère avec une sorte de passion filiale dont jusqu'à la fin j'ai recueilli d'elle l'expression; on peut

juger ce qu'elle éprouva durant ces mois et quelle répercussion eurent sur son cœur les souffrances de celle qui fut l'immense tendresse de sa vie. Cette tendresse fut telle qu'un jour, proche déjà de celui qui nous enleva cette sœur chérie, elle me dit : « Je ne sais si je dois désirer guérir, car bientôt maman vieillira et des tristesses nouvelles m'attendent encore, » ajoutant ou me faisant comprendre qu'elle ne pourrait supporter la perte de cette mère tant aimée.

Enfin, à notre grande joie, grâce aux bons soins de notre beau-frère Hippolyte, par une miséricordieuse volonté de Dieu, au moment où nous commencions à désespérer de la guérison, notre mère se rétablit assez pour reprendre une vie presque normale et, tout en continuant à boiter et à souffrir presque constamment, elle put recommencer à remuer et agir.

Durant les années qui précédèrent et suivirent la mort de mon oncle, maman et Juliette passèrent l'été aux environs de Paris, à Bièvres d'abord, puis à Vaucresson et à Marly. Ma sœur, mon beau-frère et leurs enfants s'y installaient auprès d'elles; mon frère et les siens leur faisaient de fréquentes visites. Nous allions souvent aussi les retrouver et passer avec elles, au milieu de tous,

des heures dont le souvenir ne s'efface plus. Juliette avait rarement l'occasion d'écrire pendant cette période de sa vie et ce sont quelques passages seulement de ses lettres que je transcris ici comme une simple évocation pour nous de ses occupations et de son existence d'alors.

A moi.

« Bièvres, 17 août 1897[1].

« Chère petite sœur aimée,

« Je suis dans un de ces jours où tout va de travers; maman est depuis ce matin au lit, avec une forte migraine; Amélie est à Paris et pour couronner le tout Fanny vient de recevoir un télégramme lui annonçant la mort de son père et la rappelant dans son pays. Cette pauvre fille est partie de suite et je en sais pas ce que nous serions devenues si nous n'avions pas eu Marguerite; puis fort heureusement aussi mon oncle est à Paris.

« ... Manie et Didi vont quêter à la grand'-messe dimanche prochain; tu juges de leur joie! Ils ne cessent de parler de ce grand événement et pleurent tous les matins en constatant que ce n'est pas encore le grand jour.

[1] *Durant l'été qui précéda la mort de mon oncle.*

« Je penserai à toi tout particulièrement demain, ma grande Bébeth chérie. Quand on pense à ce qui aurait pu arriver il y a deux ans[1] ! C'est affreux ! Mais d'un autre côté j'apprécie d'autant plus la grande joie de te sentir toujours là, vivante et bien portante, et je remercie chaque année le bon Dieu de t'avoir conservée à notre affection.

« Je t'embrasse bien fort, grande sœur chérie, ainsi que Félix et je t'assure que nous avons hâte de vous revoir tous deux. »

A Amélie.

« **Dax, 9 mai 1898**[2].

« ... Nous sommes allées hier faire une promenade en voiture. Il y a de très belles routes, ombragées et larges, mais ce n'est pas néanmoins ce qu'on peut appeler un joli pays. Nous sommes allées à Buglose qui est un lieu de pèlerinage très fréquenté par les Landais et de là nous nous sommes rendues à un endroit appelé *le berceau de saint Vin-*

[1] *J'avais été victime, le* 18 *août* 1895, *d'un grave accident de voiture à la suite duquel j'avais été dangereusement malade.*

[2] *Où ma mère s'était rendue pour sa santé après la mort de notre oncle.*

cent de Paul; tu vois qu'ils ont des noms courts dans ce pays. Cet endroit est, comme tu le devines, le pays où est né saint Vincent de Paul; sa maison existe encore, nous l'avons visitée; il n'en reste pas grand'chose à l'intérieur, et les stupides personnes qui la voient achèvent de la détruire en prenant de petits morceaux de bois aux charpentes, malgré la défense qui en est faite.

« Nous serons le mercredi 18 mai à Lourdes, à sept heures du soir et nous en repartirons le samedi matin; nous communierons donc le jeudi, jour de l'Ascension. »

A Pierre.

« 30 avril 1895.
« Thermes des Baignols-Dax.

« Mon Pierre chéri,

« Nous voici à Dax depuis quatre jours et au terme de notre petit voyage dont nous avons beaucoup joui. Maman a commencé de suite son traitement qui la fatigue un peu, mais qui néanmoins nous donne beaucoup d'espoir.

« ... Nous ne connaissons encore rien des environs de Dax, mais ce que nous en avons aperçu en chemin de fer ne nous donne pas

une haute idée du pays. Des landes, toujours des landes! C'est certainement curieux, mais on finit par se lasser des sapins et des bruyères.

« ... Je te quitte, mon Pierre aimé, en t'embrassant de tout mon cœur... »

A Amélie.

« Bièvres, 3 août 1898 [1].

« ... Les enfants sont d'une telle sagesse que nous serions inquiètes si nous ne constations pas leurs mines superbes et leur gaîté.

« Ils jouent toute la journée sans se disputer une seule fois, et nous entendons à chaque instant de tendres appellations : chéri, minette, mignon.

« Manie a bien pris sa leçon de lecture jusqu'ici; faisons des vœux pour que cela dure, mais je n'ose espérer un si grand bonheur.

« ... Didi nous a bien amusés ce matin. Manie était en train de dire ses jours et comme elle hésitait, j'ai dit à Didi : « Souffle donc Manie. » Immédiatement il s'est mis à souffler sur elle comme pour éteindre une chandelle...

« Manie et Didi ont quêté hier dans la perfection; ils étaient tous deux ravissants dans

[1] *Pendant une courte absence d'Amélie et de son mari.*

leurs beaux costumes que maman avait fait blanchir chez notre blanchisseur et ils ont donné des distractions à toute l'assistance. J'avais fait une petite bourse à Manie, qu'elle tenait de la main droite, tandis qu'elle donnait la gauche à Didi. Ils ont été très sages pendant la grand'messe, mais on ne peut pas empêcher Didi de faire sa prière à haute voix. En s'en allant, il s'est retourné pour envoyer un baiser à la croix; j'ai trouvé cela très gentil. »

A Yvonne.

« 3 mai 1898.
« Thermes des Baignols-Dax.

« ... J'ai oublié de te raconter que nous avons vu près de Biarritz une petite plage appelée « la Chambre d'amour ». Ne trouves-tu pas cela poétique? Mais il n'y a guère comme habitants que des religieuses...

« Nous parlons à peu de personnes ici; maman cause de temps en temps avec sa voisine et moi un peu avec la mienne, mais cette dernière ne contribue pas à me développer l'intelligence, car, à tous les repas, elle me dit à quelle heure sont les messes et le prix des poulardes à Dax. Et entre parenthèses, elles ne sont pas chères, 3 fr. 75 deux belles poulardes. »

A notre Mère.

« Maffliers, 25 juillet 1898

« ... J'ai passé une très mauvaise nuit de samedi à dimanche avec de l'étouffement, maux de cœur, etc. J'ai continué à être fatiguée toute la journée, mais grâce à Dieu, c'était un dimanche, ce qui m'a laissée libre de peu parler.

« Dans la matinée nous sommes allées à la grand'messe et Madame T., ayant invité un jeune ménage à venir passer la journée, j'ai pu, tout en me mêlant à la conversation, ne pas parler tout le temps. J'ai très bien dormi cette nuit et je vais bien aujourd'hui, j'espère donc que ce petit malaise est passé. »

A Yvonne.

« Vaucresson, 24 mai 1899.

« J'aurais voulu t'écrire plus tôt, ma petite Yvonne chérie, mais je me suis offert quatre jours de fatigue et d'oppression...

« Notre maison est très gentille et nous plaît beaucoup ; malheureusement nous n'avons pas joui de tout cela, car ma pauvre maman souffre plus que jamais. Les douleurs sans aucune raison apparente ont subitement aug-

menté. Jeudi prochain, Hippolyte lui fera de l'électricité; espérons que cela diminuera ses souffrances. Prie bien le bon Dieu pour nous, ma chérie, car nous en avons vraiment besoin. »

Le 13 septembre 1895, la naissance du petit Paul A., et le 29 octobre 1899, celle de Maurice D. avaient complété ce cercle enfantin que la mort devait briser bien vite et qui pour Juliette et moi aura été la tendre maternité de notre cœur.

Au mois d'avril 1901, profitant d'un état un peu meilleur de leur santé, maman et Juliette résolurent de faire un voyage en Italie. Cette perspective réjouissait fort notre sœur, mais elle fut souffrante durant les jours qui précédèrent son départ et il fallut le retarder. Enfin toutes deux se mirent en route, escortées par nous jusqu'à la gare. Notre amie Madame Marthe D. es accompagnait et le départ fut joyeux, car elles étaient heureuses de faire ce voyage et nous heureuses de leur satisfaction.

A Yvonne.

« Rome, 17 avril 1901.

« ... Nous avons assisté à Sienne à une mascarade que les Italiens appellent une procession. Ce peuple est vraiment resté païen. Nous

avons vu d'abord des jeunes garçons en costumes moyen âge avec des perruques bouclées. Puis des quantités d'hommes vêtus d'une espèce de chemise de nuit dont les pans volaient au vent et coiffés d'une serviette absolument comme le malade imaginaire. Pour compléter l'aspect « foire », des individus vendaient des oranges, du chocolat, des bonbons...

« J'ai été enthousiasmée de Sienne ; cette ville a conservé un cachet très grand et qui ne se retrouve nulle part. Les palais sont splendides. »

A Marie.

« Rome, 18 avril 1901.

« Ma chère Marie,

« Nous revenons du Vatican, où nous avons eu le bonheur de voir l'arrivée de Léon XIII pour le Consistoire. Nous étions dans la pièce qui précède la chapelle et nous avons admirablement vu Léon XIII, les cardinaux et tout le défilé. Cette cérémonie nous a très émues : ce pape que l'on portait dans sa sedia, ces acclamations frénétiques. Presque toutes les personnes présentes avaient les yeux pleins de larmes et Léon XIII lui-même était très ému. »

A moi.

« Rome, 24 avril 1901.

« Ma Bébeth chérie,

« J'ai été fatiguée pendant trois jours mais je vais tout à fait bien maintenant, d'abord parce qu'il fait chaud aujourd'hui pour la première fois depuis notre départ, ensuite et surtout parce que mon ennemi mortel, le vent, vient de disparaître. Nous sommes allées hier aux loges de Raphaël qui sont certainement très belles mais qui m'ont moins enthousiasmée que la chapelle Sixtine. Nous avons visité aussi une partie de la Pinacothèque du Vatican, mais nous n'avons pas pu la finir à cause de l'heure. Nous trouvons bien ennuyeux que les musées ferment à 3 heures, car cette pauvre maman se fatigue à monter tous ces étages pour peu de temps; elle vient donc de décider que le jour où elle retournerait au Vatican, elle partirait à 10 heures et qu'elle y resterait jusqu'à 3 heures sans déjeuner...

« Ce matin, nous sommes allées au palais Rospigliosi qui contient de superbes tableaux; le Guide me plaît beaucoup, mais le Dominiquin n'a pas fait ma conquête. Tu dois te demander pourquoi je te parle particulière-

ment de ces deux peintres; c'est simplement parce que j'ai vu plusieurs tableaux d'eux ce matin. »

A Yvonne.

« Naples, 27 avril 1901.

« Ma chérie,

« Nous venons de faire l'ascension du Vésuve; j'avoue que j'ai eu un peu peur pour maman en la voyant transporter en chaise à porteurs jusqu'au cratère. Quant à moi, j'étais partie bravement à pied, mais à la dernière montée j'ai fini par prendre un guide, puis deux, et à la fin j'étais juchée sur les épaules de ces braves gens. Nous avons fait toute la partie en voiture avec un Russe charmant, qui détestait tellement les Anglais qu'il avait demandé à l'agence de ne pas lui en donner comme compagnons de route. ».

Juliette, malgré quelques jours de maladie à Rome, jouissait donc pleinement de ce séjour en Italie, premier rayon de soleil depuis des années, lorsque, brusquement, notre petit neveu Roger fut atteint d'une grave maladie et, le 10 mai, Pierre rappela télégraphiquement les voyageuses. Elles quittèrent Rome

en toute hâte et arrivèrent le 12 mai au matin à la gare de Lyon, où j'allai les attendre et les amenai de suite auprès du cher petit malade et des pauvres parents. Maman, sachant le désir qu'avait eu Juliette de faire ce voyage et ignorant encore la gravité du mal dont était frappé Roger, avait proposé à notre sœur de la laisser en Italie avec Marthe et de revenir seule. Mais Juliette lui répondit simplement : « Ils sont malheureux ; je pars avec toi, » exprimant ainsi en une phrase tout son dévouement fraternel et son amour pour les siens.

Le lendemain soir 13 mai, notre petit Roger nous quitta et ce tranquille départ d'une âme pure laissa en nous, malgré le déchirement de la séparation, une grande et douce impression. Il y a des larmes plus amères que les larmes versées pour ces petits, aimés du Sauveur, mais celles des pauvres parents tombèrent bien lourdement sur notre cœur.

A Yvonne.

« Marly, 4 juin 1901.

« Ma petite Yvonne chérie,

« Tu as dû savoir par tante que la première semaine de mon séjour ici n'avait pas été bril-

lante pour ma santé. Je suis arrivée souffrante et j'ai eu un peu de bronchite. Maintenant je vais mieux, mais Hippolyte vient d'être assez sérieusement souffrant et, depuis dimanche soir, André est au lit avec la fièvre, mal à la tête, etc... Nous sommes rassurées aujourd'hui; la fièvre est tombée et André a recouvré tout son entrain...

« Tu vois, ma petite Yvonne chérie, que la chance n'a pas encore tourné et que tes amies sont toujours poursuivies par les maladies et les ennuis. André va mieux; qui va être malade maintenant? Je perds complètement l'espérance de voir jamais la vie devenir plus douce pour nous. Je n'ai presque pas le temps de lire depuis notre arrivée ici et pourtant j'ai comme tous les étés l'intention de dévorer de nombreux volumes. »

A notre Mère.

« La Bourboule, 27 juin 1901.

« ... Avant-hier nous avons fait l'ascension du Capucin. Nous sommes allés au Mont-Dore en chemin de fer, puis nous avons pris le funiculaire, enfin la dernière partie et la plus difficile nous l'avons faite à pied. Nous avons commencé par nous tromper de chemin, et au

lieu de prendre les lacets ordinaires, nous sommes montés tout droit par un étroit passage, où une seule personne pouvait passer à la fois. Au milieu du chemin André a éclaté subitement en sanglots, nous avons cru qu'il s'était fait mal, mais impossible de lui faire dire ce qu'il avait, enfin à force de supplications il a fini par dire : « Nous ne pourrons jamais redes« cendre ; » nous avons tâché de calmer ses inquiétudes. Il nous a été impossible d'arriver au sommet par ce sentier, nous avons dû redescendre et aller reprendre le chemin ordinaire. Manie a fait toute l'ascension suspendue au bras d'un bon prêtre que nous avions rencontré en route et elle était aussi à l'aise avec lui que si elle l'avait connu toute sa vie. »

« La Bourboule, 3 juillet 1901.

« Ma petite maman chérie,

« Les lettres mettant beaucoup de temps à te parvenir, je t'écris aujourd'hui afin que celle-ci t'arrive le 5 juillet[1]. Je désire que tu saches que je penserai bien à toi ce jour-là et que nous serons tout particulièrement unies

[1] Date anniversaire de la mort de la petite Marie, la plus jeune sœur d'Élisabeth Leseur. (Voir plus haut).
(*Note de l'éditeur.*)

de cœur. Je regrette de ne pas être auprès de toi le 5, afin de t'entourer de toute la profonde tendresse que j'ai pour toi. Je voudrais pouvoir combler à force d'affection le triste vide qui s'est fait dans notre famille depuis seize ans, mais je sais, hélas ! que cela ne se peut pas. »

« 7 juillet 1901.

« ... Voici donc notre départ de la Bourboule remis au mardi 15 juillet.

« ... Nous avons beaucoup hésité, mais Amélie toujours dévouée a trouvé qu'il fallait mieux me soigner tout à fait, bien qu'elle ait grand désir de te revoir ainsi que Maurice.

« Nous sommes allés à Orcival avant-hier et nous avons fait là une bien charmante promenade. La route est superbe, et la cathédrale d'Orcival est une très curieuse église du XIIe siècle. »

A Yvonne.

« La Bourboule, 21 juillet 1901.

« ... Je ne sais si tu penses à moi dans le tourbillon de plaisir où tu te trouves en ce moment, mais quant à moi, ma pensée te suit constamment, et j'aime à me figurer ce que tu fais.

« Nous partons lundi matin pour Château-Gay où nous allons voir notre vieille Mamie[1], et nous serons jeudi à Marly. Je ne me suis pas ennuyée à la Bourboule, mais je suis heureuse de retrouver maman...

« Je suis en train de terminer la *Vie de Montalembert* qui m'a beaucoup intéressée. Quelle époque ! et que d'enthousiasme dans la jeunesse ! Notre génération devrait bien retrouver tous ces beaux sentiments.

« Je te quitte à la hâte pour me promener ou plutôt pour recevoir une averse, car le temps est terriblement menaçant. De bons baisers bien tendres. »

« Marly, 22 août 1901.

« Ma petite Yvonne chérie,

« J'ai été désolée que tu ne m'aies pas écrit que vous partiez à Plombières, car je serais certainement allée vous dire adieu à Versailles. Nous ne pourrons décidément pas nous voir cet été, c'est une vraie fatalité ! Tu ne peux te figurer combien je suis navrée de te voir aussi peu. Je tâche de me consoler en me disant que cette saison fera grand bien à ta mère et

[1] La vieille domestique qui avait élevé Élisabeth Leseur et ses sœurs. Se reporter aux LETTRES SUR LA SOUFFRANCE à la note de la page 333. (*Note de l'Éditeur.*)

en espérant que nous nous verrons plus l'hiver prochain, mais malgré tout je suis très triste de rester encore si longtemps sans te voir.

« Samedi dernier nous avons vu arriver à l'improviste les Leseur, qui ne devaient rentrer à Paris que le 30 août. Élisabeth ayant été souffrante en voyage[1], ils se sont décidés subitement à revenir. Nous avons été ravies de les voir, ils sont restés jusqu'au lundi soir et ils sont revenus hier à Marly d'où ils ne repartiront que lundi.

« Le petit Paul est arrivé ici hier aussi, il restera probablement une semaine, peut-être plus. Pour le moment, nous avons quatre enfants, un chien, un chat, trois coqs, une poule, trois poussins et deux serins; tu vois que nous avons fort à faire et qu'il ne faut pas perdre une minute. Il faut toute la tendresse que j'ai pour toi pour trouver le temps d'écrire.

[1] Élisabeth Leseur et son mari faisaient en effet alors le voyage de Hollande. Ils avaient visité le nord des Pays-Bas et Amsterdam quand Élisabeth Leseur fut prise à Haarlem des premiers symptômes sérieux de l'hépatisme qui la fit tant souffrir par la suite, quelques années plus tard, à partir surtout de 1908. (Se reporter à JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. *In Memoriam,* page 18.) Une crise particulièrement douloureuse la retint au lit dès son arrivée à La Haye. Et le lendemain, profitant d'une légère accalmie, ils revinrent brusquement à Paris, abandonnant le voyage commencé, sans même avoir visité la capitale néerlandaise. (*Note de l'Éditeur.*)

« Hippolyte part faire ses vingt-huit jours dimanche prochain et Amélie ira à Auxerre le 12 septembre... Il est dit que nous serons tout le temps en l'air cet été et que nous ne pourrons pas passer un mois tous ensemble.

« J'ai commencé un volume sur *la Renaissance,* mais je ne puis arriver à le finir, n'ayant jamais le temps de lire. J'ai beaucoup à coudre ; le jeune héritier P... va venir au monde sans que j'aie eu le temps de finir la robe que je lui destine. »

« Marly, 27 août 1901.

« Malgré le tourbillon d'occupations qui nous entraîne, je prends un instant de repos pour venir causer avec toi.

« Les Leseur sont repartis hier soir après dîner. Nous étions désolés de les voir nous quitter et eux-mêmes émus de partir après le bon séjour fait à Marly... La pauvre Bébeth avait les yeux pleins de larmes en nous disant adieu et nous n'étions pas moins émus. Heureusement que nous ne nous séparons pas pour longtemps. Bébeth vient passer la journée de vendredi avec nous, elle revient samedi avec son mari et ils resteront jusqu'au lundi.

« Figure-toi qu'à la Bourboule, Amélie m'avait donné un ravissant col ; pendant mon

séjour à Maisons-Laffitte, Marie, ne voulant pas être en retard pour mon anniversaire de naissance, m'a offert un col, et vendredi tante m'a apporté comme souvenir de Bourbonne... un col. J'ai failli éclater de rire en voyant arriver le numéro trois. Je vais en mettre un peu partout, sur tous mes corsages, cet hiver.

« La bonne Mademoiselle X... s'est décidée à arriver hier ; voici juste trois semaines que nous l'attendons. Je ne lui ai pas adressé un reproche, mais j'ai pris mon air de Junon, et je crois que mon silence a été plus éloquent que des paroles.

« Je te quitte, ma chérie, pour me plonger dans les délices d'une layette de poupée pour ma nièce. Je te redis encore que je t'aime ; c'est une vieille rengaine, mais je ne me lasse pas de le penser et de le dire. »

A Marie.

« Marly, 8 juin 1901.

« ... Nous avons été heureuses de vous voir samedi, bien que cela nous ait été pénible de revenir dans cette maison où le cher petit Roger n'est plus. Je ne puis croire que cela soit vrai, et il me semble que nous allons nous réveiller de ce triste rêve et reprendre notre vie comme autrefois. Il faut pourtant se rési-

gner à la volonté de Dieu et accepter la douloureuse réalité! Nous pensons constamment à vous et nous vous plaignons tous deux si, si profondément. Nous serions si heureuses si notre affection pouvait adoucir votre douleur, car vous savez, n'est-ce pas, ma chérie, combien nous vous aimons tous deux. »

A Pierre.

« La Bourboule, 28 juin 1901.

« Mon Pierre chéri,

« Bien que cela soit une trop triste année pour t'adresser des vœux, je ne veux pas laisser passer le 29 juin sans te dire que je pense à toi. Je t'aime si tendrement, mon frère aimé, et je souffre tant de te voir malheureux sans rien pouvoir faire pour adoucir ta douleur. Tu sais du moins que je partage ton chagrin et que je te plains du fond du cœur. »

A Marie.

« La Bourboule, 3 juillet 1901.

« Ma chère Marie,

« Nous avons hâte d'avoir de vos nouvelles, car le temps nous semble long sans savoir ce que vous devenez : et pourtant, ma chérie,

ne crois pas que nous soyons étonnées que tu n'aies pas le courage d'écrire; cela est au contraire bien naturel.

« Après avoir eu un temps splendide, nous jouissons maintenant d'une pluie perpétuelle. Nous ne pouvons plus mettre le pied dehors et nous sommes condamnées à passer l'après-midi au salon, ce qui manque de charme quand on est à l'hôtel. Tous nos projets de promenades sont remis; pourront-ils se réalier? »

« 15 août 1901.

« ... Combien je pense à toi, car, hélas! cette année le jour de ta fête ne peut pas être un jour de joie. J'ai pensé à toi ce matin à la messe tout particulièrement ainsi qu'au cher petit Roger... »

« Marly, 24 août 1901.

« Ma chère petite Marie,

« Ton fils va toujours bien; il s'amuse toute la journée avec Manie et André, excepté pendant un court moment consacré au travail. Les trois enfants s'entendent très bien, ils ne se sont pas encore disputés une fois et ils sont ravis d'être ensemble, et quand je les vois

agenouillés les uns à côté des autres et priant, je sens que Roger est présent, qu'il veille sur eux et les protège...

« Paul est bien gentil et nous sommes heureuses de l'avoir un peu longuement et de nous en occuper. Il a bonne mine, mange bien et joue avec entrain. S'il avait la moindre chose, nous te préviendrons de suite; ainsi ne te tourmente pas, ma petite sœur chérie. »

Dans l'été de 1902, nous allâmes habiter pour la première fois notre maison de Jougne, dans le Doubs[1]. Maman et Juliette firent d'abord une saison à la Bourboule avec les deux enfants aînés d'Amélie et se rendirent ensuite directement à Jougne. Nous les avions précédées d'un jour et demi dans cette demeure que j'éprouvai une joie exquise à orner et préparer pour elles. Ce fut mon dernier bonheur de ce genre ici-bas.

Le lendemain de leur arrivée nous les quittâmes, mais ce fut pour revenir dix jours plus tard, en compagnie de ma belle-mère. Amélie, son mari, le petit Maurice, alors âgé de deux

[1] Élisabeth Leseur et son mari, amenés par un ami très cher à Jougne dont sa famille était originaire, s'étaient très vite attachés à ce beau pays et avaient fait construire la maison en question pendant les années 1898 et 1899. (*Note de l'Editeur.*)

ans et notre vieux cousin Adolphe B. étaient arrivés depuis quelques jours, et il y eut là pour nous trois semaines bien douces, bien joyeuses, les dernières de notre vie, puisque jamais plus nous ne nous retrouverons ainsi réunis.

Le 31 juillet, nous célébrâmes à la fois l'anniversaire de mon mariage et l'inauguration de la chère maison qui devait voir seulement ce jour-là une fête pleinement heureuse. Dès le lendemain, mon mari était mandé pour affaires à Vienne, en Autriche, et manifesta le désir de me voir l'accompagner.

Par une inspiration dont je bénis Dieu maintenant, j'eus l'idée de proposer à Juliette de venir avec nous : elle accepta et le plaisir que lui causa ce voyage fut, je crois, très grand. Avec son sens délicat de l'art et de la beauté elle s'intéressa vivement à tout ce qu'elle vit dans les églises et dans les musées; elle s'amusa avec la sincérité d'un être peu gâté par la vie de tous les incidents du voyage[1] et jouit de bon cœur de la conversation de Félix

[1] Élisabeth Leseur, son mari et Juliette allèrent de Jougne, par Lausanne et Berne, rejoindre à Zurich la grande ligne de Vienne par l'Arlberg, le Tyrol et Inspruck, Salzbourg et Linz, un des plus beaux trajets de chemin de fer en Europe. Ils revinrent de Vienne à Jougne par la même voie.

(*Note de l'Éditeur.*)

et de toutes les attentions dont il l'entoura.

Mais, ainsi que la première fois lors de son séjour en Italie, et comme si jamais cette sœur chérie ne devait connaître une joie sans nuages, le voyage s'acheva tristement. Revenus à Jougne le samedi 9 août, vers 11 heures du soir, nous trouvâmes à la gare Amélie et son mari qui nous apprirent la mort subite, survenue la veille au soir, de notre pauvre cousin Adolphe. Je n'ai pas besoin de dire quel saisissement fut le nôtre et quels jours pleins de tristesse nous passâmes ensuite. Nous gardons à ce cher compagnon de nos derniers jours heureux un souvenir affectueux et reconnaissant ainsi qu'une fidèle prière. Dieu qui juge en sa justice aura eu, je l'espère, de la miséricorde pour cette âme qui Le connaissant peu a suivi simplement les inspirations de sa conscience et marché à la seule lumière de la raison.

A Yvonne.

« 13 juillet 1902.

« ... Jougne est un ravissant pays qui m'a plu infiniment. Plus je vais et plus je me sens montagnarde jusqu'au fond de l'âme. J'aime ces montagnes qui changent chaque jour d'aspect, et ce calme, cette solitude!...

« Je vais maintenant te donner quelques détails sur notre maison. Elle est située tout en haut du pays, sur un vrai rocher, ce qui fait qu'elle domine le pays de tous côtés. De ma chambre, de celle de maman et d'Amélie on jouit d'une vue absolument ravissante. La vue des Leseur est moins belle, mais ils ont tenu à se sacrifier en vrais maîtres de maison.

« Au rez-de-chaussée nous avons un hall immense ; d'un côté nous en avons fait une salle à manger et de l'autre un salon avec piano, chaise-longue, etc. La chambre de Madame Leseur[1] se trouve aussi en bas, ainsi que la cuisine, et au premier se trouvent nos chambres. Enfin nous sommes tout à fait contents de notre installation.

« Dimanche nous sommes allés jusqu'à l'entrée de Ballaigues à pied, soit douze kilomètres, et lundi à Vallorbe, également à pied, pendant que maman, Madame Leseur et les enfants s'y rendaient en voiture. Hier, nous nous sommes reposés et aujourd'hui il nous sera impossible de nous promener, le temps étant à l'orage et la pluie pouvant survenir d'un moment à l'autre. J'ai commencé l'*Art chrétien* de Rio ;

[1] La mère du mari d'Élisabeth Leseur.
(*Note de l'Éditeur.*)

son introduction est vraiment fort intéressante, mais elle n'a aucun rapport avec son sujet...

« Si tu étais auprès de moi, ma petite amie chérie, je serais tout à fait heureuse, mais tu me manques tant ! Il me semble que je t'aime davantage chaque année, et mon affection pour toi est plus grande que tu ne peux le croire ; tu es pour moi une sœur très tendrement chérie. »

« 2 septembre 1902.

« Ma petite Yvonne aimée,

« Pardonne-moi mon silence, mais j'ai été très occupée pendant les derniers jours du séjour de mes sœurs. Les Leseur sont partis vendredi soir, désolés de partir ; la pauvre Bébeth nous écrit des lettres navrées, elle regrette Jougne et notre bonne vie de famille. Ce matin nous avons accompagné Amélie à la gare ; nous voici donc réduits à notre plus simple expression...

« Nous sommes tellement occupées que je ne trouve plus le temps de lire, j'en suis toujours à mon malheureux volume de Rio, j'ignore quand je l'aurai fini. Tu sais que nous possédons beaucoup de livres de Lamartine, ils sont à ta disposition pour cet hiver... »

« 28 septembre 1902.

« Ma chère petite Yvonne,

« Nous avons été bien touchées de ta lettre si gentille et si affectueuse. Cela ne m'a, du reste, pas étonnée de toi ; tu es une de ces amies qu'il est si rare de rencontrer et tu as un cœur comme il y en a peu. En résumé, la famille Le G. est une famille unique et qui est aimée d'une façon unique aussi par la famille A.

« Le patron de Jougne étant saint Maurice, nous jouissons aujourd'hui de la fête du pays. Ce matin grand'messe avec fanfare; maman, les enfants et deux de nos bonnes y assistaient ; quant à moi j'avais entendu la messe à huit heures et je suis retournée avec Maurice à l'église pour qu'il assiste à la fin de la cérémonie. Il a été enthousiasmé par la fanfare qui faisait un tapage à réveiller les morts et qui jouait des valses à faire danser toutes les chaises de l'église. Dans la journée, nous allons jouir des chevaux de bois, tourniquets, etc. Quelle belle journée !!!

« Amélie arrive demain pour chercher ses enfants, et les Leseur seront ici mercredi matin ; nous nous retrouverons de nouveau réunis pour un jour ou deux, puis nous nous séparerons pour un mois...

« Nous comptons rester longtemps à Venise, que nous voulons visiter à fond; quant à Florence, si nous avons peu de jours à lui consacrer nous y retournerons une autre fois. »

A Amélie.

« La Bourboule, 25 juin 1902.

« ... Je suis ravie du bon été que nous allons passer à Jougne et j'ai hâte de connaître notre nouvelle demeure... Les enfants sont enchantés de s'arrêter à Lyon; je crois qu'ils sont très fiers de voyager comme les *grandes personnes;* puis comme ils sont très intelligents, ils sont peut-être contents de voir de nouvelles choses. »

« Jougne, 5 septembre 1902.

« Ma petite Amélie chérie,

« Je t'ai adressé un petit mot pour te dire que je pensais bien à toi hier, mais je veux aujourd'hui t'adresser des vœux moins rapides. Je désire de tout mon cœur que tu sois heureuse et surtout que tes enfants continuent à se bien porter. Enfin je te souhaite tout le bonheur possible et imaginable.

« Merci de ta lettre, ma chérie aimée, elle m'a fait bien plaisir; tu me rends toujours

heureuse en me montrant ton affection et je t'assure que de mon côté je t'aime bien, bien profondément et il me semble que chaque année mon affection pour toi est plus grande.

« Je regrettais vivement que vous ne soyez pas avec moi aux rochers de Naye[1] ; tu ne peux te faire une idée du merveilleux spectacle dont on jouit une fois parvenu tout en haut des rochers. Dans le lointain, des glaciers : Mont-Blanc, Grand-Combin, Jungfrau ; plus près, des montagnes admirablement belles et enfin en bas le lac de Genève. Nous avons assisté au coucher du soleil et le lendemain nous nous sommes levées à 4 heures pour voir le lever du soleil. Des rochers de Naye nous sommes allées à Genève, et nous avons réintégré le domicile maternel hier soir à 10 heures. »

« 24 septembre 1902.

« Ma chère petite Amélie,

« Maurice est allé lundi dernier porter un bouquet à son patron, il a très bien fait sa prière et le soir il a été heureux comme

[1] A 2075 mètres à pic au-dessus de Territet sur le lac de Genève. Excursion facile à faire de Jougne et qui peut même s'accomplir dans une seule journée, en partant le matin pour rentrer le soir.

(*Note de l'Éditeur.*)

un roi de recevoir nos cadeaux. Les bonnes lui ont donné un joli bouquet, maman un chemin de fer, les enfants une pelle, moi un seau et Maria P... lui a tricoté une paire de chaussettes qu'elle lui a apportée pour sa fête. Maurice avait mis pêle-mêle dans son seau, jouets, bouquet, chaussettes et il tournait autour d'un air radieux. En se couchant il a mis son bouquet dans son lit, ce qui ne l'a pas arrangé, mais sois tranquille, je l'ai ôté dès qu'il a été endormi. »

A Marie.

« 27 juillet 1902.

« Ma chère petite Marie,

« Nous avons fait hier la grande excursion du Suchet[1]; c'est une ascension nullement

[1] Le Suchet est un des sommets du Jura les plus élevés, près de 1 600 mètres. Il se trouve très proche de Jougne et son ascension est une des promenades favorites de ce pays, promenade magnifique d'ailleurs. Le sommet du Suchet offre un des plus beaux observatoires qui soient pour contempler la Suisse et les Alpes. En effet, le Jura, qui s'élève de Dôle au Suchet par une série de plateaux, surplombe à pic la plaine suisse, et l'on a une vue merveilleuse sur la grande chaîne dont rien que l'espace vide ne vous sépare. Les Alpes apparaissent directement en face depuis la Meije, dans le Dauphiné, jusqu'au Tödi, près de Coire, avec comme centre, légèrement à droite le

dangereuse mais assez fatigante, car il faut faire dix-huit kilomètres à pied. Le retour est facile, mais l'aller est moins agréable, car je trouve fatigant de monter pendant deux heures sans interruption.

« ... Nos promenades nous conduisent souvent en Suisse, mais jusqu'ici je la trouve inférieure à notre beau pays de Jougne et je retrouve toujours avec plaisir la ravissante vue dont nous jouissons de nos fenêtres. »

« 15 août 1902.

« ... Nous avons passé nous aussi des moments bien pénibles, surtout maman et les D... J'ai un bien profond chagrin de la mort d'Adolphe, car j'avais pour lui une grande

Mont-Blanc dans son entière majesté et à gauche le massif de la Jungfrau, tout cela avec une netteté prodigieuse. Le spectateur contemple en outre à ses pieds, d'un côté le lac de Genève et de l'autre celui de Neufchâtel dans leur ensemble, et toute la Suisse, s'étendant comme un gigantesque plan en relief jusqu'à la Forêt Noire, qui s'estompe dans le lointain, à sa gauche, au delà du Rhin. En se retournant il aperçoit les vallées et les lacs du Jura, quelques-uns de ses sommets les plus élevés, ses plateaux et ses forêts à perte de vue. C'est une splendeur. Aussi va-t-on plusieurs fois dans la saison, quand l'atmosphère paraît propice, déjeuner au sommet du Suchet, assister à la chute du jour, — ou bien encore, par les beaux clairs de lune, on y monte la nuit pour admirer, du châlet qui s'y trouve, le lever du soleil.

(*Note de l'Éditeur.*)

affection ; voici encore une amitié disparue et, bien que cela ne soit pas une des grandes douleurs de la vie, c'est néanmoins bien triste. »

« 6 octobre 1902.

« ... Je sais qu'il n'y a pas de paroles pouvant adoucir des douleurs pareilles à la tienne ; Dieu seul le peut, et la seule chose en mon pouvoir est de prier pour toi et pour Pierre, ce que je fais du fond du cœur.

« Nous avons quitté, à notre grand regret, Jougne hier matin et nous avons fait aujourd'hui la traversée du lac de Lucerne ; malheureusement nous avons mauvais temps. La traversée du Saint-Gothard est une chose merveilleuse. »

A notre Mère.

« Vienne, 5 août 1902.

« Ma petite maman chérie,

« Nous venons d'arriver à Vienne, après un excellent voyage. Nous avons passé une bonne nuit, et le chef de train a dû nous réveiller pour que nous soyons prêts pour l'arrivée à Vienne. Hier matin, avant de reprendre le train, nous avons fait un tour dans Zurich,

qui est une très belle ville, mais qui est à mon goût un peu trop ville; décidément je n'aime plus que la campagne! Le lac de Zurich est très joli, mais inférieur néanmoins au lac de Walenstadt qui est vraiment admirable. Le trajet dans le Tyrol est d'une beauté dont tu ne peux te faire une idée; je n'ai jamais rien vu d'aussi bien.

« Quel dommage que vous ne soyez pas tous avec nous! Nous jouirions alors complètement de ce beau voyage. Nous pensons bien à vous tous et nous serons bien heureux de vous revoir.

« Donnez-nous régulièrement de vos nouvelles. »

A moi.

« **La Bourboule, 15 juin 1902.**

« Ma petite Bébeth chérie,

« Tu seras toujours la même! Je devrais toujours me méfier de toi, car je sais de quoi tu es capable, mais moi, âme naïve, je ne devine jamais rien.

« Merci, merci mille fois, ma chérie, je ne sais comment te remercier, je suis touchée jusqu'aux larmes de ton cadeau et du petit mot si gentil qui l'accompagnait.

« ... Je suis ravie à la pensée de passer un mois avec toi et Félix, mais pourvu qu'il fasse meilleur temps. Cette pluie, ce ciel, et par-dessus tout cela le bromure me mettent dans un état d'affaissement extraordinaire. Je vais pourtant très bien ; pas l'ombre d'oppression.

« Nous sommes absolument seuls dans l'hôtel, mais malgré cela ta nièce voulait absolument changer de robe pour le dîner ; que de frais pour le domestique ! Il faut ajouter qu'elle refusait de se recoiffer et de se laver les mains.

« Au revoir, ma Bébeth chérie aimée, et encore merci de cette nouvelle preuve d'affection. Embrasse bien fort Félix pour moi. »

« Jougne, 31 août 1902.

« Voici notre premier dimanche sans vous et cela nous paraît bien triste ! La maison a l'air vide depuis votre départ et vous nous manquez beaucoup. Comme ces six semaines ont passé vite ; il me semblait que vous veniez tous d'arriver, et c'est déjà fini. Enfin, nous aurons malgré tout eu de bons moments cet été, et cela nous fera une provision de souvenirs pour cet hiver, en attendant que nous recommencions l'année prochaine.

« ... Je suis allée ce matin à la messe de 8 heures avec André, et ces dames sont en

ce moment à la grand'messe ; j'en profite pour t'écrire tout en gardant les trois enfants.

« ... Je vais mieux, mais je ne me sens pas encore très bien. Je t'embrasse bien fort, ma petite sœur chérie, ainsi que Félix, en vous remerciant tous deux du bon été que nous avons passé grâce à vous. »

« 6 septembre 1902.

« Merci de ta lettre, mais surtout de ton affection ; je suis profondément touchée de voir combien vous m'aimez tous, mais je t'assure que je vous le rends largement. »

« 14 septembre 1902.

« Je suis enfin rentrée en possession de maman, ce qui m'a fait un bien grand plaisir car le temps me paraissait long sans elle.

« J'ai été profondément touchée de voir comme Adolphe nous aimait ; si nous avions tous pour lui une profonde affection, il nous le rendait bien et je suis persuadée que personne de nous n'oubliera ce bon et excellent Adolphe... »

Le 5 octobre, maman et Juliette quittèrent Jougne avec nous et à la gare de Lausanne eut lieu la séparation. Elles partaient pour les lacs italiens et Venise et nous revenions à Paris. Nous avions déjeuné ensemble au buffet de la gare et je revois nos adieux sur le

quai et la chère tête qui nous souriait à la portière du wagon. En toute séparation de ce genre, même heureuse, il y a déjà une sorte de brisement, un avant-goût des plus déchirantes et longues séparations. Bien longues, en dépit de la brièveté de la vie, en dépit de ce que cette vie renferme toujours pour une âme chrétienne de beauté, de grandeur et de paix intime !

A moi.

« Locarno, 6 octobre 1902.

« Ma petite chérie aimée,

« Nous sommes arrivées hier soir à bon port à Lucerne, mais ce matin nous avons eu un affreux temps pour la traversée du lac, pluie, ciel gris ; impossible de voir ni le Pilate, ni le Righi. Malgré cela le lac nous a paru beau ; quelle superbe chose que la traversée du Saint-Gothard ; c'est admirable ! Nous ne nous sommes pas arrêtées à Bellinzona, nous avons continué jusqu'à Locarno, où nous avons fait une belle promenade en voiture avant le dîner...

« P.-S. — Il y a un monde fou, tous les trains sont pleins. La pluie tombe à torrents, hélas ! Que verrons-nous du lac Majeur demain ? »

« Vérone, 14 octobre 1902.

« Ma petite Bébeth chérie,

« Je suis bien éloignée de toi, mais malgré cela tu sais que je penserai bien à toi le 16 octobre. Je désire de tout mon cœur que ton bonheur actuel continue et que tu voies se réaliser tout ce que tu peux souhaiter encore. Je t'aime si, si tendrement que ton bonheur fait aussi le mien, et je trouve que c'est une grande joie dans la vie de s'aimer comme nous le faisons.

« J'ai eu un peu d'oppression ces jours-ci (ceci entre nous), mais aujourd'hui je me sens mieux; pourvu que cela continue ! Nous sommes arrivées à Vérone il y a deux heures seulement, nous nous sommes promenées en voiture dans la ville, qui nous a vivement intéressées; elle a un cachet très particulier et très intéressant. Milan contient beaucoup de choses intéressantes, mais j'avoue que le célèbre Dôme m'a laissée froide; l'ensemble est lourd. Quant au musée de la Brera, il est superbe, il contient un portrait de femme par Rembrandt tellement beau, que je suis enthousiasmée de ce peintre et que je rêve maintenant de connaître mieux son œuvre. »

A Amélie.

« Vérone, 14 octobre 1902.

« Ma chère petite Amélie,

« Nous sommes encore à Vérone, car maman ayant eu hier la migraine, cela nous a retardées d'un jour. Demain matin nous finirons de voir Vérone, puis nous filerons sur Venise...

« Vérone est une ville ayant conservé beaucoup de cachet; il y a surtout une petite place que je trouve ravissante[1]; elle est entourée de palais très curieux et l'un d'eux a une délicieuse loggia. »

Juliette fut malade à Venise et, de retour à Paris, passa un mauvais hiver. Dès que vint le printemps, maman l'emmena à Menton afin d'achever son rétablissement et de lui permettre de reprendre des forces. Leur retour eut lieu le 30 mars, trois jours avant notre départ pour l'Italie où nous allions, Félix et moi, passer quatre semaines. Nous fîmes à Rome un assez long séjour et j'eus la joie de voir pour la seconde et dernière fois le grand pape Léon XIII. J'ai vécu à Rome des heures

[1] La Piazza dei Signori. (*Note de l'Éditeur.*)

inoubliables, décisives[1]; telles que, plus tard, en y reportant ma pensée, j'ai compris que des grâces semblables sont accordées seulement comme une mystérieuse préparation à la souffrance et comme un appel intime à la plus complète immolation.

A Yvonne.

« Menton, 17 mars 1903.

« Ma petite Yvonne chérie aimée,

« Je ne puis t'exprimer à quel point je suis touchée de tes longues et affectueuses lettres et de celles de ta mère ; elles auraient, si cela avait été possible, augmenté l'immense affection que j'ai pour vous. Vous avez su toutes deux par votre affection adoucir pour maman et pour moi la tristesse de ma maladie.

« Je suis guérie maintenant, il ne me reste plus qu'à reprendre des forces, ce qui, j'espère, arrivera vite, car je me sens déjà moins faible. Nous allons faire aujourd'hui une promenade en voiture ; je me demande si elle me fera apprécier davantage la nature du Midi, qui jusqu'ici me laisse froide. Je me demande vrai-

[1] Se reporter à JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR, *Journal, première partie,* pages 91 et 92 à 98. (*Note de l'Editeur.*)

ment ce qu'on peut admirer dans le Midi ; les palmiers roussis et couverts de poussière me font regretter les palmiers pétrifiés de la rue des Pyramides[1] ; quant à la traversée de la Provence en chemin de fer, elle rappelle celle de la Champagne pouilleuse étonnamment. Ce que j'aime ici, c'est le soleil qui nous apporte santé et gaîté. La vue du vieux Menton a aussi beaucoup de charme. »

« 18 mars.

« Je finis ma lettre aujourd'hui, ma petite Yvonne chérie, car hier je suis restée dehors jusqu'à 4 heures et demie, et une fois rentrée je me suis reposée jusqu'au dîner. Nous sommes allées en voiture jusqu'au Cap Martin, ce qui est une promenade agréable car la route suit la mer presque tout le temps.

« Nous sommes revenues par l'intérieur des terres, et là il faisait une chaleur torride ; j'ai retrouvé avec plaisir le bon air salin que nous respirons de nos fenêtres.

« Nous venons de commencer les *Mémoires*

[1] Il s'agit de ces plantes stérilisées, qui pouvaient être conservées très longtemps avec l'aspect de plantes fraîches, qui furent très à la mode pour la décoration des appartements et qui étaient vendues à l'époque dans un magasin de la rue des Pyramides, ici visé dans cette lettre, le premier qui ait eu, croyons-nous, l'initiative de cette stérilisation. (*Note de l'Éditeur*.)

de Talleyrand, mais nous ne sommes pas assez avancées pour que je te donne mon opinion; il me paraît avoir beaucoup d'esprit, mais il emporte le morceau et ses amis eux-mêmes ne sont guère ménagés. Nous avons lu *Donatienne* de Bazin; c'est un roman contre les nourrices, il y a des descriptions délicieuses de Bretagne, et le livre est, comme toutes les œuvres de Bazin, extrêmement poignant et extrêmement bien écrit. »

A moi.

« **Menton, 24 mars 1903.**

« Ma chère petite Bébeth aimée,

« Nous avons un temps splendide, pas un souffle d'air, un soleil radieux. Nous en profitons pour bien prendre l'air; hier nous sommes montées jusqu'à la Turbie, village qui paraît situé très haut, mais en réalité qui n'est qu'à 450 mètres, puis nous sommes redescendues à Monte-Carlo. Nous avons visité les salles de jeux; maman était partie avec l'intention de jouer vingt-cinq francs, et moi je comptais risquer cinq francs, mais au dernier moment le jeu et les joueurs nous ont également répugné, nous avons donc gardé notre argent et

nous sommes revenues par conséquent avec trente francs de plus dans nos poches.

« Aujourd'hui nous sommes allées payer le docteur X., puis à la musique, et en revenant maman a fait une énorme marche; elle a traversé presque tout Menton à pied, elle a bien fait une promenade d'une heure au moins. Je trouve que maman a repris une très bonne mine depuis quelques jours, ses joues se sont remplies et elle n'a plus les yeux cernés...

« Nous partons samedi pour Cannes; Madame L. a écrit une lettre très aimable à maman pour lui demander de descendre chez elle. Nous quitterons Cannes dimanche par le train de 4 heures 20, et lundi matin à 9 heures 15 nous serons à Paris.

« Quel bonheur de vous retrouver tous, et quel plaisir de pouvoir vous voir et de causer avec vous sans souffrir! Nous irons certainement mardi chez toi, bien heureuses de te voir un peu longuement, ma chère petite sœur aimée, que je chéris de tout mon cœur. Je tâcherai de travailler un peu pour ta vente, mais il reste peu de temps maintenant, enfin je ferai ce que je pourrai.

« ... Menton se vide petit à petit; chaque jour il y a quelques personnes de moins à l'hôtel, évidemment la saison élégante se ter-

mine au mois de mars ; il est donc grand temps que nous quittions le Midi !!! »

« Ceci est superbe, » avait écrit maman au-dessous de cette malicieuse déclaration.

« Paris, 13 avril 1903 [1].

« ... Le sympathique ex-abbé Ch. a éprouvé le besoin de venir manifester avec un autre individu contre le Père H., pendant que celui-ci prêchait hier à Notre-Dame de Lorette. Les personnes qui se trouvaient dans l'église ont été prises d'une telle indignation qu'elles allaient faire un mauvais parti aux deux tristes sires sans un jeune vicaire qui les a protégés. Comme protestation évidemment le Père H. a été, paraît-il, frénétiquement applaudi. A la Trinité, on avait affiché de telles menaces que le Curé qui est vieux a eu peur et a supprimé le sermon du Père G. Du reste, ces tristes événements se reproduiront puisque Combes a dit dans sa circulaire qu'il fermerait toutes les églises où aurait eu lieu du bruit. Il se trouve toujours quelques individus de la sorte de l'ex-abbé Ch. pour susciter ce bruit et cette bousculade... »

[1] *Pendant notre séjour à Rome.*

« Paris, 17 avril 1903.

« Ici les persécutions continuent ; on est en train de fermer toutes les chapelles : Notre-Dame de la Garde, la Sainte-Baume, etc. Le prieur des Chartreux a écrit une très belle lettre à M. Combes. As-tu pu la lire ? Il annonce son intention de ne pas partir. Mademoiselle Cl. nous avait dit que l'empereur d'Allemagne attirait le plus possible les Congrégations, dans le désir de se faire donner la protection des missions. »

« Paris, 23 avril 1903.

« Merci de ton long récit de ta réception au Vatican ; tous les détails que tu m'as donnés m'ont fait grand plaisir. Nous avons été bien heureuses que tu puisses revoir Léon XIII avant qu'il soit mort. »

A Marie

« Paris, 27 avril 1903.

« Ma chère petite Marie,

« J'espère que vous n'avez pas aussi mauvais temps que nous, car il y aurait de quoi mourir de tristesse de se trouver ainsi que toi loin de tous les siens[1], avec des malades et dans un ciel gris, noir, affreux.

[1] *Paul avait été atteint de la fièvre scarlatine à Berck, où sa mère et lui passaient quelques jours chez des amis.*

« ... Je suis ravie de voir l'union des évêques pour protester contre le gouvernement et pour défendre les Congrégations; c'est vraiment beau. Tout ceci est surtout triste pour la France; quant à l'Église, nous savons qu'elle est invincible, nous n'avons donc pas besoin de nous troubler et de nous agiter.

« Nous sommes allées à la garderie d'enfants vendredi dernier et nous avons vivement regretté que tu ne sois pas avec nous, mais nous avons dit à ces dames que tu y viendrais sûrement l'année prochaine. Le nombre des dames n'est pas encore suffisant et nous avions vraiment beaucoup à faire, Amélie et moi. »

Quelques jours après notre retour à Paris, le petit Maurice fut atteint de diphtérie et notre angoisse, pendant quelques jours, fut bien grande. Il guérit et nous le vîmes reprendre bientôt ses forces et sa gaîté; mais cette maladie ouvrait l'ère douloureuse et cette angoisse était le prélude de toutes celles qui allaient commencer pour nous[1].

Quand vint l'été, une partie de la famille s'installa de nouveau à Jougne, mais nous n'al-

[1] Se reporter à JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR, *Journal, première partie*, pages 97 et suivantes. (*Note de l'Editeur.*)

lâmes l'y rejoindre qu'au mois de septembre, mon mari et moi. Le temps fut, presque sans interruption, pluvieux, triste et eut une influence défavorable sur la santé de notre sœur. Déjà et sans que nous en fussions encore avertis, cette santé si chère était bien atteinte et le mal ne devait plus arrêter ses ravages. Avant d'arriver aux longs mois de maladie et de souffrance, écoutons encore la douce voix qui dans ces dernières lettres nous parle et nous redit sa tendresse.

A Amélie.

« Paris, 10 mai 1903.

« ... Quels jours pénibles tu viens, nous venons de passer! Enfin puisque notre petit Maurice chéri est sauvé, nous n'avons qu'à remercier Dieu et la Sainte Vierge. Tu devines si nous avons pensé à vous, mais de notre côté nous avons beaucoup souffert maman et moi de cet éloignement. C'est doublement souffrir d'être inquiètes d'un être cher et de ne pouvoir le soigner. Voici une semaine que nous n'oublierons jamais... »

A Marie.

« Paris, 12 mai 1903.

« Ma chère petite Marie,

« J'espère que tu ne m'en veux pas d'être restée si longtemps sans t'écrire, mais notre vente, puis cette semaine d'inquiétude m'ont complètement absorbée et je compte sur ton affection pour me pardonner mon silence. Je veux du moins, ma chérie, que tu reçoives un mot demain 13 mai. Tu sais que nous nous trouverons réunies dans les mêmes regrets, dans le même souvenir, mais aussi, n'est-ce pas? dans la même espérance. Deux ans! Comme cela paraît à la fois très court et très long. Il me semble qu'il y a une éternité que nous n'avons vu le cher petit et pourtant ces tristes événements me paraissent d'hier.

« Je prierai de toute mon âme demain pour toi, pour Pierre et pour le cher petit Paul. Du reste, depuis que ce dernier a été malade, je n'ai pas passé un jour sans prier pour lui et je suis profondément heureuse de le savoir complètement rétabli.

« Nous sommes rassurés pour Maurice, le voici maintenant en convalescence, mais nous avons passé de mauvais jours. André est main-

tenant chez Élisabeth, Manie ici, enfin nous sommes tous éparpillés. Nous aurons vraiment passé un vilain hiver !

« ... Au revoir, ma chère petite Marie aimée, je t'embrasse avec plus d'affection que jamais ainsi que mon cher grand frère... »

« Jougne, 18 juillet 1903.

« ... Nous avons été heureuses du succès de ton frère, car tu sais quelle affection nous avons pour ta famille et combien nous nous réjouissons de tout ce qui lui arrive d'heureux... »

A moi.

« Jougne, 29 juillet 1903.

« Les D. sont partis ce matin par le train de 9 heures 40 pour Lausanne, où ils allaient déjeuner chez un client d'Hippolyte. Ils devaient prendre un bateau à 4 heures pour voir le fond du lac jusqu'à Villeneuve et reprendre le train du soir à Lausanne. Tout cela avec les enfants et Maria[1], et pour couronner le tout un temps abominable. Les enfants étaient dans le ravis-

[1] Domestique toute dévouée des D... auxquels elle est demeurée très attachée, bien que les ayant quittés pour se marier en province. (*Note de l'Éditeur.*)

sement et Maurice avait si peur d'être laissé qu'il n'arrêtait pas de crier pour qu'on l'habillât. Ils étaient tous trois bien gentils en grandes toilettes; Manie embellit beaucoup, Mme O... le constatait l'autre jour et elle avait raison. André était ravissant avec son costume d'homme, le veston, le gilet et le faux-col. Quant à Maurice il avait son costume marin blanc, et comme il avait des gants, par extraordinaire, il tenait ses doigts écartés comme un paysan.

« ... Samedi dernier, nous avions emmené Mamie[1] à Vallorbe, et elle a été ravie de cette petite ville qu'elle trouve supérieure à Jougne « parce que les maisons se touchent ». Nous continuons à avoir un temps affreux ; impossible de sortir, les enfants prennent l'air dans l'intervalle des averses; quant à nous, nous ouvrons les fenêtres quand la pluie n'est pas trop violente.

« Maman va mieux, sa poitrine se dégage et elle se dit moins fatiguée; j'espère que son rhume sera fini dans quelques jours, mais il faudrait un peu de soleil et de chaleur pour la remettre complètement. J'espère de tout mon cœur que vous aurez meilleur temps que nous en septembre, mais la pauvre Amélie aura eu de tristes vacances.

[1] Voir plus loin la note de la page 352. (*Note de l'Éditeur.*)

« Tu ne peux te figurer comme je serai heureuse de te revoir ; c'est vraiment long de rester deux mois et demi sans toi et tu nous manques énormément...

« Je lis toujours la vie de Pasteur [1] qui m'intéresse mais qui représente de longues heures de lecture... »

Après le mois de septembre, passé avec Juliette pour la dernière fois dans ce cher et beau pays, nous allâmes, Félix et moi, l'accompagner à Lausanne, d'où elle comptait s'installer à Montreux pour le mois d'octobre.

Ce fut le jeudi 8 octobre que nous quittâmes

[1] Par M. René Vallery-Radot, son gendre, devenu, ainsi que Mme Vallery-Radot et leur fille, de chauds admirateurs d'Élisabeth Leseur et de ses livres. Ils en donnèrent au mari d'Élisabeth une preuve qui l'a profondément touché. Celui-ci s'était arrêté à Arbois, en rentrant de Jougne à Paris au commencement d'octobre 1918, chez de bons et chers amis ; et, le dimanche 6 octobre, M., Mme et Mlle Vallery-Radot, qui habitent la maison paternelle de l'illustre Pasteur, devenue en quelque sorte un sanctuaire, réunirent une centaine de personnes, parmi lesquelles M. le Curé d'Arbois, dans le laboratoire de l'immortel savant pour entendre la lecture de manuscrits alors inédits et qui figurent dans le présent volume d'Élisabeth Leseur (*La Femme chrétienne* et les *Conseils à une amie incroyante*). Cette lecture, accueillie avec une particulière faveur, était faite par M. F. Leseur, qui dut ainsi aux initiateurs de la réunion une forte et douce émotion dont il leur reste très sincèrement reconnaissant. (*Note de l'Éditeur.*)

Jougne tous les quatre. Le matin nous avions communié ensemble, maman, Juliette et moi. Ce souvenir me reste bien présent et doux : Celui qui donne toute la force dut regarder avec pitié ce jour-là les âmes qu'Il visitait et pour lesquelles la souffrance était proche.

Nous passâmes trois jours à Lausanne et le dimanche dans l'après-midi nous fîmes une admirable promenade en landau dans les environs de la ville. Ce fut une heure douce encore ; et pourtant une angoisse terrible pesait déjà sur moi, car la santé de notre sœur commençait à nous donner des inquiétudes que l'avenir a trop justifiées et qui m'avaient été, peu auparavant, suggérées par une voix fraternelle et autorisée.

Mais la nature humaine n'accepte pas l'idée de la séparation et se refuse à la croire possible ; peut-être aussi, dans sa paternelle bonté, Dieu ferme-t-il un peu aux visions de l'avenir les yeux de ceux qu'il appelle à la souffrance, afin que lorsqu'elle se présentera l'action divine ait pu préparer les cœurs à sa douloureuse visite. Nous devions traverser encore de longues alternatives d'espoir et de crainte avant d'arriver à la certitude et avec elle à la consommation de l'épreuve.

Je revis encore cette minute de nos adieux ; je revois, durant ces jours, ma sœur tant aimée,

tendre, gracieuse, si distinguée et simple toujours, et j'évoque une dernière fois cette chère vision de douceur, de sourire, de charme.

A moi.

« Montreux, 18 octobre 1903.

« Ma chère Bébeth chérie,

« Nous continuons à avoir un temps abominable, il pleut tous les jours et toute la journée. Depuis huit jours que vous nous avez quittées, nous n'avons pas fait une seule promenade, grâce à cette triste pluie...

« Hier, nous avons affronté le vent et le ciel gris pour aller au Kursaal entendre un concert et naturellement nous sommes revenues avec de la pluie.

« Pourtant cette sortie m'a fait du bien; j'en ai profité pour aller à la messe ce matin, malgré un temps pire que celui des jours précédents. Impossible aujourd'hui d'ouvrir la fenêtre, même un moment. Nous lisons beaucoup pour nous consoler des déboires de l'existence. Nous avons fini les Conan Doyle et un Rod, nous lisons maintenant *Le Maître de la Mer* de Vogüé; c'est intéressant; du reste j'aime beaucoup de Vogüé, il a un talent fin,

puis il croit à quelque chose, ce qui est un grand charme...

« Nous sommes à table avec un Russe et un Allemand, et le premier passe son temps à dire de dures vérités au second. Il lui a dit que les Polonais détestaient les Allemands et qu'ils avaient de bonnes raisons pour cela, et que la Lorraine était entièrement française ; l'Allemand, après avoir paru suffoqué, a fini par dire : « C'est vrai, la Lorraine est toujours « française. »

« Montreux, 23 octobre 1903.

« Maman est souffrante aujourd'hui, elle a eu de la fièvre cette nuit et elle croit qu'elle a un mouvement de bile. J'espère que cela ne sera rien et qu'elle pourra se lever demain. Quant à moi, grâce au joli temps que nous avons, j'ai attrapé un superbe rhume ; je vais mieux aujourd'hui, mais hier j'étais démolie. Je me suis levée juste pour le déjeuner, et aussitôt rentrée dans notre chambre je me suis étendue sur mon lit et j'ai dormi une partie de la journée, pendant que maman en faisait autant dans un fauteuil...

« Nous continuons à lire avec ardeur ; nous avons commencé le livre de Vandal, mais hier nous étions incapables de nous absorber dans

un ouvrage aussi sérieux, aussi avons-nous pris un livre de Chantepleure qui est intéressant...

« Nous serons bien heureuses de vous revoir et de nous retrouver au milieu de vous tous, ma chère, bien chère petite Bébeth aimée. Nous allons reprendre nos bonnes journées ensemble, mais pas dans mon lit, je l'espère et j'y compte. »

A Amélie.

« Montreux, 25 octobre 1903.

« Ma chère petite Amélie,

« Nous avons meilleur temps depuis hier, mais nous continuons à nous porter aussi mal. J'ai toujours des étouffements; quant à maman elle a beaucoup plus mauvaise mine qu'en arrivant ici et elle a beaucoup maigri... Hier nous sommes allées au concert après avoir été faire un petit tour auprès du lac. Aujourd'hui je crois que nous ne ferons rien, bien qu'il fasse très beau, mais maman a toujours peur soit de la pluie, soit du vent. Nous lisons toujours beaucoup; pour le moment nous en sommes au volume de Vandal.

« Je n'ai pas grand'chose à te raconter, attendu que nous ne faisons rien, sauf de lire et d'être malades. Cette dernière occupation

ne vous développe pas les idées gaies, surtout quand ce sont les autres qui sont malades... »

A Marie.

« Montreux, 26 octobre 1903.

« Ma chère petite Marie,

« Tu as su par maman que j'étais un peu fatiguée, tu ne m'en voudras donc pas d'être restée si longtemps sans t'écrire.

« Nous allons rentrer à Paris dans peu de temps, et nous serons, je te l'assure, bien heureuses de vous revoir tous et de nous retrouver au milieu de vous tous. La famille est vraiment ce qu'il y a de meilleur en ce monde.

« ... Nous avons ici un temps souvent mauvais, puis de temps en temps une belle journée, dont nous profitons vite pour faire une promenade. Hier nous sommes allées en voiture jusqu'au Rhône; le fond de la vallée est joli, mais la route en elle-même est assez plate. Aujourd'hui nous avions pensé faire une autre promenade, mais le temps peu sûr nous en a détournées... »

La santé de Juliette ne s'améliorant pas, maman la ramena à Paris.

Alors commença pour elle, pour nous, ce

martyre de dix-huit mois qui devait être, pour elle l'achèvement de son œuvre terrestre, pour nous le suprême déchirement.

Lorsqu'on a traversé de telles heures, connu de telles angoisses, lorsque pendant des mois on a vécu dans la même obsédante pensée, lorsqu'on a (avec quelle ardeur, Dieu le sait) désiré la guérison et espéré contre toute espérance, lorsqu'on a porté en soi toute la souffrance d'un être cher jointe à sa propre souffrance, alors, malgré sa faiblesse, on entrevoit ce que dut être la plus immense et sublime douleur que l'humanité ait connue : la Passion du Sauveur. Alors l'âme porte la trace du chemin parcouru sous la pesanteur de la Croix, et la vie demeure à jamais et profondément transformée.

Une consultation médicale confirma les craintes de mon beau-frère, nos propres craintes. Après plus de trois mois passés à Paris, notre chère malade fut transportée à Versailles où, en attendant d'avoir trouvé une demeure, maman et elle s'installèrent à l'hôtel. Nous allions fréquemment les voir, moi surtout puisque j'étais plus libre que d'autres. Et ce furent, pendant des mois, de constantes pérégrinations, des heures passées près de notre chérie, lui apportant tout ce qui pouvait la distraire ou stimuler son appétit. Pour moi,

ce furent de bonnes et longues causeries qui, continuées ensuite à Paris, nous firent pénétrer peu à peu dans l'intimité morale l'une de l'autre; heures chères dont la pensée m'émeut jusqu'au fond de l'être et qui s'achèveront un jour dans cette parfaite union d'âme qu'ici-bas nous sommes impuissants à réaliser pleinement.

Peu à peu, je compris la beauté de ce cœur qui, sans se replier jamais sur lui-même, vivait pour Dieu et les siens et qui, en dépit de la privation des joies humaines, savait s'intéresser à toute chose grande, à toute œuvre bonne, à tout ce qui vaut la peine d'être aimé ou admiré.

Certaines circonstances de cette époque se sont gravées particulièrement dans mon souvenir : un jour, arrivant à Versailles le cœur rempli de celles qui m'attendaient, j'entendis en pénétrant dans la cour de la gare un appel joyeux; c'était maman et Juliette venues à ma rencontre en voiture pour me faire une surprise. Elle fut bien douce, et bien douce aussi la promenade qui suivit. Nous pûmes en faire quelques-unes dans la suite, une entre autres à pied dans le parc avec les enfants d'Amélie, et je revois le banc où assises toutes trois nous regardions jouer ces enfants que Juliette aimait tant.

Au mois d'avril eut lieu l'installation de notre malade dans une maison du parc de Clagny, et durant plusieurs mois ce coin fut tout l'horizon de notre cœur; les moments passés là demeurent inoubliables et j'éprouve le sentiment à la fois doux et déchirant de l'élan de tendresse qui me portait lorsque je gagnais cette maison où m'attendaient une double affection et un bien souriant accueil.

Je m'installais pour plusieurs heures ou pour toute la journée auprès de la chaise longue où Juliette se reposait et travaillait tour à tour. Elle ne restait jamais volontiers inactive; elle cousait, de sa main fine et menue comme celle d'un enfant, ou bien elle lisait, toujours contente de s'instruire, l'esprit ouvert à toutes les choses de l'intelligence et de l'âme. Je lui faisais parfois la lecture à haute voix, puis nous causions, et il y avait toujours dans ce qu'elle disait beaucoup de mesure, cette finesse d'esprit dont j'ai parlé et cette chaleur de cœur qui sans démonstrations vaines s'exhalait d'elle sous la force du sentiment intérieur. Son geste et sa parole avaient quelque chose de simple et d'harmonieux à la fois. Mais surtout il y avait en notre sœur un constant oubli d'elle-même, une puissance de tendresse, un travail incessant de perfectionnement moral, une humilité qui faisaient de son seul contact une

prédication. Plusieurs fois je lui ai dit le bien qu'elle me faisait ainsi et tout ce que j'emportais en la quittant de force et de paix ; toujours elle s'en étonnait et me disait alors quelques-unes de ces paroles qui résonnent encore en moi et dans lesquelles s'exprimait son amour si pleinement fraternel.

A moi.

« Versailles, 15 juin 1904.

Ma Bébeth bien-aimée,

« Je suis désolée de ne pouvoir aller te voir et de ne pouvoir te rendre un peu, quand tu es fatiguée[1], la tendresse et le dévouement que tu ne cesses de me témoigner. Cela ne m'empêche pas, mon cher trésor aimé, de penser à toi et je veux que ce soit toi qui reçoives ma première missive, après ma *grave maladie*. »

Elle plaisantait ainsi, se sentant mieux, et je partis pour Jougne avec Félix et les enfants d'Amélie. Celle-ci et son mari devaient nous rejoindre peu après.

Mais ils ne vinrent nous retrouver qu'un mois plus tard, car après notre départ, une

[1] *J'étais alors un peu souffrante.*

congestion pulmonaire se déclara, et pendant des jours l'état de Juliette causa de graves inquiétudes. Amélie et Pierre eurent la douceur de l'entourer de leur affection, pendant que notre beau-frère lui prodiguait ses soins et que notre mère, comme toujours, donnait à son enfant bien-aimée tout son amour et son inépuisable dévouement. Chacun, belle-sœur, parents, amis et notre sœur d'adoption Yvonne, suivait avec angoisse les phases de cette maladie. Seuls, nous étions éloignés, Félix et moi, de la chère malade. Ce fut peut-être par une mystérieuse compensation de la Providence que plus tard il me fut permis de ne plus quitter Juliette et que, unie à notre mère, je pus la porter, pour ainsi dire, jusqu'au seuil de l'éternité.

Notre Mère à moi.

« J'étais si fatiguée hier par la chaleur que j'ai sommeillé une partie de l'après-midi sur mon fauteuil et c'est pour cela que je ne t'ai pas écrit; je le regrette car je t'aurais donné de bonnes nouvelles, ce que je ne puis pas faire aujourd'hui.

« Juliette a un peu de congestion, elle est donc au lit et doit rester tout à fait au repos : le médecin de Versailles est venu la voir... Amélie vient d'arriver et elle a télégraphié à

Hippolyte qui va, j'espère, venir, et si cela est possible nous le garderons à coucher.

« Espérons que cet accroc dû en grande partie à la chaleur ne va pas durer trop longtemps, mais c'est bien ennuyeux, car elle était mieux depuis la visite du docteur B..., et ce matin même elle me disait qu'elle se sentait beaucoup mieux.

« Prie bien pour nous, ma bien-aimée, et fais prier les enfants. »

« 24 juillet 1904.

« ... La pauvre chérie passe de mauvais moments, surtout de 4 à 7 heures tous les jours, et moi, je ne te parle pas de moi, tu peux te figurer ce que j'éprouve depuis samedi, les angoisses par lesquelles j'ai passé et qui dureront toujours maintenant. »

« 26 juillet 1904.

« ... Notre pauvre chérie a un courage et surtout une patience admirable; cela me déchire le cœur car il me semble que semblable à notre bien-aimée Marie elle soit trop bonne pour rester en ce monde, où elle est pourtant si tendrement chérie de tous.

« Merci, mes enfants, pour votre bonne offre, mais pour le moment je ne pourrais voir Hippolyte s'éloigner de nous; ce bon et cher garçon nous a tout de suite dit qu'il ne prendrait

pas les quinze jours de vacances qu'il s'était réservés...

« Prions, ma bien-aimée, je n'ai pas à te le demander, je sais que comme nous tu le fais constamment; que Dieu nous épargne une aussi épouvantable douleur! »

« 28 juillet 1904.

« ... Hier, je ne sais pourquoi, j'avais repris un peu d'espoir, mais ce matin je la trouve si changée, le visage si altéré que le désespoir me ressaisit de nouveau....

« Notre chérie me charge de te remercier de tes si affectueuses lettres et de la communion que tu as faite pour elle, le même jour où Amélie la faisait ici à sa même intention. Je voudrais pouvoir en faire autant, mais il m'est difficile de m'en aller de si bonne heure; il faudrait faire lever Amélie et la chère enfant se fatigue déjà tant que je tiens à la laisser tranquille le matin; mais je prie, ma chérie, oh! je prie à toutes les heures, les minutes de la journée et de la nuit quand je ne dors pas.

« Remercie bien le cher Félix de ses cartes et des petits mots affectueux qu'il y joint; elle y est très sensible car tu sais sa tendresse pour vous. »

L'amélioration tant désirée se produisit enfin et bientôt Amélie et son mari purent venir

nous retrouver à Jougne où nous passâmes ensemble trois semaines. Amélie avait été bien éprouvée par les angoisses et les fatigues qu'elle venait de traverser et le repos lui était nécessaire. Elle aimait avec ardeur Juliette, qui de son côté avait pour elle une tendresse profonde que je sentais chaque fois que nos conversations nous amenaient à parler d'Amélie. Ce fut, j'en suis sûre, cette tendresse même qui l'entraîna parfois à sacrifier certaines démonstrations affectueuses : dans la crainte que son mal pût avoir un caractère contagieux, je l'ai vue éviter d'embrasser sa sœur ou ne pas la faire asseoir auprès d'elle. Précautions inutiles d'ailleurs, car Amélie lui ouvrait ses bras et son cœur, mais précautions touchantes lorsqu'on sait qu'elles étaient autant de sacrifices qui voulaient passer inaperçus.

Près de notre convalescente et de maman était restée notre fidèle Mamie. Puisque je parle de celle qui, avec nous, a entouré notre chérie jusqu'à la dernière seconde de sa vie et qui l'aime et la pleure toujours, je veux lui dire ici une fois de plus, avec la reconnaissance de tous, l'affection que Juliette avait pour elle. Mamie[1] n'est pas une servante à nos

[1] Se reporter, comme il est déjà dit plus haut, aux LETTRES SUR LA SOUFFRANCE, *troisième partie,* à la note de la page 333. La bonne Mamie, — ainsi que le lecteur l'a

yeux ; elle est un membre de la famille, l'amie des mauvais jours, le cœur toujours prêt au dévouement. En m'écrivant il y a peu de temps et en me parlant de celle dont la pensée ne la quitte pas, cette excellente femme me disait : « Il me semble encore l'entendre me « dire : Mamie, viens m'embrasser, je t'aime « tant ; ça me fait oublier ce que je pourrais « avoir de bonheur en ce monde. » Pendant trois mois, sans compter ni avec son âge [1], ni avec la fatigue, Mamie se prodigua près de Juliette et elle est mêlée pour jamais à tous les souvenirs de ces jours cruels.

Mais auparavant, entre le mois d'octobre et le mois de janvier, elle retourna dans son pays. Elle était encore à Versailles lorsque, tous deux, nous y allâmes passer cinq jours dès le lendemain de notre retour à Paris. Je retrouvais ma chérie, changée sans doute, mais ayant repris la vie qu'elle menait avant mon départ; je retrouvais son même sou-

sûrement compris en lisant la lettre adressée par Juliette à Élisabeth Leseur (voir ci-dessus), le 29 juillet 1903, — était déjà à Jougne auprès de Juliette et de sa mère pendant l'été de 1903. (*Note de l'Éditeur*).

[1] *Elle a maintenant soixante-douze ans.* — [Élisabeth Leseur écrivait cette note en 1906. Depuis lors cette excellente vieille femme s'est endormie doucement en Dieu, le 20 mai 1919, âgée de plus de quatre-vingt-cinq ans.] (*Note de l'Éditeur.*)

rire, sa même tendresse, le même aspect des choses autour d'elle, si bien que je n'eus pas, je crois, pleinement conscience de ce qu'avaient été pour d'autres ces journées d'angoisse; elles m'avaient été dans une certaine mesure épargnées, mais celles que j'ai connues depuis m'en ont fait comprendre la poignante réalité.

Nos allées et venues reprirent ensuite et continuèrent après le retour d'Amélie et des enfants, dans la seconde quinzaine de septembre. Non loin de nous, pour nous aussi, une nouvelle tristesse se préparait. Le père de notre chère Yvonne, M. Le G., dont la santé était atteinte depuis plusieurs années, devint plus malade, et trop vite, hélas! nous eûmes le sentiment que ce fidèle ami de près de vingt ans était mortellement frappé. Il tenait dans notre vie une grande place et aimait Juliette, il le disait lui-même, presque comme une seconde fille. Notre émotion fut donc vive de voir s'aggraver un état de santé déjà si précaire, et quant à Juliette, elle partagea comme toujours les souffrances de sa sœur d'adoption, augmentées encore par leur éloignement momentané.

La veille de son retour à Paris, notre sœur écrivit à Yvonne ces mots tracés d'une écriture un peu tremblante; ce fut, il me semble,

et sauf quelques billets très courts, la dernière lettre écrite par elle. Avant de la rendre à l'amie qui me l'a confiée, je parcours une fois encore ces lignes où les mains affaiblies de notre sœur ont exprimé la compassion de son cœur et redit sa sereine acceptation des « amertumes dont la vie est pleine ».

A Yvonne.

« Versailles, 11 octobre 1904.

« Ma petite Yvonne chérie, mon trésor aimé,

« Ta lettre de ce matin que nous attendions impatiemment nous a causé une vraie joie. Nous sommes bien, bien heureuses que le docteur X. vous ait remontées, surtout qu'il pense que la crise de ton cher père va diminuer.

« Ta lettre d'hier nous avait navrées, car nous avions eu dimanche de bonnes nouvelles par Félix, qui n'avait pas trouvé ton père changé du tout.

« Tu ne saurais croire, ma chérie aimée, combien je suis désespérée de ne pouvoir aller te voir et d'être impuissante à te montrer mon immense tendresse pour toi. Tu m'as toujours prouvé ton affection, et moi par une de ces amertumes dont la vie est pleine, je ne puis te montrer la mienne. Jamais, depuis un an que

je suis malade, ma maladie ne m'a pesé si lourdement !

« Mais tu sais, n'est-ce pas, ma petite Yvonne très chérie, combien je t'aime et tu ne doutes pas de ma tendresse ; tu sais que toutes les fois que tu es malheureuse je souffre avec toi, et aussi avec ta chère maman, que j'aime bien, bien tendremcnt.

« C'est du fond du cœur que nous prions pour la guérison de Monsieur Le G.., et j'espère que toutes ces prières seront exaucées.

« Je te quitte, ma chérie, car j'écris sur mes genoux et cela me fatigue beaucoup. Je t'embrasse ainsi que ton père et ta mère, avec toute l'affection que j'ai pour vous trois et qui augmente, je crois, chaque jour.

« Ton amie qui te chérit.

« JULIETTE A...

« Nous rentrons demain à Paris. Encore un baiser bien tendre. »

Avant d'abandonner, dans ces rapides souvenirs, cette maison de Versailles où nous avons vécu, par la tendresse et la souffrance, des heures que Dieu connaît, j'éprouve le besoin de la contempler, d'évoquer ce jardin où je revois notre bien-aimée étendue près du perron ou à l'ombre du berceau de verdure, la chambre où nous nous tenions lorsque le

temps ne lui permettait pas de sortir. Il me semble entendre Félix lire à haute voix pour la distraire des choses tour à tour gaies ou intéressantes, qui provoquaient, les unes son joli rire discret, les autres son attention intelligente, toutes une reconnaissance qui trouvait pour s'exprimer les formes les plus douces. Cher passé que nous savourerons un jour, non plus dans les larmes, mais dans la réalité d'un bonheur qui consolera et fera bénir toutes les larmes !

Le mercredi 12 octobre, maman et Juliette arrivèrent à Paris.

Elles firent le trajet en voiture découverte, la température étant très douce ; ce fut la dernière sortie de notre sœur, et elle ne devait plus franchir vivante le seuil qui l'accueillait ce jour-là. Ayant mal calculé, Amélie et moi, l'heure probable de leur arrivée, nous trouvâmes les deux voyageuses dans leur nouvel appartement. Juliette n'était nullement fatiguée de la route et, ravie de son installation, admirait la jolie vue et nous disait toute sa satisfaction [1].

[1] Des fenêtres de l'appartement que sa mère avait loué avenue Ingres afin que Juliette respirât un air plus pur et reçût du soleil et de la lumière, on dominait en effet le Bois de Boulogne que l'on voyait s'étendre devant soi avec, à l'horizon, le cirque des coteaux de Clamart à Saint-Cloud. (*Note de l'Éditeur.*)

L'amélioration qui s'était produite chez notre malade dura jusqu'à la fin du mois de janvier. Durant près de cinq mois, du 12 octobre date du retour à Paris jusqu'au 6 mars où commença la douloureuse crise finale, nous passâmes, tous, le temps dont nous pouvions disposer auprès de notre mère et de Juliette. Étant plus libres tous deux, nous leur donnions, Félix et moi, les instants que ne remplissaient pas, pour lui ses occupations professionnelles, pour moi les rares devoirs qu'il ne me sembla pas alors possible de sacrifier. Mais s'il était tout naturel que des sœurs, un frère, cherchassent à donner le meilleur de leur cœur à un être aimé, cela ne semblait pas aussi naturel de la part de frères d'adoption. Et pourtant c'est ce que firent le mari d'Amélie et mon cher mari ; de quelle façon, je n'ai pas à l'apprendre à ceux qui nous connaissent. Notre beau-frère fut le médecin dévoué et ma mère m'a répété plusieurs fois combien Juliette s'était montrée touchée de ce qu'il avait fait pour elle à Versailles. Le soir du jour où s'était produite la grave complication dont j'ai parlé, après que Hippolyte lui eut prodigué ses soins avec autant de bonté que de clairvoyante énergie, elle passa ses bras autour du cou de celui-ci et lui dit avec effusion : « Vous m'avez sauvé la vie. » Il lui donna son affec-

tion fraternelle, et si la science est impuissante en face de certains maux, l'affection ne l'est pas et sait adoucir la souffrance d'autrui.

Comment dire ce que fut Félix pour celle qu'il était arrivé à aimer comme une sœur? Un jour, en effet, comme je le remerciais avec émotion de tout ce qu'il faisait pour elle, il me répondit simplement : « Ne me remercie pas ; je ne le fais plus pour toi mais pour elle, parce que je l'aime comme si elle était vraiment ma sœur. »

Durant ces mois d'hiver, ainsi qu'auparavant, je ne sais guère d'attention qu'il n'ait eue pour elle ; tantôt c'était un aliment délicat destiné à réveiller son appétit, tantôt un objet pour embellir sa chambre. Quelquefois il apportait un de ses beaux volumes pour lui en montrer les illustrations et lui en lire le texte [1]. Et toujours il apparaissait auprès d'elle comme un rayon de soleil, lui communiquant de la joie et du courage. Aussi, quelle affection voua Juliette à celui qu'elle appelait « le cher petit Félix » et qu'elle attendait avec tant d'impatience aux heures de souffrance et d'abattement.

[1] Le mari d'Élisabeth Leseur avait la passion des livres et s'était constitué une bibliothèque importante. (*Note de l'Éditeur.*)

Je ne sais plus à quelle date elle lui écrivait :

« Mon cher petit Félix,

« Je vous envoie ce petit souvenir, c'est peu de chose, mais je voudrais qu'il vous prouve mon affection. Je n'oublierai jamais, jamais la tendresse et le dévouement que vous m'avez témoignés depuis que je suis malade ; aussi, je vous assure, mon cher petit Félix, que mon affection pour vous a plus que doublé.

« Maman se joint à moi pour vous embrasser bien tendrement ainsi que Bébeth. »

A la fin de décembre, Félix s'était chargé de commander une belle photographie encadrée[1] que notre cousine Mme V. de P... offrait à Juliette pour ses étrennes. Il fit joindre à l'envoi une reproduction des pèlerins d'Emmaüs destinée à servir de pendant à l'autre œuvre. Maman écrivit à Félix pour le remercier et Juliette ajouta ces mots :

« Comment vous remercier, mon petit Félix chéri ? Je suis touchée, touchée de votre attention. Les deux gravures sont ravissantes et je

[1] Une reproduction photographique par Braun de la sainte Geneviève veillant la nuit sur Lutèce, de Puvis de Chavannes, qui se trouve au Panthéon. (*Note de l'Éditeur.*)

suis enchantée. J'étais dans un jour de tristesse; depuis l'arrivée des gravures je vois la vie en beau. Un million de baisers pour tous deux. »

Mais avant cette date un triste événement était survenu : le 6 novembre notre ami M. Le G... s'éteignit doucement et le deuil des siens fut le nôtre. N'étions-nous pas de sa famille par l'affection, n'avait-il pas partagé nos tristesses et nos joies. Rien ne remplace de telles amitiés et leur disparition creuse un vide bien grand.

Juliette souffrit avec son Yvonne chérie et fut encore privée de ce qui eût été pour elle une douceur : entourer de sa sympathie l'amie affligée et lui ouvrir son cœur. Elle lui a donné, ainsi qu'au cher disparu, mieux encore : un peu du trésor de ses souffrances et de ses prières. Lorsque plus d'un mois après eurent lieu les fiançailles d'Yvonne avec Félix Le D..., Juliette éprouva toutes les incertitudes, toutes les émotions d'une sœur aînée; mais pas une minute elle ne fit un retour sur elle-même, sur sa vie dépourvue des joies normales et ne fut occupée que du bonheur de son amie, bonheur qu'elle désirait ardemment et pour lequel elle pria de toute son âme.

Tous, nous continuions nos visites auprès de notre malade; leur souvenir me reste bien présent. Lorsque je venais passer quelques heures près d'elle, le vendredi surtout où je lui consacrais ma journée, je travaillais à ses côtés, nous lisions et rarement, je crois, nous avons manqué de faire ensemble au moins une courte prière. Mais, avec la prière faite en commun, ce que je préférais, c'étaient nos instants de conversation. Nous parlions de tout ce qui touchait à ceux que nous aimions, de toutes les choses belles et intéressantes auxquelles l'esprit de Juliette était toujours ouvert, et surtout nous parlions des choses de l'âme, de toute cette vie intérieure qu'elle connaissait bien et que Dieu m'avait fait la grâce de me révéler un peu aussi.

Tous les grands et vrais intérêts religieux la préoccupaient ; elle avait le souci des humbles et des déshérités ; par-dessus tout, et c'est la marque des cœurs sanctifiés, elle avait l'amour profond, l'amour délicat des âmes. Elle aurait voulu agir, faire du bien, et l'apparente inaction dans laquelle elle vivait dut être pour elle l'occasion de bien des sacrifices silencieux.

Son humilité demeurait la même. Une fois que je l'avais entretenue du bien que nous essayerions de faire ensemble après sa guérison, parlant sans doute d'œuvres plus propre-

ment intellectuelles, elle me répondit : « Oh ! je ne pourrais pas, je ne suis pas assez intelligente. » Chère petite sœur, si ignorante de ses constants mérites, de sa réelle valeur, de toute la beauté de son cœur et de sa vie.

Nous parlions souvent, et c'est un des points sur lesquels je ramenais son esprit, de la Communion des Saints.

Grâce à ce dogme béni, en effet, l'être même le plus isolé, le plus pauvre, celui que la maladie a cloué sur un lit douloureux ou dont la vie est faite d'humbles renoncements et de sacrifices quotidiens, un tel être peut exercer sur d'autres une influence et atteindre, par la grâce divine, ceux que son action n'aurait peut-être pas touchés. Membre vivant de l'Eglise, purifié par ses sacrements, soutenu par la grâce, il sait d'une foi certaine que rien ne sera perdu pour les autres de ce qu'il offre en leur faveur et que ses larmes iront apaiser ou sanctifier au loin des cœurs arides, soulager ou délivrer les âmes qui se purifient encore avant d'être dignes de la suprême Pureté. Une œuvre rédemptrice s'accomplit chaque jour, œuvre que les hommes ignorent trop souvent ; mais ceux qui ont l'expérience de la vie profonde, ceux qui connaissent le mystérieux travail de rénovation intime que Dieu seul accomplit en nous, ceux-là comprennent la

raison et la cause de ces transformations qui déconcertent les prévisions humaines. La sève puissante du grand arbre de vie, du Christianisme est venue jusqu'à la branche qui semblait morte et cette branche donne toutes ses fleurs ; la sève divine, la grâce est accrue de nos prières, de nos efforts, de nos souffrances et circule incessamment, portant au loin la vie.

Parfois, Juliette me disait : « Fais-moi un sermon. » Souvent, après avoir protesté, je cédais, sentant que sa chère âme trouvait une douceur à ma parole. Je lui parlais alors de Dieu, de la puissance contenue dans la souffrance, je lui disais que peut-être grâce à ses sacrifices, à sa vie douloureuse, les neveux et la nièce qu'elle aimait seraient des chrétiens, des êtres de vaillance et de foi ; que d'autres aussi seraient par elle fortifiés et transformés. Une fois, c'était durant les semaines qui précédèrent sa mort, après que sur sa demande je lui eus parlé ainsi et qu'elle m'eut écoutée avec une véritable avidité, elle me dit : « Répète-moi encore cela. » Et je revois ses grands yeux brillants, pleins de tendresse et de foi.

Au moment de Noël, maman me chargea d'acheter quelques livres en cachette, et grâce à elle Juliette eut la joyeuse surprise d'un

« petit Noël » sur lequel elle ne comptait pas, ou du moins semblait ne pas compter, car au fond d'elle-même elle savait pouvoir tout attendre du délicat dévouement, de l'amour maternel qui l'enveloppait sans cesse. Notre sœur éprouva une joie d'enfant de cette surprise ; elle était si jeune de cœur, malgré la maturité de son esprit.

Le 1er janvier arriva et nous commençâmes cette année qui devait être si douloureuse, s'achever pour nous dans les larmes et aussi dans l'apaisante pensée du bonheur de notre sœur tant aimée.

Le soir, avant d'aller dîner chez maman, Félix acheta une petite corbeille de muguets et la porta à Juliette. Cette corbeille, reçue avec tant de plaisir et de reconnaissance, est restée jusqu'à la fin, vide de ses fleurs, dans la chambre de notre malade.

Le 11 janvier, notre vieille Mamie arriva, venant d'Auvergne, pour passer quelque temps auprès de celle qu'elle avait quittée depuis trois mois. Elle fut heureuse du mieux qui s'était produit et notre joie à tous fut grande de revoir cette fidèle compagne des bons et des mauvais jours. La Providence permit ainsi que pas une des chères tendresses de Juliette ne lui manquât à l'heure suprême qui allait si vite venir.

L'amélioration dont nous nous étions réjouis ne dura pas ; dès la fin de janvier, une lente aggravation commença qui devait durer jusqu'au début du mois de mars. Le jeudi 23 février, nous allâmes à l'improviste, Félix et moi, déjeuner avec maman et Juliette. Cette dernière prit place à table avec nous et ce fut, je crois, la dernière fois que nous eûmes cette joie ; peut-être aussi la dernière fois que j'entendis résonner son rire joyeux. Un incident à propos d'un gâteau que j'avais apporté[1], les réflexions plaisantes suggérées à Félix par cet incident, tout cela lui procura un moment de gaîté dont le souvenir est toujours vif, comme celui de cette intime réunion.

J'arrive à la dernière, à la plus douloureuse partie de ces courts souvenirs et je m'arrête un instant en face de cette tâche. Dire de telles souffrances serait chose impossible si une force plus haute et que j'implore ne m'aidait à terminer l'œuvre que la tendresse fraternelle et l'amour des âmes m'ont inspirée. Ce que furent ces semaines pour nous, ce que demeurent en notre souvenir les longues et douces heures passées près de Juliette, tout cela ne peut pas, ne doit pas être pleinement

[1] Ce gâteau, malgré des apparences engageantes, offrit au couteau une résistance imprévue. (*Note de l'Éditeur.*)

raconté. Ces choses à jamais sanctifiées demeurent en nos cœurs et si je livre à d'autres une parcelle de ce trésor intime, c'est, encore une fois, que j'ai le ferme espoir de faire ainsi, par notre sœur, un peu de bien.

*
* *

Nous atteignons maintenant cette date à jamais douloureuse du 6 mars, où Juliette se mit au lit pour ne plus se relever.

Ce jour-là, arrivant auprès d'elle dès le début de l'après-midi, je la trouvai couchée depuis quelques instants; elle avait voulu déjeuner debout près de maman, mais aussitôt après s'était remise au lit. Elle avait déjà, je crois, de la fièvre et cette fièvre devint très violente ensuite. Pour la première fois elle éprouva quelques symptômes précurseurs de ces crises d'éclampsie hépatique qui la firent tant souffrir durant ses derniers jours. Il lui sembla être sous la menace d'une sorte de crise nerveuse et, pour l'apaiser, je passai quelque temps assise au bord de son lit soutenant sa tête sur mon épaule, une main posée sur son front, l'autre sur son cœur. Elle prétendait que cela la calmait; et, lorsque je la tenais ainsi dans mes bras, mon cœur était à

la fois torturé par sa souffrance et rempli de la plus grande, de la plus compatissante affection.

A la fin de ce jour, brisée de corps et d'esprit, j'allai retrouver Félix chez notre tante, Mme V. de P..., où nous devions dîner avec le ménage D... et nos amies Le G... Amélie m'a dit depuis que ma physionomie lui avait appris dès la première minute qu'il se passait quelque chose d'anormal chez celle que nous aimions.

Nous avions commencé le 4 mars la neuvaine appelée « neuvaine de la grâce » et consacrée à saint François Xavier ; nous la faisions toutes et je n'ai pas besoin de dire quelles prières furent les nôtres durant ces jours et dans la communion qui termina la neuvaine. Je l'avais commencée le samedi dans l'église Saint-François-Xavier où j'avais fait un pèlerinage pour notre sœur. Que d'autres ont été faits pour elle par moi, par ceux qui l'aimaient, à la basilique du Sacré-Cœur, à Notre-Dame des Victoires ! Que de prières ont été offertes ou demandées pour elle ; que de fois la prière par excellence, le saint Sacrifice, a été accompli spécialement à son intention. Quelle atmosphère de foi et de supplications a enveloppé pendant tout ce mois la créature aimée dont Dieu voulait le

bonheur autrement et mieux que nous le Lui demandions.

Et maintenant, quand je pense à toutes ces prières, à tant d'angoisses éprouvées pour elle et aux oblations que Dieu seul a recueillies, je crois fermement, et je n'ai pas cessé de le faire, qu'il faut chercher dans ces sacrifices et ces prières le secret de la mort paisible, sanctifiée de notre sœur et de toutes les grâces qui lui ont été accordées. Je crois que nos larmes, nos renoncements successifs aux espoirs qui nous avaient si longtemps soutenus, je crois que toutes ces choses sont retombées sur cette âme chérie et que nous avons alors travaillé à son bonheur de toute la puissance de nos épreuves et de nos larmes.

A partir de ce jour et durant cinq semaines, presque tout mon temps se passa dans cette chambre, près de ce lit où la petite martyre nous a prêché par sa résignation et son exemple la doctrine qui était plus que jamais sa consolation et son appui.

Je revois tout; aucune de ces scènes touchantes, aucun de ces détails ne s'effacera jamais, je l'espère, de mon esprit.

En approchant, chaque jour, de cette maison que ma pensée quittait si peu, je regardais la fenêtre derrière laquelle se passait le plus grand spectacle qu'il soit donné de con-

templer : celui de la souffrance acceptée et offerte, de la souffrance chrétienne. J'entrais, le cœur battant, dans l'appartement et gagnais une place auprès du cher lit de douleur. Et là, assise, pendant des heures, je restais près de notre malade, tantôt gardant le silence pour la laisser reposer, parfois lisant ou chantant un peu pour la distraire, parfois lui lisant de courts passages de cet admirable livre de l'abbé Perreyve, *la Journée des malades,* livre écrit pour des malades par un malade au cœur d'apôtre, livre si poignant, si vrai que par moments Juliette attendrie me disait : « Que c'est beau ! Comme on voit qu'il a souffert ! » et que, certains jours, ma voix se brisant, j'avais peine à terminer la lecture commencée.

Puis, soit dans le courant de la journée, soit avant mon départ, nous faisions ensemble une prière. Tantôt c'étaient un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie,* tantôt un *Souvenez-vous* et l'invocation au Sacré-Cœur ; ou bien l'une et l'autre de ces prières. Il y avait là maman, la vieille Mamie et moi agenouillées autour de notre aimée. Que Dieu soit béni de nous avoir laissé du moins de tels souvenirs.

Lorsque l'heure de mon départ arrivait, nous installions Juliette pour la nuit ; je disposais de certaine façon de menus objets, des photographies auxquelles elle tenait ; l'habi-

tude en était si bien prise que j'insistais en souriant sur mes talents de femme de chambre, ajoutant qu'elle pourrait augmenter mes gages. Maman l'aidait dans ses soins de chaque jour et, ce qu'elle était seule à savoir faire, arrangeait avec amour ses oreillers pour la nuit. Je venais près de ma sœur et lui donnais le plus tendre baiser ; je faisais un petit signe de croix sur son front et sur sa poitrine amaigrie et n'y manquai jamais durant ces semaines. Si, croyant que je l'avais oubliée, elle protestait : « Tu ne me fais pas ma petite Croix, » je traçais de nouveau sur elle avec le même respect le signe de notre Rédemption. Alors d'une voix inexprimable elle me disait : « Dieu te bénisse, ma chérie, » et toute la douceur pénétrante de son accent retentit encore en moi. Que cette bénédiction m'attende et m'accueille de même au seuil de l'éternité.

Les rideaux étant clos, la lampe baissée, je quittais la chambre et près de la porte, j'enveloppais encore Juliette d'un regard ; puis je m'éloignais, suivie de la fenêtre par notre mère et Mamie. Alors commençait ce long chemin du retour qui tant de fois a été pour moi un chemin de la Croix lorsque je revenais le corps las et surtout le cœur déchiré.

Notre mère, l'âme pleine d'angoisses, mais toujours admirable de courage, soutenait de

son amour et entourait de ses soins l'enfant si chère ; Mamie lui donnait son dévoûment ; tous ceux qui l'aimaient la suivaient de leur sympathie ou de leurs prières. La sœur qu'elle aimait, Amélie, lui consacrait ce qu'elle pouvait de son temps et de son affection : trop peut-être puisqu'elle souffrit plus tard dans sa santé de ces fatigues et de ces émotions et fut longue à s'en remettre pleinement. Mais il lui fallait songer à la tâche que je n'avais pas, à ses trois enfants, à sa fille qui se préparait alors à sa Première Communion ; elle ne pouvait disposer de toutes ses heures. Elle donna à Juliette mieux que des soins matériels ; elle lui donna la privation même de cette douceur, ses prières et sa constante tendresse.

Notre petite nièce Marie devait, ainsi que je l'ai dit, faire le 25 mai sa Première Communion. Deux mois seulement nous séparaient de ce jour que nous voyions approcher avec une véritable angoisse. Depuis bien des années, cet événement était la préoccupation de Juliette, son désir le plus ardent ; que de projets elle avait formés pour ce moment : cadeaux à faire, réunions de famille ; combien surtout elle avait désiré suivre cette petite âme, aider à sa préparation religieuse, et s'unir à elle lors de sa première rencontre avec Jésus-

Christ. Et voici que ce jour était proche et que nous sentions de plus en plus qu'à moins d'un miracle sans cesse imploré notre sœur aurait à faire bientôt le sacrifice peut-être le le plus cruel de toute sa vie. Nous ne pouvions arrêter notre esprit sur cette pensée et nous jetions notre angoisse dans le sein de Dieu.

Un jour, Amélie étant près de Juliette, j'allai, je crois, recevoir une visite au salon. En revenant je vis Amélie près du lit et qui semblait causer intimement avec notre sœur ; je m'éloignai, heureuse pour toutes deux de ces instants d'épanchement. Plus tard, je sus qu'il avait été question dans leur conversation de cette Première Communion dont la pensée ne nous quittait pas et que Juliette avait dit alors ce mot prophétique : « Vois-tu, ce serait pour moi une douleur tellement *surhumaine* de ne pas assister à la Première Communion de Manie que je ne crois pas que Dieu veuille me l'imposer. Si je ne dois pas y assister, c'est que je la verrai du Ciel. »

Il semblait que cette créature bénie voulût nous donner pendant le peu de temps qu'elle nous était laissée tous les témoignages d'affection et de reconnaissance que son cœur lui suggérait. Elle n'appelait plus maman que « chérie » et rien ne peut dire ce qu'elle met-

tait de suavité dans ce mot si souvent répété : « Chérie, chérie. » Dans les derniers jours, une fois, le matin, elle lui dit : « Ah ! chérie, la vie ! Qu'est-ce que c'est que la vie ! »

Elle m'appelait parfois, il me semble, « chérie Bébeth. » Une fois elle me dit : « Vois-tu, si je guéris, il restera de ma maladie une bonne chose : c'est que nous aurons appris à nous mieux connaître et que nous nous aimerons plus encore. » Un autre jour, j'étais penchée vers elle et, semblant chercher les expressions les plus douces qu'elle pût trouver, elle m'appela : « Ma petite maman, ma marraine, mon grand trésor. » Je n'y pus résister et fondis, je crois, en larmes ; aujourd'hui ces mots sont mon précieux héritage et une de mes consolations humaines.

Une fois encore elle me dit : « Je ne peux plus me passer de toi ; aussi si je *m'en vais*, je t'emmènerai avec moi. » Ma mère assure qu'elle ajouta aussitôt avec cet oubli d'elle-même qui se retrouvait partout : « Non, il ne faut pas. » Sœur chérie, quelle que soit la durée de la séparation, courte ou longue, elle n'existe plus que pour moi ; tu as le bonheur, moi la tristesse ; tu possèdes la récompense, et Dieu aidant, je suis sûre de l'atteindre. Dès lors pourquoi désirer autre chose que la volonté divine ; pourquoi demander que notre

tâche soit abrégée lorsque ici bas nous pouvons peut-être faire encore un peu de bien ?

Par moments, lassée sans doute par la continuité de la souffrance et éprouvant le besoin d'échapper à la réalité, elle me disait ou disait à maman : « Raconte-moi une histoire. » A d'autres instants, pour l'arracher un peu à l'accablement et à la captivité de son pauvre corps, ma mère trouvait la force de lui raconter ce qu'elle ferait « après sa guérison », de lui décrire sa première sortie en voiture avec elle et moi, « et Amélie, » ajoutait doucement Juliette. A mon tour je lui disais la première réunion chez moi, le dîner dont nous choisissions le menu et les convives. Enfantillages innocents, bientôt effacés par de plus graves pensées et des paroles plus hautes. Évocation de joies que nous ne devions plus connaître, que notre aimée avait si peu connues et dont la dédommage à présent ce bonheur auprès duquel celui de la terre n'est rien.

Je cherchais à l'entretenir dans l'espoir de la guérison et au fond du cœur j'espérais encore que le Ciel ferait ce miracle et nous laisserait notre sœur. Depuis j'ai compris que la volonté divine avait été bienfaisante : mesurant la grandeur de ce qui leur est donné et la pauvreté de nos bonheurs humains, j'ai compris que les âmes choisies pour une ré-

compense hâtive sont celles que Dieu bénit. Seuls nous sommes à plaindre puisque nous avons encore à souffrir et à expier : et nous ne pouvons même pas nous plaindre puisque nous avons le souvenir et l'espérance, puisque notre vie si mesquine, si douloureuse, peut cependant être féconde et développe tous les germes immortels déposés en nous.

Pendant ces cinq semaines, la vie de Juliette fut un long martyre. La fièvre ne la quittait pas ; elle eut des crises de cœur angoissantes et de pénibles oppressions, mais jamais une plainte, jamais un mot amer ne sortit de ses lèvres ; sans cesse elle était préoccupée de ceux qui l'entouraient, de leur fatigue, de la santé de notre mère. Son extrême faiblesse et la crainte aussi, je crois, de céder à son émotion lui faisaient éviter les entrevues avec ceux que pourtant elle aimait bien profondément. Ce fut ainsi que sa sœur d'adoption Yvonne la vit pour la dernière fois durant peu d'instants quelques jours avant sa mort. Elle me dit une fois : « Je vois à la figure de ceux qui entrent combien ils me trouvent changée. »

Cette sœur chérie avait par moments, sous l'action peut-être de ces troubles du cœur, une sorte de gémissement très doux, semblable au roucoulement atténué de la tourterelle. Cette petite lamentation était poignante et, ne pou-

vant l'éviter, elle s'efforçait de sourire comme pour nous demander pardon de la peine qu'elle nous causait involontairement.

Un jour, contemplant les arbres que l'on voyait de sa fenêtre, elle dit à maman : « Je voudrais voir pousser les petites feuilles. » L'idée de ne pouvoir assister au mariage d'Yvonne était pénible à notre chère malade ; mais il sembla que Dieu voulût en cette circonstance ainsi que pour la Première Communion de Manie lui épargner ces suprêmes épreuves ; le mariage d'Yvonne se trouva retardé et ce fut « du Ciel » que Juliette bénit son amie et sa nièce chéries.

Le 3 avril, je portai à ma sœur un petit pot de fraises, les premières de la saison ; elles lui firent plaisir et peut-être m'exprima-t-elle ce plaisir avec plus de force pour me laisser ce doux souvenir. En tout cas elle voulut que maman conservât ce petit objet et y inscrivît la date de ce jour. Il resta dans son armoire où je le revis plus tard avec émotion.

Plusieurs fois le confesseur de Juliette, Monsieur l'abbé C..., était venu la visiter et lui avait apporté la sainte Communion ; elle était ainsi soutenue dans ses dernières épreuves par Celui qui a connu la souffrance et qui Seul transforme la mort. Elle Lui offrait dans ce contact intime son martyre et l'amour pur de

son cœur ; nous saurons un jour tout ce qui a été demandé et accordé alors par cette âme et par Dieu.

Ce fut un de ces jours que je demandai à Juliette une signature nécessaire pour une réunion d'actionnaires à laquelle nous devions assister. Elle traça avec effort ces quelques lettres, les dernières écrites par elle, et sa main tremblante laissa, au dernier mot, retomber la plume. Je garde ce papier comme un souvenir précieux.

Le 4 avril, sous l'empire d'une douleur trop cruelle pour s'exprimer autrement que devant Dieu, j'écrivais dans mon journal[1] ces lignes, les dernières avant la déchirante séparation :

« Je souffre, j'adore et je prie.

« O Jésus, dans ce jardin où Vous avez vu descendre sur les hommes la dernière nuit de votre vie, et sur votre âme une nuit plus profonde encore, Vous avez souffert Seul. Ceux qui pourtant Vous aimaient, à cette heure suprême ont ignoré votre âme, méconnu votre torture. O Sauveur, toute vie humaine connaît l'agonie du jardin des Oliviers, toute âme chrétienne traverse la crise ineffable de souffrance et de désolation. Et comme Vous, mal-

[1] Se reporter à JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR, *Journal, Première Partie,* pages 121 et suivante. (*Note de l'Éditeur.*)

gré des tendresses proches et malgré la pitié qui dort non loin d'elle, l'âme chrétienne est toujours seule au jardin de Gethsémani. Nul cœur ne pénètre sa douleur assez profondément pour y verser le baume apaisant, et ceux qui la touchent lui sont parfois bien cruels. Souvenez-Vous alors, Maître adoré, de ce que fut pour Vous cette heure; ayez pitié de notre faiblesse et venez Vous-même, unique consolateur, seul Cœur capable de comprendre et de partager, venez nous apaiser, nous fortifier et aidez-nous à faire de notre douleur une œuvre de salut et d'amour, une vivante prédication.

« Seigneur, celle que j'aime est malade. Vous pouvez Seul la sauver. Que ce soit votre volonté. Ayez pitié de nous. »

Le 6 avril, nous allâmes déjeuner à Passy, Félix et moi. Après le repas et lorsque Félix se disposait à partir, Juliette éprouva les symptômes d'une de ces crises dont j'ai déjà parlé et elle implora avec un tel accent de détresse l'appui de son beau-frère que celui-ci revint sur ses pas et ne la quitta que lorsqu'elle fut plus calme. Amélie vint ensuite et la journée s'acheva dans la douloureuse monotonie de la souffrance de Juliette et de notre angoisse.

Un moment pénible pour notre pauvre

malade était celui des repas ; elle avait perdu l'appétit et il lui fallait prendre des aliments très substantiels et des médicaments, ce qui était pour elle un véritable supplice. Lorsque, déjeunant auprès de maman, j'allais porter à Juliette ces aliments ou ces remèdes, je la voyais faire le geste de les repousser et il m'arrivait de lui dire : « Ma pauvre chérie, tu vas me prendre en horreur. » Mais elle triomphait de ce premier mouvement et prenait avec effort, avec une touchante résignation ces choses qui excitaient à un si haut degré sa répugnance.

Quelques jours encore se passèrent dont les incidents sont gravés en ma mémoire, jours de prière, d'anxiété, jours vraiment saints qui nous préparaient à la dernière et sainte journée de la vie de notre sœur. Cette date du 12 avril est un souvenir béni, à la fois suave et déchirant, et je demande à Dieu pour tous ceux que j'aime et pour moi que la veille de notre mort soit à ce point apaisée, transformée...

Le mardi 11 avril, j'assistai à la messe toujours pour notre aimée, et me rendis ensuite à Passy. Je devais passer avant le déjeuner chez une dame qui m'attendait ce matin-là et maman connaissait ce projet. En arrivant devant la porte de cette personne je trouvai,

m'attendant, la femme de chambre de ma mère que j'avais aperçue peu auparavant et qui m'avait précédée de quelques instants. Elle me dit, sans autre explication, que Juliette était plus souffrante et que maman me priait de venir de suite. Je franchis (avec quelle rapidité et dans quelle angoisse) la courte distance qui me séparait de la maison et, le cœur battant, je pénétrai dans la chambre. Juliette, pâle et les traits encore altérés, me dit qu'elle avait été prise d'une « crise de nerfs » si violente que maman avait eu peine à la tenir et, ajouta-t-elle avec une humilité touchante : « Crois-tu que j'ai fait mal à maman ! » Elle semblait en avoir du remords, s'accusant encore, je crois, de manquer d'empire sur elle-même et je dus lui répéter ce que je lui avais dit en des circonstances analogues : que cet état était aussi indépendant de sa volonté que pourrait l'être par exemple un évanouissement. Ma pauvre mère était seule auprès d'elle pendant cette crise et son émotion avait été bien vive ; Juliette en avait gardé un réel effroi et tremblait de la voir recommencer.

A l'heure du déjeuner, Félix arriva et pendant que nous étions à table on introduisit auprès de notre malade son confesseur. Il resta assez longtemps près d'elle ; de la pièce

où nous étions nous entendions parfois la voix de notre sœur qui s'élevait presque distincte, et Félix qui l'avait vue un peu auparavant brisée et sans force me disait d'un ton à demi joyeux : « Ecoute, elle parle. » C'était le premier acte de la préparation suprême. Dieu soit béni de n'avoir refusé à Juliette aucune grâce, de lui avoir donné son pardon et son intime paix. Il me semble qu'après tant d'épreuves, après avoir vécu jusqu'à la dernière minute, par les sacrements et par la prière, dans l'intimité de Celui qu'elle adorait, notre sœur sera passée sans secousse dans l'éternité ; il me semble que l'acte de foi commencé par elle ici-bas se sera achevé au Ciel en un acte d'amour et que ses souffrances ont dû s'éteindre dans la rapide possession de ce bonheur que l'œil humain ne pourrait pas contempler. Nous avons, du moins, le droit de l'espérer et, tout en priant pour elle avec ardeur comme elle nous l'a demandé, de la chercher près de Dieu, invoquant la douce protection de son âme pour ceux qu'elle a tant aimés en ce monde.

Je revins chez moi vers le soir. Le lendemain matin au réveil je trouvai la femme de chambre de ma mère qui, arrivée depuis quelques instants, m'apportait le billet suivant écrit par maman :

« Ma bien-aimée,

« Viens dès que tu pourras, la nuit a été très mauvaise, je ne me suis pas couchée, les crises se rapprochent. C'est affreux !

« Tendresses. »

Depuis des mois, depuis des jours surtout, nous marchions d'angoisse en angoisse, de déchirement en déchirement ; mais comment exprimer ce que j'éprouvai en lisant ces lignes ; comment dire la hâte avec laquelle je m'habillai et l'intime torture de mon cœur dans la voiture qui me conduisait à Passy. Tout se mêlait en mon âme : prières, anxiétés, tendresse ardente pour celle que je sentais de plus en plus nous échapper et que nous aurions voulu garder encore, comme si elle n'avait pas assez souffert et alors que le Ciel seul pouvait compenser les douleurs de sa courte vie.

La veille il avait été convenu que l'abbé C... viendrait à dix heures apporter à Juliette la sainte Communion. Lorsque je pénétrai dans la chambre un autel avait été dressé non loin de la fenêtre, presque en face du lit où notre bien-aimée était étendue, pâle, les traits de plus en plus amincis, mais belle de sérénité et de douceur, attendant l'Hôte divin. Amélie

vint aussi pour s'unir à l'âme qu'elle aimait. Avant la venue du prêtre, maman humecta légèrement avec un pinceau la langue et les lèvres de Juliette, car depuis quelques jours elle en souffrait beaucoup, atteinte d'un mal, précurseur, hélas! de la fin[1].

Le prêtre arriva et déposa la sainte Hostie sur l'autel improvisé; nous nous mîmes toutes quatre à genoux, maman, Amélie, Mamie et moi. Quelles prières furent faites alors, pour le cher être de souffrance et de bonté, à Celui qui lui apportait pour la dernière fois avant la récompense la douceur de sa présence. Mais la prière la plus parfaite, celle qui dut atteindre le plus sûrement le cœur de Dieu, fut celle qui jaillit de l'âme purifiée de notre sœur; à l'exemple du Maître elle offrait ses douleurs et sa vie, non pas seulement pour elle, — « ce ne serait pas suffisant, » m'avait-elle dit une fois, — mais pour d'autres qui en ont recueilli ou en recueilleront un jour les fruits.

Aussitôt après la communion, l'abbé C... fit boire à Juliette quelques gouttes d'eau et s'éloigna, la laissant à son recueillement.

Un peu plus tard Amélie s'approcha d'elle et lui parla tout bas, sans doute de Celui qui

[1] Le muguet. (*Note de l'Éditeur.*)

était venu la visiter car j'entendis Juliette répondre d'une voix pénétrée de foi et de douceur humble : « Je L'aime et je m'abandonne à Lui. »

Amélie retourna avant le déjeuner auprès de son mari et de ses enfants. La crainte d'alarmer Juliette et le fait que le danger ne semblait pas imminent et que cette cruelle situation pouvait se prolonger encore l'empêchèrent de venir durant l'après-midi comme elle en aurait eu le désir. Elle fut ainsi privée d'assister à la cérémonie de l'Extrême-Onction ; mais la chère mourante eut pour elle une parole et une pensée spéciales et leurs âmes furent bien complètement unies en Dieu.

Après le déjeuner Félix vint un instant ; quand il fut parti je restai avec maman auprès de notre malade qui était un peu assoupie et parut à peine entendre une courte lecture que je fis des fragments d'un article sur le Père Gratry. Un peu plus tard notre fidèle amie Mme V... vint prendre des nouvelles de Juliette ; maman alla la recevoir, puis revint dans la chambre, appelée par la visite du médecin. Je causai encore tristement quelques instants avec Mme V... et après son départ je dus reconduire le docteur jusqu'à la porte, ce qui était pour moi depuis longtemps un véritable supplice car son attitude et ses paroles ne dis-

simulaient rien de la cruelle vérité. Ensuite arriva Mme C... et ce fut pendant que je l'accompagnais sur le palier que je m'entendis appeler d'une voix angoissée par notre vieille Mamie. Je courus avec elle dans la chambre ; maman était auprès de Juliette, et celle-ci pâle, le nez pincé, les yeux fixes, semblait presque privée de vie. Au moment où j'arrivai près d'elle ses traits se détendirent, elle reprit conscience des choses et parut surprise de nous voir toutes trois auprès d'elle le visage involontairement ému. Elle dit aussitôt : « Qu'est-ce qu'il y a ? » D'une voix aussi dégagée que je pus, je lui dis : « Tu sais bien qu'il faut toujours que je sois là quand il y a un malaise. » Mais elle reprit : « Il faut peut-être me faire administrer. » — « Si tu veux, ma chérie ; si tu crois que cela puisse te faire du bien ou te procurer la paix. » — « Mais y a-t-il urgence ? » — « Non, il n'y a pas urgence ; mais veux-tu que l'abbé C... vienne te voir ? » — « Oui, je veux bien. »

Je courus dans une autre pièce et j'écrivis en hâte un mot à l'abbé C..., le priant de venir le plus vite possible et d'apporter les saintes huiles ; avant lui arriva Félix qui passa quelques instants auprès de la malade et nous quitta ensuite pour aller dîner chez nos amis O... où nous étions attendus tous deux.

Il partit tard, disant qu'il viendrait dès neuf heures me chercher et embrasser encore Juliette ; il croisa dans le salon l'abbé C... avec lequel il échangea quelques paroles, le pressant d'administrer à Juliette l'Extrême-Onction.

Le prêtre fut introduit auprès de la chère malade et s'assit à côté de son lit. Je savais que notre sœur, si pleine de foi, si profondément chrétienne accepterait volontiers la proposition de recevoir l'Extrême-Onction; elle avait eu même parfois des paroles sévères pour ceux qui par faiblesse ou vaine crainte privent de ce bienfait quelqu'un des leurs; malgré cela j'étais émue d'une telle décision à prendre et redoutais aussi d'impressionner notre pauvre mère. Mais Dieu tient en réserve, à de telles heures, des grâces spéciales pour ceux qui simplement, de tout cœur, vont au devoir et désirent le bien d'une âme chère. L'abbé C... parla doucement, affectueusement à Juliette, montrant ce qu'est l'Extrême-Onction, insistant sur ce fait qu'elle apporte non seulement la grâce divine et la suprême expiation, mais parfois aussi l'apaisement et la guérison du corps.

Une âme comme celle de notre sœur n'avait pas besoin de tels ménagements. Juliette écouta en silence, puis lorsque le prêtre cessa de par-

ler elle lui dit : « S'il n'y a pas urgence, il vaudrait mieux attendre Amélie et Yvonne ; cela leur ferait trop de peine de ne pas être là. » — « Eh bien, mon enfant, votre sœur est sans cesse en pensée près de vous et prie pour vous ; elle sera présente de cœur ici. »

L'abbé C... lut alors à Juliette et lui commenta les sublimes prières de l'Extrême-Onction ; puis le Sacrement des mourants fut donné à notre sœur chérie. Elle était comme toujours simple, recueillie. Sans doute ce qui se passa alors dans cette âme fut bien grand au regard de Celui qui bénit les cœurs humbles et les êtres de bonne volonté.

Comme le matin, nous étions à genoux autour d'elle, maman, Mamie et moi ; je priais avec ardeur et m'unissais à notre aimée, à cette mystérieuse réparation des humaines faiblesses qui s'accomplissait en elle sous l'action du Sacrement. Quand tout fut terminé, le prêtre se retira, promettant de revenir le lendemain entre onze heures et midi. Ce fut encore une bienfaisante volonté de Dieu qui lui fit choisir cette heure, afin qu'il pût être là jusqu'à la fin et soutenir notre sœur de ses paroles et de ses prières.

Nous dinâmes tard et rapidement, maman et moi ; lorsque je revins près de Juliette elle semblait un peu absorbée et me demanda

l'heure. Je la lui dis et elle eut alors une courte absence, répétant plusieurs fois d'une voix basse, rapide, machinale : « neuf heures moins vingt, neuf heures moins vingt... » Cela ne dura pas et lorsque Félix arriva, vers neuf heures, elle avait repris toute sa présence d'esprit ; elle accueillit ce dernier avec sa tendresse et sa grâce habituelles et lui dit aussitôt : « Savez-vous, Félix, ce que j'ai fait pendant que vous n'étiez pas là? » — « Non, » dit Félix qui le savait parfaitement. « Eh bien ! j'ai reçu l'Extrême-Onction et j'ai offert pour vous une partie de ce que j'ai fait. » Félix très ému et s'efforçant de le cacher lui dit en plaisantant : « Tu ne me trouves donc pas bien ? » Et elle, alors, avec un accent d'une douceur inexprimable : « Mais si, justement, tant de bonté, de qualités ne peuvent pas rester inutiles. » — « Tu ne veux pourtant pas que je me fasse prêtre ? » — Alors intervenant et cherchant aussi à dissimuler ma profonde émotion, je dis à Juliette : « C'est cela, il se fera prêtre quand il deviendra veuf, et quand tu seras vieille il te donnera de nouveau l'Extrême-Onction. »

La garde dont on s'était assuré la présence était arrivée ; avec maman et elle, Félix aida Juliette dans ses soins et l'installa pour la nuit. Puis il l'embrassa et la quitta, ignorant

dans ce tendre adieu qu'il ne devait plus la revoir vivante ici-bas.

*
* *

Le lendemain était le jeudi 13 avril ; malgré nos angoisses nous ne pouvions croire que ce jour-là notre sœur nous serait enlevée ; nous ne pensions pas que la récompense était si proche pour elle, la douleur tellement immédiate pour nous.

Dès le matin je fis près de chez moi une course, un achat décidé la veille entre nous, puis je pris une voiture afin d'arriver plus vite à Passy. Ce fut la dernière fois que je parcourus, avec l'espoir du tendre accueil fraternel, cette route peuplée pour moi de doux et déchirants souvenirs.

A neuf heures j'arrivais dans la chambre de notre malade qui achevait son petit repas du matin et m'apprit que la garde était déjà partie. La nuit avait été tranquille ; depuis sa Communion de la veille, Juliette était, d'ailleurs, demeurée dans le plus grand calme intime et extérieur.

Nous fîmes, je crois, toutes ensemble la courte prière que Juliette disait chaque matin ; puis je restai près d'elle pendant que maman

allait s'habiller. Vers neuf heures et demie elle fut un peu agitée et manifesta la crainte de voir recommencer une crise nerveuse ; nous lui donnâmes à deux reprises des soins qui la calmèrent. Ce fut sans doute à un de ces moments-là qu'elle me dit, d'une voix suppliante, ce mot, douloureux écho du cri poussé sur le Calvaire dans une heure d'inexprimable angoisse : « Emmène-moi, emmène-moi dans un endroit où on ne souffre pas. »

Tandis que nous étions auprès de notre malade, nous vîmes soudain sur sa figure un changement si grand, tellement significatif que maman me dit tout bas d'envoyer chercher Amélie. Je courus prévenir la femme de chambre et revins auprès de Juliette qui voulait savoir où j'étais allée et semblait craindre que je n'eusse envoyé chercher un médecin. Nous étions ainsi anxieuses autour d'elle lorsque tout à coup elle se dressa à demi sur son lit et nous dit d'une voix dont l'expression était forte et solennelle : « C'est la fin, c'est tout à fait la fin. »

Alors Dieu me fit cette grâce immense d'oublier mon angoisse et ma douleur, de ne plus penser qu'à l'âme chérie dont je désirais le bonheur. Soutenue par Lui, — car seule l'aurais-je pu, — je me mis à prier tout haut, à genoux au pied du lit ; je ne sais plus bien

ce que je dis, je me souviens seulement de quelques supplications qui jaillirent alors de mes lèvres et de mon cœur : « Mon Dieu, je crois en Vous... J'espère en Vous... Je Vous aime... Mon Dieu, je m'abandonne à Vous comme l'enfant à son père... »

La chère mourante priait et ce fut sans doute pour elle l'instant de la suprême oblation, celui où elle offrit en expiation dernière et pour d'autres fins encore le sacrifice de sa vie, son martyre et sa mort. Le Père qui est au Ciel dut regarder avec amour l'enfant qui revenait à Lui, portant en ses mains une riche moisson d'épreuves et qui exhalait son dernier souffle dans un acte de foi et d'abandon.

Ainsi que je l'ai dit, l'abbé C... avait promis de venir ce matin-là et Juliette l'attendait anxieusement. J'allai à sa rencontre sur le palier et l'introduisis dans la chambre; il s'approcha de la malade qui lui répéta : « C'est la fin, monsieur l'abbé. » — « Eh! bien, mon enfant, lui dit-il, je vais vous donner l'absolution et l'indulgence plénière. » — Pendant que cette âme chère recevait le dernier pardon et la grâce expiatrice nous étions auprès d'elle; cette consolation m'était accordée de suivre l'enfant de mon cœur jusqu'aux limites éternelles, de prier pour elle, près d'elle, jusqu'à la fin.

Le prêtre lui adressa quelques mots pleins de foi, lui disant de se confier à la Sainte Vierge, sa mère céleste ; les beaux grands yeux de Juliette exprimaient tout le recueillement de son âme ; elle dit alors d'une voix nette : « Monsieur l'abbé, récitez les prières des agonisants », lui demandant aussi de prier pour elle après sa mort. L'abbé C... commença les suprêmes invocations ; à un certain moment, notre sœur appela maman tout près d'elle, lui fit d'une voix solennelle une recommandation digne encore d'elle-même et de son caractère si noble ; puis elle retomba épuisée sur son oreiller, ses yeux si doux fixés dans l'espace comme s'ils contemplaient déjà les lueurs du Ciel. Je ne sais si ce fut à ce moment-là ou auparavant qu'elle sembla désirer de la lumière et que je m'efforçai d'ouvrir les volets à demi fermés ; mais le jour parut blesser sa vue et j'abandonnai ma tentative.

Tout à coup Juliette se redressa et d'une voix forte, presque vibrante, dit en une sorte d'extase : « Mais je vis... vous voyez bien que je vis... la supérieure veut que je vive. » — A cet instant, le souvenir confus d'une religieuse que nous avions connue et qui dans sa jeunesse avait été miraculeusement guérie se mêla-t-il en elle aux premières sensations d'une autre vie, à ce renouveau que l'âme

sainte perçoit peut-être à l'heure suprême et qui l'aide à franchir les ombres du dernier moment?

Les chers yeux de notre sœur regardaient devant eux; je restais à genoux aux pied du lit voulant que ma bien-aimée pût me voir jusqu'à la perte de toute vision terrestre, et là, priant pour elle avec ardeur, je demandais à Dieu de la prendre, de lui donner enfin le bonheur, et, à elle, je demandais du fond du cœur que sa première prière dans l'éternité soit pour notre mère et Félix, pour moi aussi qui l'avais tant aimée.

Je ne sortis de la chambre que pour recevoir Amélie d'abord, puis notre belle-sœur Marie.

Amélie se jeta à genoux avec un sanglot : « Ma petite Juliette chérie! » Nous étions autour du lit : maman, véritable mère de douleurs, à côté de l'enfant à laquelle sa vie était vouée et dont le départ brisait à jamais son cœur déjà si éprouvé; Mamie debout, soutenant la chère tête sans force dont les yeux s'éteignaient doucement; le prêtre priant au milieu de nous et toutes trois, Amélie, Marie et moi à genoux près de la sainte petite mourante qui nous donnait l'exemple d'une mort chrétienne après nous avoir enseigné la beauté d'une existence sacrifiée.

Sans souffrance, sans secousse, le souffle de notre bien-aimée se ralentissait, si doucement, d'une façon si paisible que nous n'avons pas su à quel moment l'âme a quitté sa douloureuse enveloppe et, libre enfin, a reçu du Père adoré la récompense et le bonheur qui ne finit pas.

Le prêtre et moi nous nous regardions, hésitant encore ; mais les doux yeux étaient sans vie et je les fermai, le cœur brisé, tandis qu'on entraînait notre pauvre mère. Celle qui nous quittait emportait ma jeunesse et mon bonheur, mais elle me laissait Dieu.

Amélie et moi nous fîmes à notre sœur sa dernière toilette ; un peu plus tard Pierre, Félix et Hippolyte arrivèrent, puis notre sœur d'adoption Yvonne. Tout le jour et le lendemain, des parents, des amis vinrent prier près de ce petit corps qui resta beau jusqu'à la fin et qui exprimait la paix. Chaque soir, nous faisions la prière à côté du lit de Juliette ; chaque soir, comme durant sa maladie, je faisais sur son front et sa poitrine le petit signe de croix, habitude de notre tendresse.

L'enterrement eut lieu le samedi 15 avril ; le matin même, lorsque l'instant fut venu d'abandonner jusqu'à la résurrection ce qui nous restait encore de notre sœur, après l'adieu de la mère à l'enfant tant chérie, ce fut celui

que Juliette avait aimé comme un frère qui la prit avec respect et la déposa dans son cercueil. Et je revois souvent cette scène : ce cher petit corps aminci, blanc et frêle dans les bras de celui qu'elle appelait d'une voix si expressive « le cher petit Félix » et qu'elle aima d'une tendresse dont le souvenir seul est un baume pour ma douleur.

Une de nos amies pour laquelle Juliette avait éprouvé une sympathie toute spéciale m'écrivait le jour même de sa mort : « Je pleure avec vous la sainte qui est retournée au bon Dieu, mais vous a laissés seuls, le cœur brisé. »

Plus tard, Amélie me disait dans une de ses lettres : « La chère pensée de Juliette ne me quitte pas une minute, mais je ne peux la voir qu'heureuse, récompensée de sa vie cachée et dévouée, nous suivant à toutes les heures de la vie et priant pour nous... Le bonheur que nous avons tant désiré pour elle, je suis sûre que Dieu le lui a accordé. »

*
* *

J'ai retrouvé parmi mes papiers une modeste image pieuse offerte à moi par Juliette en 1887 ; elle y avait écrit ceci : « Rien ne se perd ici-

bas; c'est du plus humble épi que naît parfois la gerbe la plus belle. »

Il me semble que ces mots expriment à la fois son âme, sa vie, et aussi l'œuvre déjà accomplie par ses souffrances et qu'elle achèvera là-haut.

*
* *

Le 4 juillet, je rouvris pour la première fois mon journal[1] et j'écrivis ces lignes :

« Il y a quatre mois, jour pour jour, que j'ai tracé ces dernières lignes, poussé ce cri d'angoisse que vous avez entendu, ô mon Dieu. Vous n'avez pas exaucé la suprême prière qui allait à Vous de mon cœur torturé, ou plutôt Vous l'avez exaucée autrement et mieux. Tout le bonheur que j'ai désiré pour ma bien-aimée (avec quelle ardeur, Vous le savez), tout ce que j'ai espéré pour elle de joies humaines, de santé, de douceurs, toute la vie que je Vous avais supplié de lui laisser et de lui faire heureuse enfin, Vous lui avez tout donné en la prenant, en l'attirant à Vous. Oh! oui, je ne crois pas que les prières intenses, constantes que j'ai faites, que d'autres ont faites pour elle,

[1] Se reporter à JOURNAL ET PENSÉES DE CHAQUE JOUR. — *Journal. Première partie*, pages 122 et suivantes. (*Note de l'Éditeur.*)

que tant de sacrifices offerts, tant de larmes répandues, tant de souffrances acceptées aient été inutiles. Je ne crois pas que ses épreuves à elle, sa vie de privations et de tristesses, terminée par une mort sainte et douce, que tout cela ait été sans fruits.

« Si le bonheur de la terre lui a été refusé, si elle a connu les amertumes et les douloureux détachements, si elle nous a été enlevée enfin, c'est qu'une vie l'attendait, supérieure à celle de la terre, c'est que des joies sans comparaison même avec ses cruelles souffrances lui étaient préparées par le Père qui est amour, c'est que Dieu voulait lui faire connaître toute beauté, tout bien, et lui donner sa Lumière, c'est que cette chère âme était assez purifiée, assez sainte pour entrer dans le séjour de la sainteté. C'est enfin que Vous vouliez sans doute, mon Dieu, nous purifier aussi, placer sur nos épaules une croix bien lourde et nous transformer par la souffrance. Je ne puis que Vous dire du plus intime de mon âme qui est à Vous les paroles que j'écrivais le 4 avril : « Mon Dieu, je souffre, j'adore et je prie. »

« J'adore parce que je crois, parce que j'ai senti et vu ce qu'il y avait au fond de la souffrance, parce que mon âme est à jamais, et si votre grâce ne m'abandonne pas, enracinée en Vous, mon Dieu. J'adore parce que Vou

êtes le Bien, la Beauté, la Lumière, la Vie, parce que Vous êtes le Père plein d'amour et de pitié, parce que Vous êtes l'Ami et l'unique Consolateur, ô Jésus-Christ.

« Mais je souffre parce que celle que Vous avez reprise était l'amie de mon cœur et la douce confidente de ma foi et de mes pensées, parce que j'ai vécu près d'elle quelques-unes des meilleures heures de ma vie ; parce que je l'aimais comme une sœur et comme une enfant chérie en même temps, parce que nous avons prié, souffert, aimé ensemble et parce que sa tendresse était une partie de ma vie, de mon bonheur et de mon cœur.

« Et maintenant, humainement, ma vie est brisée ; une partie de mon cœur vit déjà près de ma sœur chérie, en Vous, et quant à mon bonheur Vous savez que déjà il était uniquement concentré dans celui des miens puisque, peu à peu, tous mes espoirs humains étaient devenus, comme je l'écrivais à notre sœur, l'espérance surnaturelle et chrétienne.

« L'amour de Félix, la tendresse des miens, voilà quelle a été ma part de bonheur humain et cette part est assez grande pour que je puisse rendre grâces et accepter les épreuves morales et physiques que ma vie a connues. Elles me semblent petites maintenant auprès de la douleur qui nous a frappés et que rien

ne consolera. Qu'un jour, du moins, nous soyons tous réunis où il n'y a ni larmes, ni douleurs, ni séparations...

« Ma chérie, ma Juliette, que ton âme reste l'amie de mon âme. Prie pour moi et n'oublie pas que tu m'as dit un jour, avec quel accent et quel regard de tendresse, « que tu ne pouvais plus te passer de moi. » Je ne demande pas à abréger d'une heure le temps que je dois passer ici-bas. « Tout ce qui finit est court, » que ce soient des jours ou des années, et je sais d'une foi profonde ce qui nous attend au bout de la route. Mais je te demande de me soutenir, de m'accompagner dans mon pèlerinage, de prier pour que je sois fidèle et forte et de m'accueillir lorsque l'heure fixée par Dieu sera venue. Ma bien-aimée, je crois que les joies de la réunion dépasseront les souffrances de la séparation et de l'attente, et que nous vivrons enfin. Toi qui vois et qui sais, obtiens-nous un faible rayon de cette lumière éternelle qui nous guidera et nous illuminera. »

Cette page termine ce cruel récit; elle est l'expression sincère d'une douleur qu'aucune joie, aucune consolation humaine ne guérira jamais, d'une douleur que Dieu et de bienfaisantes tendresses ont pacifiée et transformée sans la détruire.

En commençant ce travail, je l'ai offert à celle qui l'avait inspiré; en terminant, je l'offre à ceux que Juliette a aimés et en son nom je leur dis : « Merci. »

Merci pour cet amour maternel qui l'a enveloppée durant sa vie, qui lui a prodigué des richesses de soins, de dévouement, de tendresses; qui a su accomplir en souriant tous les sacrifices et qui malgré les pires tortures a pleuré seulement lorsque l'être aimé ne devait plus souffrir de ses larmes. J'ai déjà dit quelle était la passion filiale de Juliette pour notre mère; celle-ci peut se répéter qu'elle a été le grand bonheur et le grand amour de l'enfant à qui sa vie était consacrée.

Merci pour toutes ces tendresses fraternelles si attentives, si délicates, si profondes; pour

tout ce qu'elles ont apporté de joie dans une existence humainement sacrifiée; merci pour toutes les amitiés fidèles qui ont accompagné notre sœur jusqu'à la fin et au delà de sa vie terrestre.

Merci pour tous ceux qui en Juliette ont su deviner l'âme et comprendre ce que cette âme contenait de mérites et de beauté.

Et maintenant il me semble que la vie de notre sœur, cette vie si humble, que rien n'a signalée aux regards indifférents; il me semble que l'histoire de cette âme est un monument modeste élevé à la gloire de la vie surnaturelle.

Je prononce ce mot sans hésiter, dans toute la sérénité d'une foi devenue chaque jour, par la grâce divine, plus consciente et plus forte. Après tous ceux auxquels en a été faite dans la suite des âges et en est faite sans cesse l'intime révélation, j'affirme la réalité de cette vie dont le nom seul étonne certains esprits, ceux que n'a pas pénétrés cette lumière spéciale, supérieure à la lumière de la raison qui, elle, « éclaire tout homme venant en ce monde. »

Notre sœur a souffert et, selon la grande loi chrétienne, c'est la souffrance qui purifie et qui sauve les hommes et les sociétés. Plus que toute discussion, plus que nos œuvres et

nos efforts, elle fraye la route à l'action divine et obtient pour d'autres ces décisives transformations qui étonnent la raison humaine et que rien d'extérieur n'explique ou justifie.

Ce ne sont pas les controverses qui ont converti le monde et je doute qu'elles sauvent jamais beaucoup d'âmes. Si utiles qu'elles puissent être pour la défense « intellectuelle » des idées chrétiennes, elles n'apportent pas avec elles la vie ; si parfois Dieu s'en sert pour éclairer certains cœurs, elles ne sont en ses mains que les causes secondes de son action première et souveraine et c'est Lui seul qui disposant de ces forces agit et transforme l'être en ses plus intimes profondeurs.

Ce qu'il faut pour convertir et sauver, ce ne sont pas des écrivains, des controversistes, des gens d'érudition ou de science : ce sont simplement des chrétiens. J'ajoute que si ces chrétiens sont en même temps gens de science ou d'érudition, ils ne seront que mieux les serviteurs de l'Intelligence suprême, mais c'est à la condition d'être d'abord et avant tout des hommes de foi, des inspirateurs de charité.

Et ce n'est pas là peu de chose : devenir chrétien, pleinement, raisonnablement, surnaturellement chrétien ; nul ne sait avant de l'avoir entrepris ce que cela représente d'ef-

forts accomplis, de sacrifices acceptés, de patient labeur. Mais nul ne sait aussi la douceur de cette lutte et la joie indicible du triomphe.

Etre chrétien, c'est d'abord s'efforcer de devenir un modèle de raison supérieure, de droiture et de bonté; c'est réaliser en soi la perfection du type humain, c'est ne négliger aucune des vertus purement naturelles et, suivant le mot de Mme Swetchine, « avant d'être un saint être d'abord et superlativement un honnête homme. »

Mais c'est plus et mieux que cela, et ces vertus naturelles elles-mêmes empruntent une perfection plus grande au mobile supérieur que leur fournit la vie surnaturelle.

Cette vie est un don de Dieu; elle commence en nous au jour et à l'heure voulue par Lui, quelquefois révélée soudainement, quelquefois préparée par un lent et mystérieux travail que nous comprenons seulement lorsqu'il est achevé; elle nous ouvre le domaine de l'Infini, nous fait connaître Dieu, notre âme et les éternelles réalités; elle nous apprend la prière, nous révèle le but de la vie et la féconde beauté de la souffrance.

Une des grandes erreurs de l'heure présente, erreur que certains chrétiens apparents ont contribué à fortifier, est qu'il y a incompati-

bilité entre la foi et la science, entre la vie du cœur et celle de la raison, entre les obligations naturelles et les devoirs que nous crée notre titre de chrétien. Nous ne devons pas cesser de protester contre de telles assertions, sincères chez beaucoup, soigneusement exploitées par d'autres. Et la forme la plus éloquente de notre protestation sera toujours la tranquille affirmation de notre exemple.

Il faut que tous, amis et ennemis, ceux qui connaissent l'intimité de notre être moral et ceux qui n'en voient que les manifestations extérieures, il faut que tous sachent, à n'en pas douter, que nous appartenons comme eux au monde et que cependant il y a en nous quelque chose qui n'est pas de ce monde et qui nous fait supérieur à tout ce qui passe ici-bas. Il faut que par notre intelligence des choses profondes, par notre inlassable charité, par une sérénité que n'altèrent ni la souffrance personnelle ni la haine d'autrui, par notre foi en la vérité, nous fassions entendre plus que par des paroles une incessante prédication.

Le monde grec et le monde romain renfermaient comme le monde moderne des intellectuels, des jouisseurs, des êtres lassés d'eux-mêmes et de la vie, des êtres aussi qui aimaient seulement eux-mêmes et la vie. Quelques hommes sont venus, éclairés d'une

lumière plus haute, soutenus par une force que Rome et Athènes ne connaissaient pas; ils ont communiqué leur flamme à ces cœurs indifférents ou corrompus; ils ont donné la Doctrine qui fait vivre à ceux qui ne savaient pas la raison et le but de leur vie.

Dieu est le même aujourd'hui; l'Église demeure, et avec elle cette charité qui ne passera pas et pénétrera seule, lorsque les siècles prendront fin, dans la rayonnante éternité. Ne cherchons donc pas à faire l'œuvre divine par des moyens purement humains; ouvriers de Celui qui est Amour et Vérité, comptons un peu plus sur la toute-puissance de la Vérité et de l'Amour. Donnons-nous sans calculer, sans chercher à connaître le résultat de nos efforts puisque nous semons dans le sol humain un germe qui ne périra plus. Lorsque nous avons accompli notre labeur et jeté le grain dans le sillon, passons à d'autres tâches, sans souci de la moisson qui lève derrière nous. Sachons être et nous dire pleinement chrétiens : des concessions de pure forme ne nous attireraient aucune sympathie des esprits de bonne foi, les seuls qui nous importent; et, s'il s'agit de la doctrine elle-même, aucune concession n'est possible, la vérité ne se morcèle pas.

Ce qui est possible, c'est de présenter l'éter-

nelle Vérité aux hommes d'un façon qu'ils puissent comprendre et d'adapter l'apostolat aux besoins du temps présent. Ceci d'ailleurs n'est pas nouveau; l'Eglise, durant les premiers jours, plus tard avec les barbares, puis en des temps plus rapprochés, n'a jamais procédé autrement. Le missionnaire qui évangélise un pauvre sauvage ne lui présente pas la divine Parole de la même manière qu'au civilisé de l'Occident. Il y a bien des degrés, non dans la Vérité elle-même, mais dans la connaissance que nous prenons de la Vérité.

Notre sœur a donc été tout autour d'elle, et plus loin peut-être que nous ne le soupçonnons, une ouvrière de paix et de salut. Elle a agi par la douleur acceptée, par la prière. Elle voit maintenant et nous saurons un jour la merveilleuse solidarité qui lie les âmes entre elles et fait que le moindre de nos actes, le plus léger de nos sacrifices a une répercussion qui durera jusqu'à la fin des temps.

C'est pourquoi, ma sœur chérie, moi dont l'âme te doit, sans doute, quelques-unes des grâces qu'elle a reçues, je te bénis et te demande de prier encore pour moi jusqu'à l'heure de la réunion.

Dans le profond sillage que tes souffrances ont creusé, tous ceux que tu as aimés marcheront, et d'autres aussi que tu n'as pas connus

mais que Dieu sait. Ces enfants que ton regard contemplait déjà dans l'épanouissement de leur jeunesse ; ces frères que tu voulais chrétiens et parmi eux celui qui t'a donné tant de son cœur; nos sœurs, et moi dont tu as été l'amie ; cette mère enfin, ton incomparable amour ; ces êtres pour lesquels, jour après jour, tu as offert tes douleurs et immolé tes joies; toutes ces âmes seront, je l'espère, ta couronne, ô ma bien-aimée, et c'est toi qui leur auras obtenu le bonheur.

Une des moindres parmi ces âmes, mais une de celles qui t'a le plus chérie te prie de lui obtenir la grâce d'aimer Dieu de plus en plus et de vivre un jour avec toi, avec tous, au sein de l'Eternel Amour, de la Lumière, de la Paix...

APPENDICE

LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLISABETH LESEUR ET SON CATALOGUE

« La lecture a été de tout temps un des exercices les plus ordinaires et les plus recommandés, non seulement aux personnes religieuses, mais en général à toutes les personnes de piété, même dans le monde. Elle a servi à la conversion d'une infinité de pécheurs, et c'est elle encore qui sert de nourriture à la vraie dévotion, et qui contribue extrêmement à l'entretenir... »

(Bourdaloue : *Retraite spirituelle.* Septième jour. Considération.)

LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLISABETH LESEUR

Ainsi que je l'ai déjà dit dans l'Introduction du présent volume, de nombreux admirateurs d'Élisabeth Leseur m'ont demandé et me demandent de connaître les titres des ouvrages dont la lecture alimentait son sentiment religieux. Ils trouveront satisfaction dans la publication du catalogue de la bibliothèque d'Élisabeth ; ils verront à quelles sources ascétiques ou intellectuelles elle puisait, en dehors des Sacrements, les éléments de sa vie intérieure, elle entretenait la richesse de sa méditation surnaturelle ; ils y rencontreront un guide expérimenté, des indications précieuses pour leurs lectures spirituelles. Une autre raison me détermine particulièrement à faire cette publication, raison qui rentre à merveille dans le plan de cet ouvrage, et la voici.

La bibliothèque d'Élisabeth Leseur fut une forme de son apostolat ; elle fut composée par elle dans un but de propagande chrétienne et de prosélytisme. En un mot, elle choisissait ses livres non seulement pour elle, mais pour autrui. Ils étaient destinés à être prêtés, à circuler pour le

bien des âmes. Je la voyais fréquemment remettre de ses volumes à des visiteuses, ou bien les envoyer à des personnes éloignées et je m'étonnais un peu. J'avais la passion du bibliophile, j'avais mis une vingtaine d'années à constituer une collection très importante de beaux livres rares que je conservais jalousement, que je ne montrais qu'à des amateurs comme moi, et encore je les montrais moi-même avec mille précautions, ne les laissant feuilleter par personne. L'idée de prêter un livre ne me serait jamais venue, elle m'eût semblé une manière de profanation. J'ai dû me séparer de cette collection, comme de tout le reste, pour répondre à l'appel divin et ce fut le premier et l'un des plus durs de mes sacrifices au Divin Maître. Mais alors j'étais dans toute l'ardeur exclusive de ma passion. Aussi je ne comprenais pas le détachement d'Élisabeth; je lui disais parfois : « *Mais tu prêtes tes livres* « *comme cela à qui te les demande; tu ne les* « *reverras jamais, ou s'ils te reviennent dans quel* « *état seront-ils?* » Et elle me répondait en souriant doucement : « *Mes livres ne sont pas comme* « *les tiens, ils sont faits pour passer de main en* « *main et pour répandre leur prédication et leur* « *lumière dans beaucoup d'esprits. Plus ils me* « *seront empruntés, plus ils seront lus, plus je* « *serai satisfaite, et s'ils s'abîment ou s'égarent,* « *je les remplacerai avec joie.* » Élisabeth avait une telle vocation d'apôtre qu'elle ne négligeait aucune espèce d'apostolat et le livre était à ses yeux une des plus efficaces. Aussi non seule-

ment elle prêtait ses livres, mais il était certains ouvrages qu'elle aimait à distribuer autour d'elle ; elle se faisait un plaisir de les offrir, parce qu'ils lui paraissaient mieux adaptés à la propagande qu'elle poursuivait. Je citerai notamment parmi ceux-là LES QUATRE ÉVANGILES EN UN SEUL, l'excellente concordance évangélique du chanoine Weber, dans lequel elle lisait et méditait quotidiennement. Elle s'y imprégnait de la Parole de Dieu, s'y formait à cette vie intime surnaturelle dont le rayonnement se faisait si fortement sentir à tous ceux qui l'approchaient. Elle en a donné ainsi plusieurs douzaines d'exemplaires et elle a de cette façon révélé l'Évangile à bien des âmes qui l'ignoraient ou l'avaient oublié. Tel aussi le petit volume de méditations intitulé SOYONS APÔTRES. Que de personnes auront dû à Élisabeth, grâce à lui, d'utiles retours sur elles-mêmes.

Cette volonté d'apostolat explique la composition d'une bibliothèque si conforme aux aspirations profondes et aux goûts intellectuels d'Élisabeth. On remarquera la place prépondérante qu'occupent dans cet ensemble les vies de Saints et les biographies de personnes dont la piété fut manifestement édifiante. C'est que ces volumes proposent des exemples qui frappent et touchent le lecteur. Viennent ensuite les livres de vie intérieure qui incitent à l'oraison et à de bienfaisants examens de conscience, — puis ceux d'apologétique, de philosophie et de morale qui éclairent nos raisons de croire et répondent aux objec-

tions, — les œuvres des docteurs, des éducateurs de la pensée catholique, des orateurs qui sont avant tout des maîtres en la doctrine, à travers les âges, depuis saint Jérôme, en passant par saint Thomas d'Aquin, sainte Thérèse et Bossuet, jusqu'au Père Gratry, à Ollé-Laprune et au R. P. Janvier, qui satisfont à la fois les exigences légitimes de notre intelligence et nos besoins d'ascèse, — les ouvrages consacrés à la direction des âmes, ceux d'autre part où des convertis révèlent en d'attachantes autobiographies les motifs de leur évolution et en notent les différentes phases, — ceux relatifs au dogme ou à la liturgie qu'Élisabeth aimait tant et connaissait si bien, — bref toute une réunion d'écrivains qui s'emparent de l'esprit ou parlent au sentiment et qui tous sont aptes a émouvoir fortement le lecteur, que celui-ci soit sincèrement croyant, ou de bonne volonté, ou simplement respectueux des grands problèmes abordés, en un mot, pour la plupart des « écrivains-apôtres ».

Dans la bibliothèque d'Élisabeth figurent encore les ouvrages écrits dans les langues étrangères qu'elle avait apprises, qu'elle parlait et lisait couramment, le russe et l'italien. Ce sont les chefs-d'œuvre des littératures nationales de Russie et d'Italie. Ils n'ont plus du tout le caractère apostolique, ils n'offrent d'autre intérêt aujourd'hui que d'être les témoins de la culture si complète et si exceptionnelle de celle que Dieu a rappelée à Lui. On remarquera enfin un certain nombre de volumes qui lui furent donnés comme cadeaux

d'étrennes ou comme souvenirs par sa famille ou des amis pendant son enfance ou son adolescence. Elle en reçut certainement beaucoup d'autres, mais elle avait tenu à conserver ceux-là parce qu'elle avait gardé la mémoire de l'intérêt ou de l'émotion qu'ils avaient fait naître dans sa jeune et précoce personnalité. Elle les aimait, cela seul suffit à leur assurer un souvenir attendri.

Comme bien on pense, le catalogue de cette bibliothèque ne borne pas les lectures que fit Élisabeth. Elle chérissait les livres et elle en lisait un grand nombre, toujours avec méthode et fruit. Ma bibliothèque personnelle, très complète au point de vue littéraire, aussi bien littératures anciennes, grecque et latine, que littératures classique et contemporaine, et au point de vue historique, lui fournissait un vaste champ où son intelligence se donnait volontiers carrière. Au point de vue religieux également ses lectures dépassèrent de beaucoup les limites de sa collection. Elle empruntait à des bibliothèques spéciales les œuvres des Pères ecclésiastiques ou des écrivains catholiques célèbres que leur importance comme prix ou comme succession de tomes ne lui permettait pas de joindre aux livres qui lui appartenaient en propre, et puis d'ailleurs il en était de capitaux pour la formation de sa mentalité religieuse, pour sa connaissance intellectuelle du catholicisme qu'elle avait étudiés avec soin, mais qui ne répondaient pas d'une manière précise à son perpétuel souci d'apostolat. Enfin sa bibliothèque elle-même, telle qu'elle apparaît

composée d'après le catalogue qui va suivre, n'est probablement pas tout à fait dans son intégrité. J'ai dit qu'Élisabeth prêtait ses livres, elle ne tenait aucune comptabilité de ces prêts, ce qui ne m'a pas permis de les suivre, et sans doute quelques-uns, selon la prédiction que je lui avais faite on s'en souvient, se sont égarés. J'en ai même la certitude, puisque j'ai trouvé des œuvres en plusieurs volumes, dépareillées et que j'ai dû recompléter. Il manque donc des ouvrages à l'énumération qu'on va lire.

Aujourd'hui, cette bibliothèque a cessé son rôle de propagande, elle est devenue une relique et d'autant que plusieurs volumes, ceux qui ont spécialement frappé Élisabeth, — le tome premier du remarquable Traité de la Vie Intérieure, la Théologie ascétique, du R. P. Meynard, la Marque du Véritable Anneau de Von Ruville, le célèbre historien allemand converti, par exemple, et d'autres, — sont en quelque sorte annotés de sa main. Elle y a souligné au crayon les passages qui l'avaient le plus fortement impressionnée, et l'on comprend à quel point de semblables indications sont précieuses. Aussi me suis-je préoccupé de maintenir cet ensemble réuni par elle, d'en empêcher la dispersion, de lui assurer autant qu'il est humainement possible la conservation et la durée. Je ne saurais à ce propos assez exprimer ma profonde reconnaissance aux bonnes volontés fraternelles dominicaines qui m'ont permis de réaliser cette pieuse intention; je suis heureux de leur en marquer ici le témoignage public.

Mais si la bibliothèque d'Élisabeth a rempli et clos le champ de son apostolat, son catalogue peut en quelque manière continuer à exercer celui-ci. J'espère que le lecteur partagera cette façon de voir en le parcourant, et qu'il y rencontrera du même coup des indications utilisables pour lui-même et qui lui permettront de pénétrer davantage et de mieux apprécier la conscience religieuse d'Élisabeth Leseur, de tirer finalement profit d'une aussi exemplaire leçon. Je le demande à Dieu bien humblement.

F. L.

TABLE DES MATIÈRES

38 707. — TOURS, IMPR. MAME

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ott
Date Due

FEB 23 1988

FEB 18 1988

JUL 31 1999

JUL 21 1999

JUL 21 1999

a39003 011256533b

LESEUR, ELISABETH ARRI
VIE SPIRITUELLE.


U D / U OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 05 01 20 8